Le Roi

de

BETSIAMITES

LE PÈRE
CHARLES ARNAUD
O.M.I.

1826 1914

GASTON CARRIÈRE, O.M.I.

LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA

DU MÊME AUTEUR

Précis de Méthodologie à l'usage des étudiants en Philosophie. 1951. 21,5 cm., 105 pages.

Les Missions catholiques dans l'Est du Canada et l'Honorable Compagnie de la Baie-d'Hudson (1844-1900). 1957. 25,5 cm., 194 pages.

Histoire documentaire de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée dans l'Est du Canada. 1re partie. *De l'arrivée au Canada à la mort du Fondateur (1841-1861).* Tome I. 1957. 24,5 cm., 378 pages.

GASTON CARRIÈRE, O.M.I.
Séminaire Saint-Paul de l'Université d'Ottawa

Le Roi de Betsiamites

LE PÈRE CHARLES ARNAUD, O.M.I.
(1826-1914)



Les Éditions de l'Université d'Ottawa
1958

Nihil obstat :

Richelieu, le 17 mai 1957,

DONAT LEVASSEUR, o.m.i.,

Ottawa, le 14 février 1958,

LÉOPOLD LANCTÔT, o.m.i.
censeurs.

Imprimi potest :

Montréal, le 20 février 1958,

SYLVIO DUCHARME, o.m.i.,
supérieur provinciale.

Imprimatur :

Ottawa, le 2 avril 1958,

M[gr] J.-NAPOLÉON GÉLINEAU, P.D.,
Vicaire général.

INTRODUCTION

L'Église canadienne a été fondée et s'est développée grâce au travail, souvent obscur, mais généreux et méritoire toujours, ainsi qu'à la sainteté de ses premiers missionnaires. Plusieurs des fondateurs de notre Église jouiront bientôt, nous l'espérons, des honneurs des autels.

Au siècle dernier, Mgr Ignace Bourget entreprenant le voyage d'Europe à la recherche d'ouvriers évangéliques pour son vaste diocèse, obtint de Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, évêque de Marseille et fondateur des Oblats, quelques-uns de ses fils spirituels. On peut dire que ce fut une grande date pour l'Église canadienne tout entière. A peine les Oblats avaient-ils mis pied sur le sol canadien, le 2 décembre 1841, que l'évêque de Montréal entrevoyait et préparait pour eux les champs d'apostolat les plus variés. Peu après, Mgr Joseph Signay, évêque de Québec, appelait les Oblats dans son diocèse et les établissait à la Grande-Baie du Saguenay, les chargeant des colons nouvellement établis et leur confiant la mission de continuer, au profit des tribus indiennes, le travail si bien accompli autrefois par les pères Jésuites, que la persécution avait empêchés de continuer leur noble tâche. Mgr Patrick Phelan réclamait, de son côté, les services des Oblats pour la ville de Bytown, aujourd'hui Ottawa. Ils s'y rendirent au début de 1844.

A l'été de 1844, les Oblats entreprenaient leurs premières randonnées missionnaires. Le père Nicolas Laverlochère prenait la route de Témiscamingue et d'Abitibi, le père Médard Bourassa remontait le Saint-Maurice jusque chez les Têtes-de-Boule, tandis que le père Pierre Fisette descendait le fleuve Saint-Laurent et évangélisait les Montagnais de la Côte Nord. Les nouveaux missionnaires accompagnaient des prêtres séculiers qu'ils devaient bientôt remplacer.

Les Oblats restent encore aujourd'hui chargés de ces mêmes missions, auxquelles s'ajoutèrent de nombreux autres



I.—Église paroissiale de Visan, où le P. Arnaud fut baptisé.

territoires. Plus de cent ans d'apostolat auprès des Indiens ont fourni des missionnaires de première ligne. Il est donc convenable de mettre en lumière leurs oeuvres et leurs succès. On y verra l'action bienfaisante exercée par l'Église en faveur des Indiens du Canada, et les faits et gestes des hérauts de l'Évangile stimuleront peut-être l'enthousiasme de jeunes âmes, éprises de l'amour de Dieu et de la Vierge et assoiffées de sacrifices et de dévouement.

Il n'est pas possible de raconter l'histoire de tous ceux qui se sont dévoués dans la vigne du Seigneur. Pour plusieurs, l'action n'est visible qu'aux yeux de Dieu et, à l'exemple de saint Paul, ils peuvent dire qu'ils n'ont pas élevé un temple de pierre, mais que leur monument est gravé dans le cœur et dans l'âme de leurs chrétiens.

Parmi les grands missionnaires français venus au Canada au dix-neuvième siècle, la figure du père Charles-André Arnaud, o.m.i., brille d'un éclat particulier. Il est certes l'un des grands apôtres de l'Évangile au siècle dernier et au début du siècle présent.

Soixante ans de missions au milieu des Montagnais qu'il aima d'un amour surnaturel et tendre, voilà en résumé la vie de notre héros. Cela dit peu et cela dit tout. Le père Arnaud fut un missionnaire dans toute la force du terme: ces pages essaieront de le démontrer. Il ne vécut que pour étendre le règne du Christ et celui de sa sainte Mère, au mépris de ses aises, des fatigues et même de sa santé et de sa vie. Un seul souci le préoccupa durant tout ce temps: le bien-être temporel et spirituel de ces infortunés.

Ignoré volontairement des hommes, le père Arnaud n'a jamais cherché la propagande et la renommée. Aussi fut-il servi à souhait. Même dans sa famille religieuse, le missionnaire, pourtant si vénéré, ne devint jamais l'objet d'une biographie tant soit peu élaborée, ne fût-ce qu'à l'usage de la Congrégation. A sa mort, on ne publia pas de notice nécrologique de celui qui fut pourtant le premier Oblat à pénétrer jusqu'à Fort-Chimo. Il fallut attendre à 1930 pour qu'une

courte notice parût dans les *Missions des Oblats de Marie-Immaculée.*[1]

Persuadé que la vie du père Arnaud mérite d'être mieux connue et qu'elle peut aussi susciter de beaux dévouements, nous croyons faire œuvre utile en essayant de la raconter. Nous ne prétendons pas faire œuvre complète, ni critique. Plus modeste est notre ambition. Il s'agit tout simplement de faire revivre la mémoire de celui qui, pendant plus de soixante ans, fut l'idole des Montagnais. Ce travail, nous le ferons cependant en nous basant sur des sources irrécusables et nous en bannirons tout ce qui n'est pas historiquement fondé.

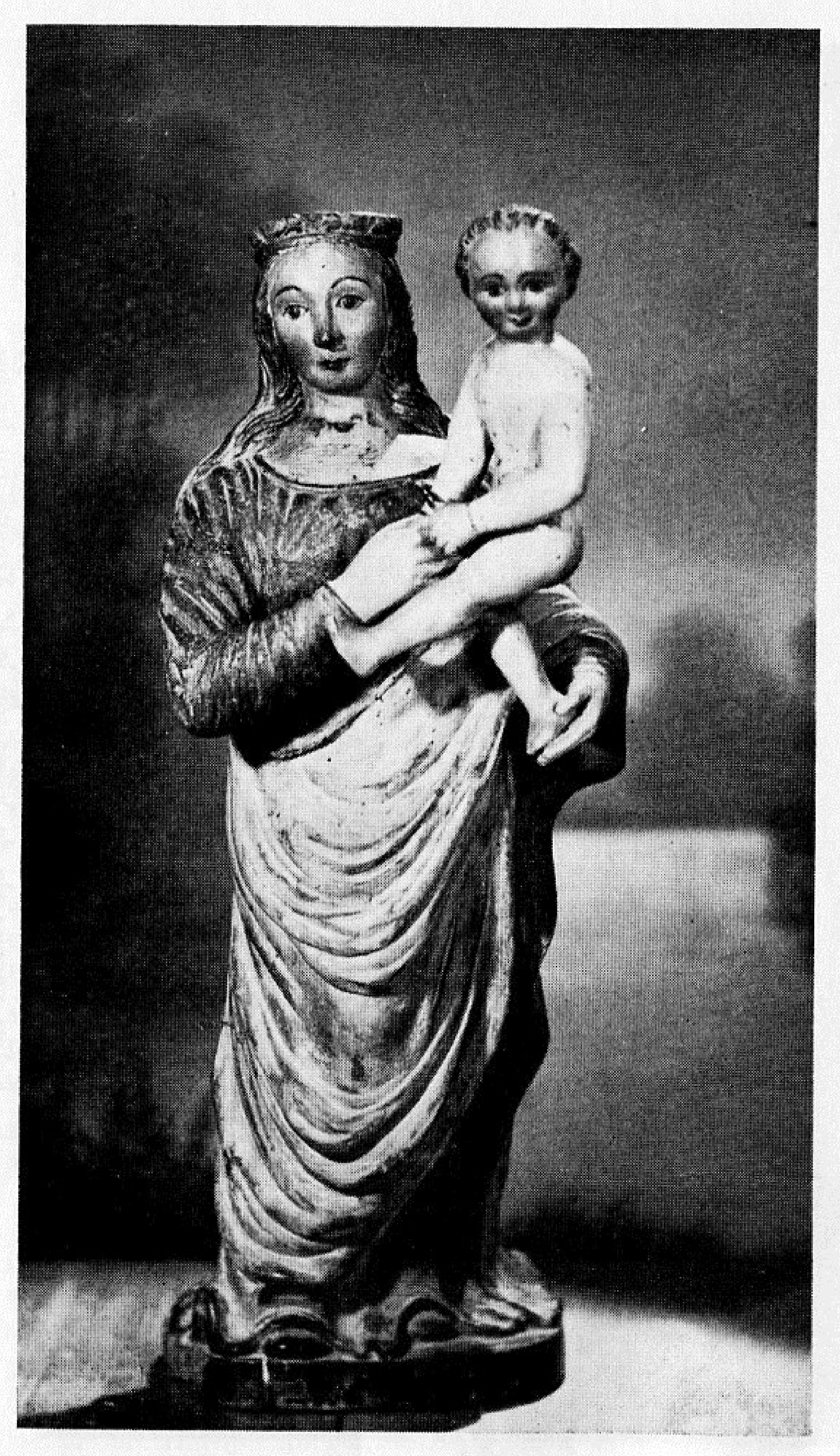
Nous osons cependant espérer que le modeste travail que nous offrons aujourd'hui pourra rendre quelques services, en faisant mieux connaître un point de l'histoire des missions canadiennes.

Gaston CARRIERE, o.m.i.,

Séminaire universitaire,

le 8 décembre 1957.

[1] 64 (1930), p. 271-280.



II.—Notre-Dame des Vignes.

Une fleur du Midi de la France

Le 3 février 1826, ce fut grande réjouissance dans le foyer foncièrement chrétien de Vincent Arnaud, de Visan, au diocèse d'Avignon. Un fils, baptisé le lendemain[1] sous le prénom de Charles-André naissait aux époux Vincent Arnaud et Thérèse Lurie.

Les parents de Charles s'étaient unis dans l'église paroissiale de Visan, le 10 juillet 1818[2]. Neuf enfants, trois garçons et six filles naquirent de leur mariage. Les nouveaux époux organisèrent seuls leur foyer et prirent en location à M. Blanchetti, l'une de ses fermes: *La Glacière*[3], située à l'entrée

[1] La notice nécrologique du père Arnaud dans les *Missions ... des Oblats de Marie-Immaculée*, 64 (1930), p. 271, fixe la date de naissance au 4 février. Dans sa réponse au questionnaire personnel, le 13 août 1876 (archives générales, O.M.I., dossier Betsiamites), lors de la visite canonique du père Louis Soullier, le père Arnaud, alors âgé de 50 ans, écrit qu'il est né le 1er ou le 2 février. L'abbé REDON, *Vie du Père Françon, Oblat de Marie-Immaculée, Missionnaire provençal*, Avignon, Aubanel Frères, 1902, donne la date du 4 (p. 63). L'extrait des registres des actes de l'état civil de la commune de Visan affirme que le père naquit le 3, tandis que le Registre des baptêmes de la paroisse de Visan mentionne le baptême à la date du 4 février 1826. Cependant, dans le Registre des baptêmes, le chiffre 1 est surchargé du chiffre 4 ou le chiffre 4 est surchargé du chiffre un (il n'est pas facile de préciser exactement), tandis que la table alphabétique à la fin du registre donne la date du 1er février.

[2] Vincent avait travaillé quelque temps pour le père de Thérèse, Barthélemy Lurie, propriétaire d'une exploitation agricole à Visan. Il se montra bon travailleur, très dévoué, foncièrement honnête et fervent chrétien. Rencontrant journellement les enfants de la maison, il remarqua particulièrement Thérèse qui lui plaisait beaucoup. Cependant, il n'osait faire comprendre les sentiments qu'il combattait, mais qui, chaque jour, s'affermissaient davantage. Thérèse, de son côté, devina bien vite l'état d'esprit de Vincent et sans l'encourager, elle n'était pas indifférente à son beau dévouement et à ses attentions. Barthélemy Lurie et son épouse Rose Lurie prirent sérieusement en considération la valeur de Vincent et donnèrent leur consentement au mariage de leur fille (notes gracieusement fournies par mademoiselle Marie Monier, petite-nièce du père Arnaud, habitant encore Visan).

[3] «*La Glacière*», selon le propriétaire actuel, est une ferme du moyen âge, qui tire son nom du fait qu'autrefois on faisait geler l'eau du vivier en hiver. On conservait cette glace pour en faire usage durant l'été.

du village, à proximité de la maison paternelle de Thérèse[4]. L'acte de l'état civil de la naissance de Charles-André nous présente cependant son père comme propriétaire et âgé de 32 ans[5].

Après avoir vécu à *La Glacière*, les parents de Charles demandèrent à M. de Blanchetti une seconde ferme à cultiver, *Le Grangeon*, où ils se fixèrent définitivement[6].

En 1832, Charles était alors âgé de six ans, un nouveau prêtre, l'abbé Jean-Joseph Françon, fut nommé vicaire à Visan. Encore dans toute la fraîcheur de son ordination sacerdotale, le jeune vicaire possédait un cœur ardent et généreux. Son grand amour pour les enfants était surtout remarquable. Il s'attachait ces âmes innocentes et commandait l'amour.

Avec quelle attention l'abbé Françon ne se dévouait-il pas au soin des plus petits du troupeau ? C'est d'ailleurs la tâche que lui confia son curé, M. Brun: le soin des enfants et celui de la Congrégation de Sainte-Philomène, pour les jeunes filles.

Le vicaire raconte lui-même comment il s'acquitta de son ministère auprès des enfants. Dans sa première lettre à M. Vêve, son ami, il écrit: «J'ai passé quatre heures au confessionnal, nous avons confessé les enfants de la première communion. Il y a encore à confesser les petits et les *petitots*. Mon cher, il est beau d'entendre ces petites âmes innocentes. Prions le bon Dieu, pour qu'il les conserve dans sa sainte grâce !» «Je m'occupe beaucoup des enfants, écrivait-il en 1833, il y en a ici un très grand nombre, et ils sont tous bien sages. Je leur ai promis que je ne les punirai jamais, et je crois que je tiendrai ma promesse. Pour les rendre sages et dociles, il y a un moyen qui réussit mieux que les punitions: ce sont les petites récompenses. J'ai déjà mis plus de cinquante francs en petits prix, et j'espère en donner encore beaucoup[7]».

[4] Notes de Mlle Marie Monier.
[5] Archives provinciales O.M.I., dossier *Arnaud, Charles*.
[6] Notes de Mlle Marie Monier.
[7] REDON, *op. cit.*, p. 16-17.

Un de ces enfants, devenu curé, écrivait: «Tous les dimanches, l'abbé Françon, notre vicaire, faisait le catéchisme aux enfants, qui n'avaient pas encore fait leur première communion. En sortant de l'église, il nous conduisait tous à sa maison, et nous donnait à chacun un petit bonbon, en nous recommandant d'être bien sages, de bien aimer Dieu et la Sainte Vierge, et d'être bien obéissants à nos parents. Il nous confessait souvent et, pour que personne ne manquât, il nous donnait à chacun deux liards. Jugez si nous étions contents, et si nous allions volontiers nous confesser[8].»

Aussi les enfants s'attachaient-ils à lui. Il en profitait pour les rendre exacts aux catéchismes, aux offices de la paroisse et à la confession. Sous l'heureuse influence de sa famille et d'un vicaire si dévoué, le jeune Charles ne pouvait que grandir dans l'amour du bon Dieu et de sa sainte Mère et dans la pratique des vertus propres à son âge.

L'abbé Françon aimait à découvrir parmi les enfants, ceux qui montraient d'heureuses dispositions pour l'état ecclésiastique et il leur donnait, lui-même, les premières leçons. «Je pense, écrivait-il à M. Vêve, que maintenant qu'on a ouvert un pensionnat à Valréas, vous devez avoir des marchands de livres. Il me faut deux *Epitome Sacræ* pour mes deux élèves[9].» L'un de ces deux élèves était le jeune Charles Arnaud.

Charles se distinguait sûrement parmi ses camarades, car l'abbé Françon ne tarda pas à remarquer en lui les qualités propres à la vocation ecclésiastique. Le vicaire résolut donc de le préparer à devenir prêtre en lui enseignant les éléments du latin.

Charles, devenu le père Arnaud, raconte cette première initiation: «C'est dans la modeste chambre de l'abbé Françon, dit-il, que j'ai commencé à apprendre les réponses de la messe et à décliner: «Rosa, la rose», avant de savoir le français.»

Une première épreuve devait, quatre ans plus tard, frapper notre futur Oblat. M. Françon recevait, en 1836, une lettre

[8] Redon, *op. cit.*, p. 17.
[9] *Ibidem*, p. 17.

de son évêque le nommant curé de Gigondas. Visan perdait un prêtre extraordinaire dont on écrira:

«La prière et le zèle, la mortification poussée jusqu'à l'extrême, la pauvreté poussée jusqu'au dénuement, la charité jusqu'à donner ses bas, ses souliers, son lit, les longues heures à l'église, les catéchismes, telle fut l'existence du vicaire de Visan. Son ami Vêve était vicaire à Valréas. Le voisinage leur était un secours mutuel. Ils s'encourageaient dans les voies de la perfection et l'exercice de leur ministère. L'abbé Françon recevait un jour son ami et lui servait le menu habituel à peu près invariable de cette table plus que frugale, ses éternelles pommes de terre bouillies. L'abbé Vêve se mit à détacher la peau. L'abbé Françon s'exclama: «Mais . . . tu les pèles, toi ? Tu es bien gourmand.» Et il lui écrivait un jour: «C'est pour sauver les âmes que Dieu nous a envoyés, travaillons et travaillons sans relâche. Ne nous mettons pas en peine de ce qui regarde notre corps[10].»

A ses occupations extérieures, il joignait le travail de l'esprit. «C'est tout de bon que je me mets à l'étude; il faut que j'aie au moins six heures par jour pour étudier, et cela *toto corde et anima.* Il eut d'autre part l'occasion de repasser les éléments du latin en y formant un jeune élève qu'il enverra au juniorat de N.-D. des Lumières et qui deviendra le P. Charles Arnaud, missionnaire oblat du Labrador[11].»

Le jeune Arnaud fut donc formé à très bonne école d'apostolat et de sainteté. Il y puisa l'amour de Dieu et des âmes qui embrasa toujours le cœur du missionnaire de Betsiamites. Aussi une amitié véritable se tissa-t-elle entre le professeur et l'élève, et c'est les larmes aux yeux que Charles vit partir son confesseur et son professeur, son maître de vertu et son précepteur de latin.

Privé de la direction intellectuelle et spirituelle de l'abbé Françon, notre écolier trouvera d'autres maîtres. Il entra

[10] *Notice nécrologique du père Françon*, dans *Notices nécrologiques . . .*, vol. 8, p. 172.
[11] *Ibidem*, p. 172.

donc au petit séminaire de Sainte-Garde en 1837[12]. Le pensionnaire se distingua par sa piété, son application, ses succès et sa bonne conduite. Les leçons de son premier maître portaient leurs fruits.

Ses condisciples et ses professeurs reconnurent sa piété, car à Sainte-Garde, il fut préfet de la Congrégation de Saint-Louis-de-Gonzague. Il demeura au petit séminaire jusqu'à la fin de l'année scolaire 1842[13].

Entre temps, le curé de Gigondas, après un travail sacerdotal intense, aspirait à la vie religieuse. Il pensa d'abord à la Trappe, mais son archevêque s'y opposa et ses amis l'en dissuadèrent. Il se sentit alors attiré vers la congrégation des Oblats, où tout lui plaisait: l'esprit de simplicité, le genre de prédication, les habitudes de vie, la langue provençale[14], l'évangélisation des pauvres.

Muni, cette fois, de la permission de son archevêque, M. Françon quittait sa paroisse, le 10 juin 1839, et revêtait l'habit dans la congrégation des Oblats à Notre-Dame-des-Lumières. Il y trouva immédiatement la paix recherchée et pouvait chanter son bonheur dès son entrée au noviciat. «Je suis au Paradis terrestre», écrivait-il à cette époque et, huit ou neuf mois plus tard, dans l'abandon de sa correspondance

---

[12] Nous suivons la notice nécrologique pour les dates qui vont suivre. Le père Arnaud dit qu'il entra au séminaire en 1838 (réponse au questionnaire personnel, *loc. cit.*).

C'est là que Charles fit sa première communion, le 31 mai 1838 (notes de Mlle Marie Monier). Le séminaire se trouve dans la petite commune de Saint-Didier. Il est devenu, depuis plusieurs années, orphelinat départemental et le petit séminaire d'Avignon a été transporté dans la ville même d'Avignon (notes du R.P. Paul-Emile Duval, o.m.i.).

Le père Arnaud restera toujours attaché à son séminaire et à ses anciens condisciples. Il écrivait à son neveu Victor Françon, le 6 avril 1908: «Rappelez-moi au souvenir des bons Mr Redon, M. Gonnet, Mr Payan et autres de mes compagnons de Ste Garde, s'ils vivent encore! ...» (lettre fournie par Mlle Marie Monier).

[13] Le père Arnaud dit en 1843. REDON, *op. cit.*, donne la date de 1842 (p. 63).

[14] Sur Mgr de Mazenod, fondateur des Oblats et la langue provençale, voir Robrecht BOUDENS, *Mgr de Mazenod et le provençal*, dans *Études oblates*, 15 (1956), p. 5-16.

amicale, il s'écriait: «Je me trouve trop bien ici pour m'en aller[15].»

Dans sa joie spirituelle, l'ancien vicaire de Visan n'oubliait pas son protégé d'autrefois et, en 1842, il voulait en faire un Oblat.

Le père Arnaud raconta lui-même sa vocation. Après avoir parlé de ses premières leçons de latin au presbytère du village natal, le missionnaire écrivait: «Je fis ensuite mes premières classes au séminaire de Ste Garde jusqu'en quatrième; mais alors pendant mes vacances, mon premier maître vint me prendre à Visan et me conduisit au juniorat de N.-D. de Lumière. Je suis Oblat ! c'est au saint et cher P. Françon que je le dois[16].»

Le père Arnaud affirme qu'il entra au juniorat le 7 août 1843[17]. Son biographe assure qu'il fut un excellent junioriste. C'est là que, en terminant ses classes, il puisa cette charité et cet ardent amour de la congrégation qu'il conservera toute sa vie[18].

La vocation oblate de Charles ne fut pas sans épreuves. Mademoiselle Marie Monier, petite-nièce du père Arnaud, écrit au sujet de la vocation de son grand-oncle: «Il venait de finir sa cinquième lorsque, pendant les vacances de 1842, Monsieur l'Abbé Françon devenu en 1840, père missionnaire chez les Oblats de Marie à Lumière, vint le chercher pour l'amener dans cette congrégation. Ses parents ne permettaient pas à Charles d'aller chez les Oblats; ce départ était un sacrifice trop lourd pour eux. Ils voulaient un fils prêtre mais n'appartenant à aucun ordre.

«Le Père Françon, encouragé par les désirs de son ancien élève qui, malgré tous les obstacles, voulait devenir mission-

[15] *Notice nécrologique du père Françon*, p. 177. Lettre du 13 juillet 1839, dans REDON, *op. cit.*, p. 52.

[16] *Notice nécrologique du père Arnaud*, *loc. cit.*, p. 272.

[17] Dans la réponse au questionnaire, le père Arnaud donne la date de 1843; REDON, *op. cit.*, donne celle de 1842.

[18] *Missions ... des ... Oblats de Marie-Immaculée*, 64 (1930), p. 272.

naire, plaida si bien sa cause que son père dit: «oui» et sa mère donnait enfin son consentement. Après cette autorisation, difficilement obtenue, les événements se précipitèrent au «Grangeon», car le Père Françon venait le lendemain le chercher, à l'aube.

«Au clair de la lune, à la fin de cette journée chargée d'indécision et d'angoisse, ses parents l'accompagnèrent à N.D. des Vignes. La chapelle était fermée, ils ne voulaient pas réveiller le gardien et s'agenouillèrent sous le porche. Sa mère, le cœur brisé par la perspective d'une séparation totale, confiait son futur missionnaire à la Vierge si chère aux Visannais.

«A son tour, Charles demandait à N. Dame de veiller sur toute sa famille et de la protéger toujours[19].

«Emouvante visite, ce fut la dernière que parents et enfant firent ensemble à ce cher sanctuaire. Il perdait sa mère le 11 septembre 1845 et son père le 22 mars 1861.»

Il nous est possible de pénétrer un peu dans l'atmosphère du Juniorat de Notre-Dame-des-Lumières, par un discours du père Françon à l'occasion de son jubilé d'or d'ordination saserdotale. Le juniorat commença en 1839, à peine quatre ans

---

[19] Le père Arnaud conserva toujours une affection particulière pour le sanctuaire de Notre-Dame des Vignes. La plus ancienne mention historique que l'on connaisse de ce sanctuaire remonte à 1463 (G. Clément, *Notice sur la Vénérable chapelle de Notre-Dame des Vignes...*, notice revue... par M. l'abbé J.-L. Coubert, Visan, Sanctuaire de Notre-Dame des Vignes, [1929 ?], p. 19).

La statue de Notre-Dame des Vignes ou Notre-Dame d'entre les Vignes, d'une hauteur de 0 m. 70, est en bois peint et doré: le visage est peint en couleur de chair. Notre-Dame est revêtue d'une tunique de dessous rouge à bordure dorée et d'un manteau d'azur à bordure dorée également. Un voile blanc couvre sa tête et ses épaules en laissant passer deux grandes mèches de cheveux dorés. On croit que cette statue est du XIII[e] siècle (*ibidem*, p. 21).

Souvent, dans sa correspondance, le père Arnaud se recommande à Notre-Dame des Vignes. Il écrivait à sa nièce Victorine, le 16 janvier 1894: «Lorsque vous irez à N.D. des Vignes, ne m'oubliez point auprès de la bonne Mère, et allez-y au plutôt avec vos compagnes et vos petites nièces. Chantez-y le cantique que nous chantons de temps en temps avec Henri ici sur la terre étrangère: *Nostro Damo.*» Le 26 janvier 1910, le père écrivait à sa petite-nièce Marie Monier: «Ne m'oubliez pas auprès de N.D. des Vignes, dont je conserve toujours l'image et la médaille» (lettres fournies par M[lle] Marie Monier).

par conséquent avant l'admission de Charles-André Arnaud. Les premiers élèves furent le futur Mgr Henri Faraud et les futurs pères Edouard Chevalier et Joseph Arnoux. Le père Françon affirme que ... «Tous étaient des modèles de vertu et les pèlerins venaient tout exprès pour s'édifier en les voyant assister à la Messe; et ces bons junioristes m'ont grandement servi dans mes missions. Je disais à nos braves gens: «A N.-D. des Lumières on prie pour vous que vous fassiez une bonne mission; nous avons à N.-D. des Lumières de petits anges, des enfants qui ne rêvent que des missions sauvages; si on leur disait, tout jeunes qu'ils sont: Il faut partir pour l'Amérique, il faut aller chez les sauvages, il faudra coucher sur la neige, là vous n'aurez rien à manger, vous serez avec les sauvages et peut-être les sauvages vous mangeront vous-mêmes, pleins de joie et de bonheur ils partiraient tout de suite au secours des pauvres sauvages; les prières de ces petits anges doivent être bien agréables au bon Dieu[20].»

Si telle était l'atmosphère du juniorat de Notre-Dame-des-Lumières lorsque le jeune Arnaud le fréquenta, on ne sera pas surpris d'apprendre qu'un jour il veut se dévouer tout entier aux missions de l'Amérique. Les récits que l'on faisait des travaux des premiers pères — ils étaient partis pour le Canada en 1841 — devaient aussi faire profonde impression sur ces jeunes imaginations méridionales. Et que penser des premières lettres parvenues en France, prémices des randonnées missionnaires des pères Nicolas Laverlochère, Médard Bourassa et Pierre Fisette. Tout portait à développer l'esprit de sacrifice et de zèle pour le salut des âmes les plus abandonnées en terre étrangère. C'est là que Charles puisa et développa son enthousiasme pour les missions lointaines, enthousiasme qui demeurera aussi vif et conquérant au soir de sa vie qu'il l'avait été à son printemps. Cinquante ans plus tard, il parlera encore avec émotion de ses années d'études au juniorat.

Les professeurs oblats de Charles Arnaud se montrèrent immédiatement contents de lui et satisfaits de ses bonnes

[20] *Missions ... des ... Oblats de Marie-Immaculée*, 20 (1882), p. 360. La fête eut lieu le 29 juin 1882.

dispositions, car le 15 octobre 1843, on l'admettait à revêtir la soutane. Quel bonheur d'entrer enfin sur la voie qui le conduirait sûrement au sacerdoce et aux missions !

Si l'on en juge par sa vie dans les missions, le frère Arnaud fut bien fervent durant cette année de noviciat, s'appliquant à sa sanctification et élargissant toujours les élans de son cœur qu'il garda tout entier au divin Maître.

C'est encore à Notre-Dame-des-Lumières qu'il passa l'année de son noviciat. Dans ce cadre marial, il intensifia la dévotion mariale, héritée du père Françon que l'on compara au saint curé d'Ars.

On nous assure, en effet, qu'à Visan, le vicaire inculqua aux habitants une profonde dévotion à la Sainte Vierge. «Aussi il s'appliqua, toute sa vie, à l'honorer et à la faire honorer. A Visan, il excita par ses paroles et par ses exemples la grande dévotion que tous les paroissiens avaient pour la Sainte Vierge, en venant la prier et l'honorer à Notre-Dame-des-Vignes[21].»

Puis la vocation des Oblats n'était-elle pas une vocation mariale ? Et surtout à Notre-Dame-des-Lumières, d'après l'ordonnance même de Mgr Du Pont, par laquelle il établissait canoniquement les missionnaires Oblats de Marie-Immaculée, le 9 juin 1837. L'évêque écrivait, en effet, qu'il y installait les Oblats «pour être les gardiens de ce sanctuaire, pour y perpétuer et propager la dévotion à la très sainte Mère de Dieu[22] . . .»

Le 21 octobre 1846, le conseil général se réunit pour considérer l'appel aux vœux de quatre candidats présentés par le père Jacques Santoni, maître des novices et futur povincial au Canada. Le conseil considérait d'abord ensemble trois des quatre frères, les frères Arnaud, Pourret et Viviers et affirmait: «Ces jeunes gens ont fait une partie de leurs études à Notre-Dame-des-Lumières. Leur conduite pendant tout le temps qu'ils

[21] REDON, *op. cit.*, p. 6.
[22] REDON, *op. cit.*, p. 49.

y ont passé a été si régulière et leurs dispositions si bonnes que sur la demande qu'ils en avaient faite instamment on les avait reçus novices plusieurs mois avant qu'ils eussent fini leur rhétorique. Durant les autres mois de leur épreuve qu'ils ont faite dans le Noviciat proprement dit, bien loin de se démentir, ils n'ont fait que confirmer par un accomplissement exemplaire de tous leurs devoirs la bonne idée qu'on avait conçue d'eux à Notre-Dame-des-Lumières. Leur caractère est des plus heureux, leur santé bonne, et leurs moyens intellectuels sans avoir rien d'extraordinaire présentent au moins des garanties suffisantes pour faire espérer qu'ils se rendront un jour utiles dans le saint ministère[23].»

Devant ce témoignage du maître des novices, on décida à l'unanimité que les frères seraient acceptés et prononceraient leurs vœux le jour de la Toussaint.

Le 1er novembre 1846, Charles Arnaud faisait son oblation perpétuelle et en ce jour béni, il se vouait de tout son cœur aux missions indiennes. Le 10 décembre de la même année, il demandait au fondateur des Oblats, Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, la faveur d'être envoyé au Canada afin d'y souffrir et de s'y sacrifier pour le salut des âmes les plus pauvres et les plus abandonnées[24].

Il était donc parfaitement dans la lignée des premiers Oblats venus en Canada, qui tous s'étaient spontanément offerts pour cette nouvelle mission.

Le fondateur n'accorda pas tout de suite au frère Arnaud la grâce qu'il sollicitait. Le jeune profès commença ses études de théologie à Marseille et il reçut la tonsure le 10 septembre[25]. Mais, à la fin de l'année 1847, quelle ne fut pas la joie de celui qui rêvait que missions et Indiens lorsque Mgr de Mazenod lui permit enfin de quitter la France et de passer au Canada.

---

[23] Archives générales O.M.I.
[24] Notice nécrologique, *loc. cit.*, p. 273.
[25] Dans le *Journal de nos missions montagnaises*, le père Arnaud donne la date du 21 septembre 1848 (archives de Betsiamites).

Le frère s'embarqua en octobre 1847. Avant de se mettre en route, il alla se confier à Notre-Dame de la Garde, à l'exemple de ses devanciers. Il le rappelait à son frère Placide, dans une lettre datée du 12 décembre 1878. «En partant de Marseille pour le Havre où j'allais m'embarquer pour le Canada en octobre 1847, je fus la veille à N.D. de la Garde me mettre sous la protection de la bonne Mère. Voici ce que tu feras après avoir lu ma lettre. Tu monteras la Ste Montagne, tu iras rappeler à cette bonne Mère mon acte de piété filiale, tu la prieras de me bénir et me protéger toujours et tu lui demanderas qu'elle nous accorde la grâce de nous revoir un jour[26].»

A Longueuil, résidence qui abritait alors la maison provinciale, le noviciat et le scolasticat, le frère Arnaud termina ses études théologiques à la hâte. Le 22 octobre 1848, il recevait les ordres mineurs et le 19 novembre, le sous-diaconat. De Longueuil, le scolastique passait à Bytown, où, le 4 mars 1849, il recevait le diaconat des mains de Mgr Joseph-Eugène Guigues, o.m.i., premier évêque de l'endroit[27]. Le mois suivant, le 1er avril 1849, Mgr Guigues l'ordonnait prêtre.

L'adolescent de Visan, l'élève attentif et studieux de M. Françon et du petit séminaire de Sainte-Garde est maintenant prêtre et missionnaire. Son idéal est atteint ! Il ne lui manque plus que l'obédience pour se donner totalement au salut des âmes. Il ne tardera pas à se mettre à la poursuite des brebis dispersées du royaume d'Israël, celui qui deviendra un véritable errant pour le Christ.

Depuis 1844, on avait entrepris les missions de la côte nord du Saint-Laurent, du Saint-Maurice, du Témiscamingue, de l'Abitibi et même de la Baie James. Le père Nicolas Laverlochère avait déjà atteint Moose-Factory en 1847 et l'année suivante, il poussait son expédition missionnaire jusqu'à Albany.

[26] Lettre fournie par Mlle Marie Monier. Ecrivant au père Casimir Chirouze, le 16 mars 1848, le père Arnaud affirmait qu'il était arrivé au Canada au commencement de novembre (archives Deschâtelets, Scolasticat Saint-Joseph, Ottawa).

[27] *Registre des Lettres* (Ottawa), vol. 2.

Dans quel champ missionnaire enverrait-on le père Arnaud ? On ne pouvait songer, pour lui, à un autre apostolat, puisque les missions avaient toujours été son rêve et que pour s'y dévouer il avait supplié le fondateur de le faire passer en Amérique.

M[gr] Guigues n'ignorait pas les désirs du nouveau prêtre. Aussi, le temps des obédiences venu, l'évêque, qui agissait comme provincial du Canada, distribuant les charges, envoya le père Arnaud en missions. Il accompagnait le père Nicolas Laverlochère jusqu'à Albany.

Ainsi commençait la vocation missionnaire du père Charles Arnaud. De 1849 jusqu'à sa mort, il dépensera sa vie au milieu des Indiens, soit à la Baie James, soit surtout sur la Côte Nord du fleuve Saint-Laurent qu'il parcourut en tous sens de 1850 à 1911, dans l'intérieur du Labrador et jusque sur les rives inhospitalières de la Baie d'Ungava où il fut le premier Oblat à pénétrer. Enfin, c'est au service des Montagnais, ses chers Montagnais de la Pointe-Bleue, au Lac-Saint-Jean, que le père Arnaud dépensera ses dernières forces et qu'il rendra son âme à Dieu, le 3 juin 1914, à l'âge de 88 ans. Il dormira son dernier sommeil sous l'autel de la Sainte Vierge dans la chapelle du Lac-Saint-Jean jusqu'au jour où, à la demande de Son Excellence M[gr] Napoléon Labrie, c.j.m., évêque du Golfe-Saint-Laurent, ses restes mortels seront transportés à la réserve de Betsiamites, son ancienne résidence de 1862 à 1911.

CHAPITRE II

Sur les rives de la Baie James

Nous aimerions posséder un rapport de la main du père Arnaud sur sa première expédition missionnaire afin de connaître son état d'âme. Il est pourtant facile de le conjecturer. Lui, qui, depuis si longtemps, rêvait de se consacrer à l'apostolat auprès des Indiens, se voyait maintenant véritablement missionnaire et s'aventurait dans un pays inconnu, où, pour la première fois, il ferait connaissance avec ceux qui deviendraient désormais ses enfants.

Il partait, en ce printemps de 1849, accompagnant un vétéran des missions indiennes, le père Nicolas Laverlochère, pour se rendre à la mission la plus éloignée, le poste d'Albany sur le versant ouest de la Baie James. Un autre compagnon lui était adjoint, le père Thomas-Hercule Clément, mais ce dernier destiné aux missions du lac Abitibi ne dépasserait pas cet endroit.

Au début de mai, mois consacré à la Mère des Oblats, après s'être mis sous la protection de Marie immaculée, patronne de la ville de Bytown, et réconfortés par la bénédiction de leur évêque et provincial, Mgr Joseph-Eugène Guigues, nos missionnaires entreprenaient leur longue randonnée. Le père Laverlochère affirme qu'au départ «... le vénéré prélat que l'obéissance a placé à la tête de ce diocèse, levant les mains au ciel, et d'une voix émue priait l'Esprit-Saint d'animer de son souffle divin ceux qu'il envoyait visiter ses ouailles qui habitent les régions glaciales; puis nous pressant contre son cœur paternel, il confondit ses larmes avec celles de ces enfants[1]!»

Au milieu de bien des peines, on parvint enfin au Fort-Témiscamingue. Craignant d'y arriver trop tard pour s'em-

---

[1] Laverlochère à Turgeon, sans date, mais de 1850, dans *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1851, p. 68.

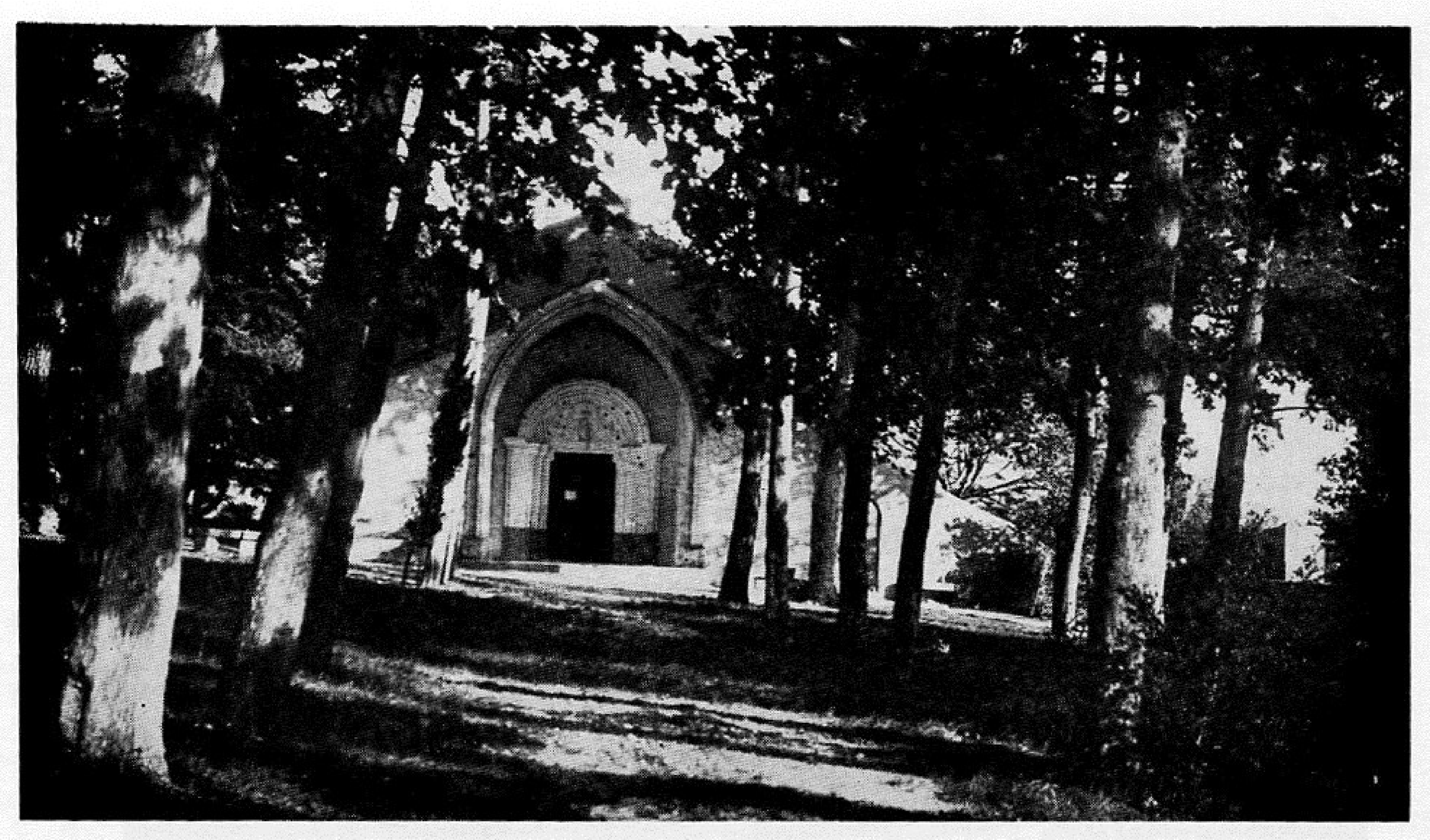
barquer dans le canot de la Baie James, les voyageurs marchaient à grandes journées. Les eaux étaient si hautes et le courant si rapide, que plusieurs fois des gouffres affreux menacèrent de les engloutir. Dans une occasion, en particulier, leur canot faillit disparaître sous les eaux. Heureusement, dit le père Laverlochère, nous venions de chanter un cantique à Marie. On recommença donc à ramer au chant de l'*Ave maris Stella.*

Les apôtres arrivèrent heureusement au Fort, mais les canots destinés à les conduire à la Baie James ne devant partir que dans une douzaine de jours, ils en profitèrent pour instruire et consoler les pauvres Indiens éprouvés par la maladie et par la mort.

L'aspect de la détresse de ces chers néophytes rendit le père Laverlochère malade; atteint d'une fièvre brûlante, il dut s'aliter. Le père Arnaud, ignorant la langue, fut donc obligé de s'occuper un peu de la mission. Quelle impression pénible dut aussi produire sur le nouveau missionnaire la vue de ces enfants des bois, atteints et frappés par l'épidémie ? Mais la foi de ces bonnes âmes ne manqua certes pas de le réconforter. Le père Arnaud n'est pas resté insensible à la belle prière à la Vierge que les Indiens récitèrent tous à genoux et que le père Laverlochère nous traduit mot à mot: "Souviens-toi, ô Marie ! que nous qui habitons les forêts sommes les enfants de ton fils Jésus, aussi bien que ceux qui habitent dans les grands villages, puisqu'il nous a tous créés, et qu'il est mort sur le bois pour nous tirer de l'abîme. Nous étions bien à plaindre avant de connaître la sainte prière de ton fils Jésus, et la *Robe-Noire* est venue nous l'enseigner; mais il y a encore beaucoup de nos frères ensevelis dans la nuit profonde de la magie et qui ne veulent pas prier. De grâce, ô bonne mère! intercède pour eux auprès de ton fils Jésus, pour qu'il amollisse leurs cœurs qui sont bien durs. Nous te le demandons, car nous savons combien tu es puissante auprès de lui. — Ainsi soit-il[2].»

---

[2] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec,* 1851, p. 75.



III.—Extérieur du Sanctuaire de Notre-Dame des Vignes.



IV.—Intérieur du Sanctuaire de Notre-Dame des Vignes.

Cette prière collective valut une conversion au père Laverlochère.

Après onze jours de mission, que tous les chrétiens suivirent avec profit, les missionnaires prirent la route du lac Abitibi, où ils ne restèrent que deux jours, puis ils s'embarquèrent pour la Baie James. On arriva à Moose-Factory le 21 juin, et le dimanche suivant, on organisa une grande procession à la croix plantée par le père Laverlochère dans un voyage précédent. Le chant du *Wabatama-Tckipaiâtik (Vexilla Regis)* toucha plus d'un Indien protestant. Ces derniers s'empressèrent de dire au père Laverlochère: « Nous n'avions encore rien vu de si beau; ne feras-tu pas encore une fois cette *sainte promenade* avant de nous quitter[8]? »

Le 3 juillet nos deux apôtres sont de nouveau sur la mer. Le père Laverlochère, directeur de l'expédition, nous donnera enfin quelques minces renseignements sur son jeune compagnon encore inexpérimenté. Le trajet de Moose-Factory à Albany durait ordinairement deux jours par un vent favorable; mais un calme plat prolongea le voyage de deux autres longs jours supplémentaires.

Quant au père Arnaud, le père Laverlochère écrit: "Mon bien-aimé compagnon fut constamment malade durant la traversée ce qui l'empêcha de contempler un phénomène admirable qui se renouvelle presque chaque nuit dans les régions du nord. Une aurore boréale, parcourant d'un horizon à l'autre, présentait dans la voûte du firmament comme un immense incendie, et cette couleur rougeâtre se réflétant sur la mer, lui donnait l'aspect d'un océan ensanglanté. Des légions innombrables de petites baleines blanches et d'autres cétacés, qui venaient se jouer autour de notre navire, me retraçaient les corps qui sortiront du sein de la terre et des mers, lorsque le juge souverain viendra juger le monde par le feu . . . Il est des phénomènes dans la nature, Monseigneur, que l'on voit, que l'on admire, mais qu'il est impossible de

[8] Laverlochère à Turgeon, dans *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1851, p. 79.

décrire: tel est celui dont j'ai voulu vous parler. Qu'on se figure un missionnaire, seul au milieu de la nuit, assis sur le tillac d'un navire, ayant au-dessus de sa tête un immense demi-globe de feu; sous ses pieds une mer de sang; autour de lui des forêts vastes et anciennes comme le monde, où d'innombrables peuplades *sont encore assises à l'ombre de la mort*, et qu'il va essayer d'amener à la vraie lumière avec cette croix qu'il porte sur sa poitrine, et l'on aura une faible idée de l'état dans lequel se trouvait celui qui a l'honneur de vous tracer ces lignes. Confondu, anéanti au milieu de ces trois immensités, il ne pourrait que répéter ces paroles: mirabilia opera tua Domine... Que vos œuvres sont admirables, Seigneur[4]!»

La maladie empêcha le père Arnaud d'admirer pleinement, cette fois-ci, cette merveille de la nature, mais nous verrons plus loin les sentiments du père en face de ces phénomènes. Il savait admirer la puissance et la bonté divine dans la nature.

Enfin débarqués à Albany, les deux missionnaires se rendirent au pied de la croix plantée l'année précédente, et le père Laverlochère commença immédiatement l'évangélisation de ce bon peuple. Ne connaissant pas le maskégon, il parla en saulteux. Madame Corcoran, épouse du commis, servait d'interprète. Les bonnes dispositions des indigènes permirent au père Laverlochère de baptiser sept adultes, cinq jours seulement après son arrivée. Il eut même la surprise d'en entendre quelques-uns réciter couramment le *pater*, l'*ave* et une partie du *credo*. Un des Indiens avait écrit ces prières et les avait communiquées aux autres. Tout le temps que le père n'occupa pas à enseigner le catéchisme, il l'employa à traduire l'abrégé de la doctrine chrétienne et à ébaucher un dictionnaire dans la langue des Indiens. Après trois semaines, le père pouvait parler la langue. C'était un bon exemple pour le jeune père Arnaud.

[4] Laverlochère à Turgeon, dans *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1851, p. 79-80. Le père Arnaud sera, toute sa vie, malade dans chacun des ses voyages en mer.

Les missionnaires demeurèrent près de deux mois à Albany et le père Laverlochère affirme qu'il y baptisa plus de soixante enfants et au delà de quarante adultes. Ils quittèrent enfin le poste, mais une dernière fois, tous les Indiens se prosternèrent sur le rivage pour recevoir la bénédiction de leurs missionnaires. Le voyage de retour à Moose, commencé le 1er septembre, fut pénible. On fut souvent obligé de porter les bagages sur son dos pour camper et de quérir de l'eau potable à plus de quatre ou cinq milles. Tandis que les hommes prenaient quelque repos, les missionnaires récitaient leur chapelet ou leur office. On parvint à Moose-Factory et de là le père Arnaud descendit à Bytown[5].

Dans une lettre au fondateur des Oblats, le père Laverlochère qualifie le père Arnaud «d'angélique compagnon[6]». Oui, le père Arnaud, ignorant la langue, avait vraiment été l'ange protecteur de l'expédition missionnaire. Ses prières et ses sacrifices patiemment supportés procurèrent sans aucun doute plus d'une grâce de conversion à ces Indiens de la Baie James. Et si le témoignage qu'un confrère du père Laverlochère lui rendait est exact, le voyage du père Arnaud dut être pénible encore à cause de son compagnon. On disait, en effet, qu'avec le père Laverlochère «le compagnon était compagnon», c'est-à-dire que le père Laverlochère faisait tout par lui-même. Dans les registres de baptême qu'il nous a été donné de consulter, le père Laverlochère fit seul tous les baptêmes. Le nom du père Arnaud ne paraît qu'une fois dans le registre d'Albany, à la date du 23 juillet, alors qu'il sert de témoin à un mariage. Dans son premier voyage missionnaire, le pauvre père Arnaud n'eut pas même le plaisir de régénérer, par les eaux du baptême, une seule de ces âmes. Le voyage du nouvel apôtre se réduisit ainsi à une promenade peu intéressante, agrémentée seulement par les prières et les sacrifices du jeune prêtre. On comprend la peine qu'il

[5] Laverlochère à un confrère, 30 août 1850, dans *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1851, p 104.

[6] Laverlochère à de Mazenod, décembre 1849, dans *Annales de la Propagation de la Foi*..., Lyon, 23 (1851), p. 128.

en éprouva, une peine qui pouvait porter jusqu'au découragement.

Le père Arnaud parlera plus tard de cette première expérience missionnaire et nous pourrons connaître ses sentiments. Au père Casimir Chirouze, il se contentait de dire, le 11 février 1853, sans enthousiasme apparent: «La première année de ma prêtrise, je fus donné pour compagnon au R.P. Laverlochère qui allait visiter pour la seconde fois la Baie d'Hudson, cette année-là, il y établit la Mission d'Albany; il convertit à la foi catholique presque tous les sauvages qui fréquentaient ce poste; le bon Père montra toujours un grand zèle et une grande patience à instruire ces pauvres Indiens[7]».

De son côté, Mgr de Mazenod, le fondateur des Oblats, regrettait l'espèce de découragement qui avait saisi le père Arnaud et qui pouvait inspirer des craintes pour son esprit missionnaire et sa vocation apostolique. Il écrivait à Mgr Guigues le 10 janvier 1851: «J'ai appris avec plaisir que le Père Grenier avait bien pris[8] et que le petit Père Arnaud avait repris courage pour les missions des sauvages. Son zèle s'était trouvé en défaut dans la mission avec le Père Laverlochère. Il faut avouer que cette mission de la Baie d'Hudson est au dessus des forces de la nature. Il faut une assistance miraculeuse et incessante pour ne pas y succomber[9].»

Le père Arnaud perdit-il vraiment courage, ou Mgr de Mazenod s'en remettait-il à un rapport parvenu à Marseille ? Il semble que la seconde partie de l'alternative soit plus conforme à la vérité. Le père Arnaud, en effet, dans une lettre, écrite vingt ans plus tard, regrettait de n'avoir pu faire davantage au cours de ce premier voyage, mais ne semblait pas du tout découragé.

Voici ce qu'il disait au père Pierre Aubert, le 23 mars 1869. Peu de jours après son ordination, il fut envoyé à

[7] Archives Deschâtelets.
[8] Au Saguenay.
[9] Archives générales O.M.I.

la Baie d'Hudson, comme on appelait autrefois la Baie James, avec le père Laverlochère qui venait alors de pénétrer dans ces régions lointaines. Le père Clément les accompagna jusqu'à Témiscamingue, où les missionnaires trouvèrent les Indiens en proie à une cruelle maladie. Les deux anciens missionnaires travaillaient jour et nuit tandis que, écrit le père Arnaud, «moi simple novice dans ce ministère, j'étudiais leurs actions et ne pouvant leur être d'aucun secours, je me consumais en désir». On passa ensuite à Abitibi que l'on quitta, dit le père, «le cœur gros d'émotion» à cause de la réception enthousiaste ménagée par les Indiens. Il se plaît à raconter longuement les scènes pittoresques qu'il remarqua en cours de route vers Moose-Factory et il ajoute: «Je me voyais enfin en possession de ce que je désirais dès mon enfance . . . J'étais tout joyeux et ravi, j'allais de surprise en surprise et cependant je me trouvais désappointé, ce n'était point là les personnages et les scènes que j'avais rêvés.» Il parle ensuite du temps passé à Albany.

Ce séjour de deux mois à Albany lui fit éprouver les peines les plus cruelles de son voyage. Le père Laverlochère employait tout son temps aux exercices de la mission et le pauvre père Arnaud avait peine à occuper son temps. Ecoutons-le lui-même.

«Pour moi, ignorant encore les premières notions de la langue, je ne pouvais être d'aucune utilité à mon cher mentor qui commençait déjà à plier sous le poids de la fatigue, et des infirmités. Je lui servais la messe, transcrivais quelques fois ses notes et actes de baptêmes et mariage, j'appelais les sauvages aux instructions: là se bornaient à peu près toutes mes occupations. En dehors de cela, j'étudiais un peu d'anglais avec un jeune commis, en retour je lui donnais les premiers éléments de la langue française, au bout de deux mois nous étions contents l'un de l'autre, nous commencions à nous comprendre.»

On comprend l'impatience et le découragement qui pouvaient saisir un jeune missionnaire ardent et plein de zèle,

mais soumis à une pareille oisiveté. Il était bel et bien le sacristain et parfois le simple secrétaire du père Laverlochère. L'occupation ne présentait rien d'enthousiasmant.

Peut-être les années avaient-elles effacé un peu le souvenir pénible de ce voyage, car dans la lettre précitée du 23 mars 1869, le père Arnaud affirme qu'au retour à Ottawa, il était tout content et joyeux de sa première excursion dans les pays des Indiens. «Je faisais des rêves de bonheur de ces lointaines régions, lorsque mon bon mentor ne sera plus capable d'aller porter au loin son zèle, j'irai continuer son œuvre si je ne puis l'imiter en tout, je tâcherai de suivre ses traces. Je me berçais dans cette douce espérance . . . , mais à d'autres plus fortunés que moi le manteau d'Élie[10]!»

En effet, de retour à Ottawa, Mgr Guigues l'envoyait au Saguenay. Il ne semble pourtant pas que le père Arnaud fût tellement découragé de sa mission à la Baie James.

Nous en avons une autre preuve dans le fait qu'en 1857, à peine huit ans après la première expérience, le père Arnaud se mettait sur les rangs pour la Baie James. Et pour être plus assuré de réussir, il s'adressait au père Honorat[11], ancien supérieur du Saguenay.

Il écrivait donc le 20 septembre 1857. Ayant appris qu'on voulait ouvrir une résidence à la Baie d'Hudson, il s'offrait pour ce poste. Et puisqu'on parlait à peu près le même montagnais que sur la Côte Nord, le père sollicitait la faveur de visiter cette partie du pays. Il prétendait que les Indiens de l'intérieur étaient les Naskapis que l'on avait déjà essayé de visiter et qui désiraient beaucoup connaître «la sainte prière». Si on lui faisait l'honneur d'être du nombre des élus, il demanderait à faire le voyage par le pays des Montagnais jusqu'à la hauteur des terres. Il y rencontrerait des Naskapis et descendrait à East-Main sur les rives de la Baie James, en visitant les postes où les ministres protestants

[10] Archives générales O.M.I., dossier *Arnaud*.
[11] Archives provinciales O.M.I., Correspondance, vol. 1, p. 90 et dossier *Québec*.

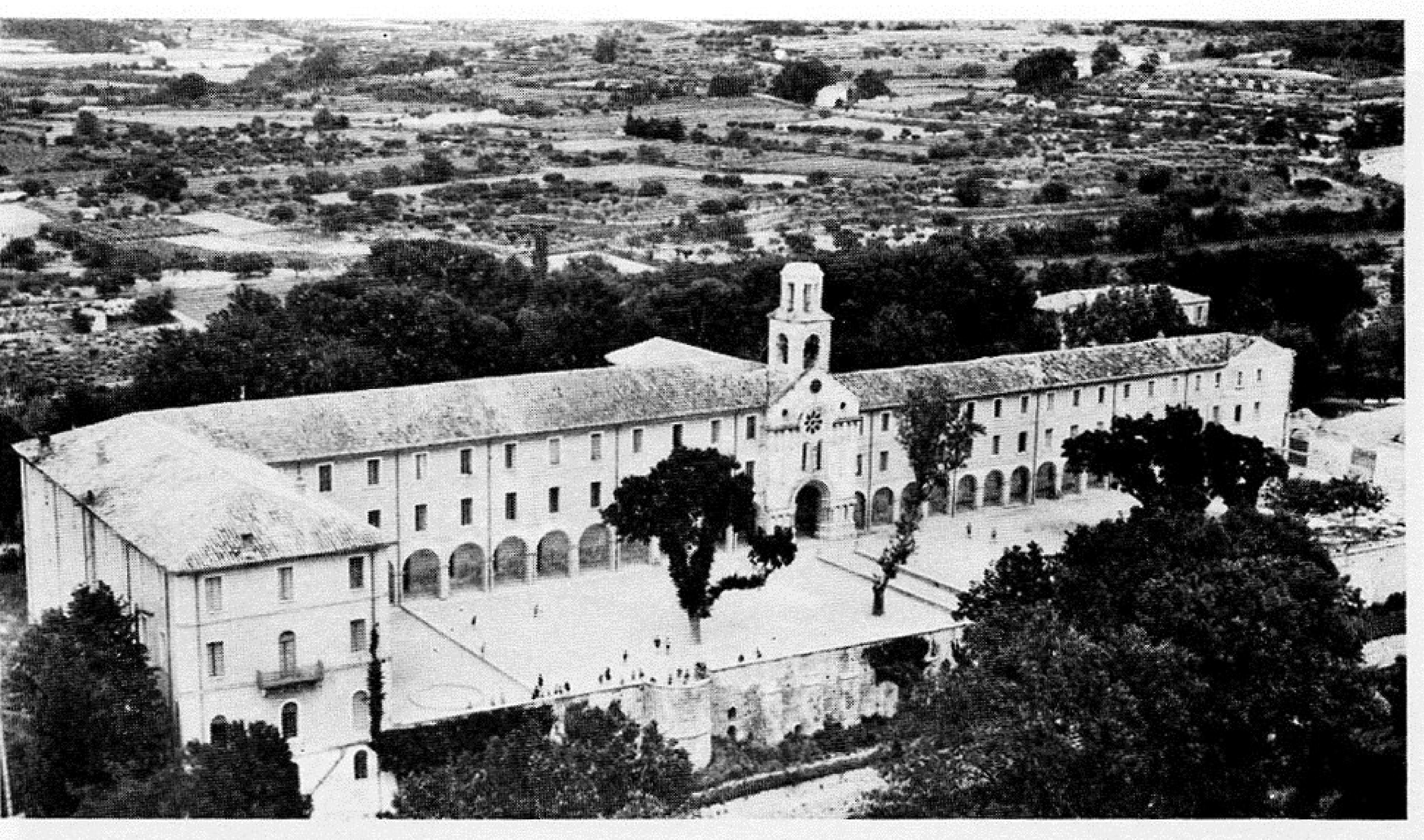
n'avaient pas encore paru. Si l'expédition devait se faire, le mois de mars serait le moment le plus propice pour le départ, afin d'arriver sur les terres des Naskapis avant la fonte des neiges. On pourrait jeter les bases d'une nouvelle résidence tout en se rendant à la Baie d'Hudson et, si plus tard, la Compagnie de la Baie d'Hudson voulait tracasser les missionnaires, on se trouverait en terrain neutre d'où l'on pourrait visiter les Indiens de la hauteur des terres. En terminant, le père Arnaud priait le père Honorat d'en parler au provincial et, s'il le jugeait à propos, de donner son avis.

Ce n'est donc pas une lettre écrite par un homme que les sacrifices offerts, à cette époque par les missions de la Baie James, effrayaient. Loin de là, le père Arnaud propose même le moyen le plus pénible pour s'y rendre, en passant par l'intérieur et à la raquette, puisqu'il veut partir assez tôt pour arriver chez les Naskapis avant la fonte des neiges. Nous retrouvons là un exemple frappant, mais ordinaire, du zèle du père Arnaud. Les distances et les difficultés ne l'inquiétaient nullement. Il a été aguerri par plusieurs années de courses et de souffrances dans les missions de la côte nord du Saint-Laurent et par deux voyages particulièrement pénibles dans l'intérieur du Labrador, en 1853 et en 1855.

Si jamais le père Arnaud a pu faiblir un moment, et si, comme l'affirme le fondateur des Oblats sur ouï-dire, son zèle s'est trouvé en défaut, le reste de cette histoire montrera que ce ne fut qu'une faiblesse passagère. Près de soixante-cinq ans de dévouement et de labeurs chez les Montagnais ont bien racheté un instant d'hésitation, d'ailleurs peu certain, au cours d'une seule randonnée à la Baie James, alors que l'ardent et zélé nouveau missionnaire dut se limiter au rôle prosaïque de sacristain du père Laverlochère.

Qu'il nous soit permis d'ajouter ce que disait Mgr de Mazenod, des missions de la Baie James. «Il faut avouer que cette mission de la Baie d'Hudson est au dessus des forces de la nature. Il faut une assistance miraculeuse et incessante pour ne pas y succomber.»

Qui sait si Dieu ne refusa pas au père Arnaud cette «assistance miraculeuse et incessante» dans cette première expédition missionnaire, parce qu'il le destinait à devenir l'apôtre légendaire des Montagnais.



V.—Séminaire Sainte-Garde, où étudia le P. Arnaud; aujourd'hui, l'orphelinat Sainte-Garde, à Saint-Didier-les-Bains.



VI.—Le P. Arnaud, au début de sa carrière de missionnaire.

CHAPITRE III

Au Saguenay !

L'enchanteur pays du Saguenay est aujourd'hui un paradis du touriste. Il en était bien autrement vers 1850. Le père Jean-Baptiste Honorat, premier supérieur des Oblats, arrivé à la Grande-Baie le 15 octobre 1844, trouva un pays où tout restait à créer. Il dut faire tracer un chemin entre la Grande-Baie et Chicoutimi, réduit qu'on était à s'y rendre par voie d'eau en été et chaussés de raquettes en hiver. Le voyage ne manquait pas d'être difficile, le père Honorat s'en souvint longtemps, lui qui faillit périr dans un de ces voyages d'hiver. On montra longtemps une humble cabane où le père Honorat, surpris par la nuit, fut forcé de prendre refuge. En souvenir des souffrances et du danger couru pour la vie du père, on a surnommé cette misérable hutte la «cabane du père Honorat».

Les Oblats travaillaient donc au Saguenay depuis quelques années lorsque le père Arnaud entreprit son voyage à la Baie James. Ecrivant au père Pierre Aubert, le 23 mars 1869, le père raconte comment à son retour de mission en 1849, il reçut de Mgr Guigues une obédience pour le Saguenay. «A peine arrivé à Ottawa, après avoir reçu la bénédiction et les embrassements de Mgr Guigues qui était alors notre provincial, je reçus mon obédience pour le Saguenay. A cette époque, le Saguenay était pour les uns une vraie Sibérie, et pour les autres une terre promise où coulait en abondance le lait et le miel. Le bon père Honorat à la tête d'une petite colonie de zélés missionnaires avait pris possession de ce vaste territoire au nom de la Congrégation, quelques années auparavant. Mgr l'archevêque en confiant à nos pères cette partie éloignée de son immense diocèse, leur conférait les pouvoirs les plus étendus. Il est bon de mentionner ici ceux de nos pères qui furent comme les premiers pionniers, partageant

leur pain et donnant l'hospitalité à de pauvres malheureux qui manquaient du nécessaire. Le Saguenay s'ouvrant à la colonisation était devenu le refuge de tous ceux qui manquant à peu près de tout, aspiraient au bien-être. Nos pères[1] furent les premiers prêtres à arroser de leurs sueurs cette terre aujourd'hui si florissante, à leur tête le r.p. Honorat, J. Durocher, Fisette, Bourassa, Garin, Eusèbe Durocher, frère du père Flavien Durocher. Les différentes œuvres ne manquaient point et les ouvriers évangéliques devaient se multiplier pour subvenir à tous les besoins, les uns s'adonnant au saint ministère auprès des nouveaux colons venus des différentes paroisses du bas du fleuve St-Laurent et les autres devaient exercer le St ministère auprès des tribus indiennes répandues dans les forêts. Lorsque je fus envoyé dans le Saguenay, le r.p. Honorat venait de quitter la place, laissant après lui la bonne odeur de ses vertus, surtout de son zèle et de sa charité inépuisable. Le r.p. Flavien Durocher avait été choisi pour le remplacer comme supérieur de toutes ces missions. Ce fut sous sa direction que je fis un nouvel apprentissage. On me destina pour les missions Montagnaises. Je ne pouvais mieux tomber. Je trouvai dans la personne de mon Supérieur un véritable père en même temps qu'un saint et habile professeur dans la langue sauvage. Il avait déjà blanchi dans le St ministère aux missions sauvages; il avait l'expérience et une grande connaissance de la langue. Au dire des missionnaires, sa grammaire algonquine passe pour un chef-d'œuvre, et chaque prêtre qui débute dans l'étude de la langue sauvage en tire le plus grand profit.

«Si mes progrès furent lents, ma paresse et mes talents peut-être au-dessous des médiocres en furent cause. Le besoin où l'on était d'ouvriers évangéliques fit qu'on me lança dans le St ministère, avant que j'eusse acquis tout ce qui me manquait encore pour remplir dignement ces Stes fonctions. Mes supérieurs me jugeaient trop favorablement, en pensant que je l'acquérrais avec l'âge.

[1] Le père Arnaud mentionne en note que M. Pouliot, prêtre séculier, avait précédé les Oblats, mais qu'il y demeura peu de temps.

«Mais le sort en était porté, j'étais missionnaire Montagnais; je remplaçais bien imparfaitement mon supérieur qui quittait les missions sauvages pour diriger celles des Canadiens.

«Nous avions un vaste champ pour déployer notre zèle puisque nos limites s'étendaient depuis les rives du Saguenay sur tout le littoral du Labrador et allaient se perdre au bord du Groenland, étendue trois ou quatre fois plus grande que la France. Jamais nous n'avons pu tout parcourir, mais nous voilà à la veille d'aller annoncer la bonne nouvelle à de nouvelles peuplades plongées encore dans l'ombre de la mort. Depuis trois ans le r.p. Babel visite la Baie des Esquimaux: le voilà déjà auprès des frères moraves. Prions Dieu de bénir nos efforts et de multiplier les ouvriers évangéliques afin que bientôt tous ces pauvres enfants des bois perdus dans ces immenses territoires ne fassent plus qu'un seul troupeau.

«Après avoir visité nos missions les plus nombreuses, ce qui nous occupait pendant huit ou dix mois, nous venions nous retremper un peu au sein de la Communauté à la Baie des Ah! Ah! et nous délasser ensemble de nos travaux et fatigues. Les jours que nous passions ensemble étaient des jours de bonheur. Je connais plusieurs de nos pères qui regrettent encore leurs beaux jours du Saguenay.

«Monseigneur l'archevêque jugeant que nos pères pourraient rendre un plus grand bien à son diocèse par l'œuvre des missions des paroisses, a appelé dans la ville épiscopale ceux de nos pères qui exerçaient le St ministère auprès des colons du Saguenay, et furent remplacés par des prêtres séculiers.

«Les missionnaires sauvages ont suivi leurs enfants des bois qui fuyaient devant la civilisation. Nous fûmes pendant quelques années aux Escoumains, place mixte, où nous donnâmes pendant quelques années le secours religieux aux quelques familles répandues sur la Côte. Mais la civilisation nous

débordant sur la côte, nous fûmes de nouveau contraints de plier bagage et d'aller dresser ailleurs notre tente.»

Notre jeune père est donc désormais missionnaire des Montagnais et il le restera jusqu'à sa mort. Mais, avant de voir son travail auprès de cette tribu, suivons-le un peu au milieu des populations blanches du Saguenay et de la Côte et surtout dans le travail des chantiers.

Le père Arnaud dut tout d'abord s'occuper assez activement de la paroisse des Escoumains, avant même que les Oblats y résidassent, car les comptes de la paroisse furent rendus en présence du père Arnaud en 1850 et en 1851[2]; il établit le chemin de la croix dans l'église, le 28 août 1852[3] et d'après les registres des baptêmes, il y fit du ministère du 29 mars 1850 au 12 octobre 1862[4].

Le père, cependant, de sa résidence de la Grande-Baie, se promène un peu partout dans le Saguenay et sur la Côte Nord pour porter le fruit de son ministère sacré aux nouveaux colons. On le trouve notamment au Petit-Saguenay, le 9 janvier 1851[5]. Au début de l'année 1850, le père Arnaud visitait l'Anse-Saint-Jean, le Petit-Saguenay, la Rivière-Sainte-Marguerite et les établissements situés entre Tadoussac et la rivière Papinachois[6]. C'était en plein hiver. À l'occasion de cette visite, le père Flavien Durocher, supérieur du père Arnaud, rendit un beau témoignage sur son sujet dans une lettre à Mgr Guigues, en date du 7 février. Annonçant que le père Arnaud partirait bientôt pour ces missions, le supérieur affirmait qu'avec un autre père, il ferait bien, car il était très obéissant, bien bon religieux et très aimé dans les missions canadiennes. Cependant, il s'entendait peu à la

---

[2] Société historique du Saguenay, document 193, pièce 1.

[3] Société historique du Saguenay, document 178, pièce 14. Voir aussi le *Registre des Baptêmes* des Escoumains.

[4] Evêché de Chicoutimi, série XVII, paroisse 11, cote 3, vol. 2, pièce 1. Voir aussi le *Registre des Baptêmes* des Escoumains.

[5] *Registre des baptêmes* (Betsiamites).

[6] Durocher à Turgeon, 26 janvier 1850 (archevêché de Québec, dossier PP-O-I-102). Le *Registre des Baptêmes* des Escoumains est très révélateur. On voit souvent le père sur la route et par tous les temps.

conduite du matériel d'une mission[7]. S'il est vrai que le jeune prêtre ne s'entendait pas au matériel, il s'y habituera, car nous verrons, surtout à l'occasion de son travail à Betsiamites, que de novice il était passé maître dans cet art.

A la fin de l'année, le 4 novembre 1850, le père Durocher affirmait, encore une fois, à Mgr Guigues que le père Arnaud avait su gagner l'estime des Montagnais et de tous les Canadiens des divers postes visités. Il le regardait comme un religieux rempli de l'esprit de son état et soupirant après le moment où il retournerait dans ses missions[8].

Ce voyage entrepris par le père Arnaud en mars 1850 ne fut pas un voyage de plaisir. On peut s'en rendre compte par sa lettre à l'évêque de Québec, le 30 septembre 1850. «Le premier jour, j'eus l'avantage d'aller en traîneau, pour la dernière fois. Le soir, le missionnaire, le charretier et le cheval logèrent pêle-mêle à la même enseigne. À l'aspect pauvre et délabré de cette chaumière, je pensais être d'abord dans une nouvelle étable de Bethléem; mais la trop grande hilarité de plusieurs voyageurs, me fit bientôt reconnaître que je n'avais pas affaire à d'innocents bergers . . . Je passai la nuit presque sous les pieds de cinq ou six chevaux, qui n'étaient pas des plus paisibles.» Il affirme ensuite s'être rendu le lendemain au Petit-Saguenay, puis à la Rivière-Sainte-Marguerite et à Tadoussac. Échangeant tour à tour le canot pour la raquette, il avait visité les habitants du Moulin-Baude, qui après avoir embrassé la tempérance y étaient restés fidèles, puis ceux de l'Anse-à-l'Eau et de Tadoussac, des Grandes-Bergeronnes et de Portneuf. Il remit à plus tard la visite du Sault-au-Cochon et de Papinachois. Ce qui fut heureux, car à ce dernier endroit, tous les habitants se confessèrent et de quatre-vingts à cent personnes embrassèrent la tempérance[9].

---

[7] Archives provinciales O.M.I., dossier *Québec*.

[8] *Ibidem*.

[9] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1851, p. 29-31. Du 29 mars au 6 avril le père visita les Escoumains, le Moulin-Baude, les Ilets-de-Jérémie, Bon-Désir et Portneuf (*Registre des Baptêmes* des Escoumains).

C'est à l'occasion d'un pareil voyage que le père Durocher reprochait au père Arnaud son manque d'habileté dans les affaires. Lors d'une visite aux chantiers, le père Arnaud avait recueilli une petite souscription s'élevant à la somme «fabuleuse» de onze dollars, mais, ajoute le supérieur, le père donna tout à un charretier qui l'avait conduit pendant quatre jours. «Et adieu la souscription[10]!» On comprend le désappointement du supérieur aux prises avec la pauvreté, mais ce geste montre aussi le bon cœur et la générosité du père Arnaud. Il demeurera le même toute sa vie.

Une tradition orale veut que le père fût toujours d'une grande charité à l'endroit des indigents et des malades. Il distribuait aumônes, remèdes et consolations.

Le père Arnaud retourna souvent dans les missions des chantiers et chez les Canadiens. Le voyage qu'il accomplit au cours de l'hiver 1851 mérite une mention spéciale. Nous laisserons le père Arnaud en raconter lui-même les incidents à son supérieur général, le 26 novembre 1852.

«Outre ces missions, nous avons visité, pendant l'hiver, les familles canadiennes échelonnées sur le littoral du golfe, les jeunes gens qui travaillent dans les chantiers au milieu des bois, ainsi que les différents campements des tribus qui chassent le loup marin. Sans doute, ces courses aventureuses ont leurs privations et leurs fatigues; cependant elles ne nous empêchent pas de dormir tout aussi bien sur la terre gelée, recouverte de branches de sapin, que sur le plus moëlleux duvet . . . Notre nourriture varie sans cesse; tantôt on pourrait faire un nœud de plus à sa ceinture; mais on n'en est que plus léger pour la marche. Dernièrement, en revenant de Papinachois, nous avons été contraints de relâcher sur une pointe de rocher où nous avons passé deux jours et deux nuits. L'orage était violent, et nous jetait à la face une forte bordée de neige, qui nous dérobait la vue du ciel et des lieux voisins; à nos pieds mugissaient les flots de la mer, qui, non contents de nous refuser un passage, sem-

[10] Durocher à Guigues, 26 janvier 1850 (archives provinciales O.M.I., dossier Québec).

blaient être jaloux de notre retraite. Nous étions cinq; nous n'avions, pour toute provision, qu'un petit pain et un poisson: cependant personne n'a souffert de la faim. Pour abri, j'avais une couverture de laine qui m'accompagne toujours pendant le voyage; pendant la nuit, chacun en prenait une part, et l'on se garantissait de la neige et du froid comme on pouvait. Tout cela n'est pas sans agrément. Ma couverture a quelque peu souffert de ce campement prolongé, car elle en est sortie percée par les étincelles que soulevaient les rafales du vent. Toutes ces peines sont bien récompensées par les consolations que nous donne notre beau ministère[11].»

Cette lettre du père Arnaud donne une idée de son zèle et de son dévouement. On voit aussi que les difficultés ne l'effraient pas et qu'il sait minimiser ses souffrances.

Son amour des âmes était bien connu, non seulement des Oblats, mais aussi de Mgr Pierre-Flavien Turgeon, de Québec. Le père Durocher avait décidé que les pères Babel et Arnaud passeraient l'hiver de 1852-1853 à la Grande-Baie au lieu d'hiverner aux Escoumains. Mgr Turgeon s'en montra surpris dans une lettre du 21 septembre 1852, car disait-il, dans les postes de Papinachois, du Sault-au-Cochon et des Escoumains il y a cent familles et de quatre-vingts à cent travailleurs étrangers pour chacun de ces postes, quarante à cinquante familles indiennes entre les Escoumains et Bon-Désir. À Bon-Désir même, dix-huit familles; aux Bergeronnes, douze familles, plus trente ou quarante travailleurs; à Tadoussac et à l'Anse-à-l'Eau, vingt familles; à la Rivière-aux-Canards et à l'Anse-à-la-Catherine, quarante familles, outre une centaine de travailleurs. Voilà sans parler des postes du Saguenay, de l'Anse-Saint-Jean, du Petit-Saguenay et de la Rivière-Sainte-Marguerite, les peuplades menacées de rester sans le secours des prêtres pendant tout l'hiver. L'évêque ajoute: «Conférez-en avec le Père Arnaud et il vous dira ce que ressent son cœur d'Oblat[12].»

---

[11] *Annales de la Propagation de la Foi...*, Lyon, 26 (1854), p. 288.

[12] *Registre des Lettres*, vol. 24, p. 600 (archevêché de Québec c).

Ce que ressentait le cœur du père Arnaud, on le devine facilement. Lui aussi s'émouvait à la vue de tant de monde négligé si longtemps. Le père Durocher consulta-t-il le père Arnaud, voilà ce qu'il est impossible de savoir, mais nous savons que le père Louis Babel se rendit en novembre dans les missions de la Rivière-Sainte-Marguerite, du Petit-Saguenay, de l'Anse-Saint-Jean[13] et, au printemps, le père Arnaud visitait la Rivière-aux-Canards[14].

Une lettre du père Babel à un confrère, à la date du 17 octobre 1854, donne une idée de ce que représentaient ces courses. Le père affirme que les Oblats font le ministère chez les Canadiens depuis le Saguenay jusqu'à la rivière aux Outardes (trente lieues par eau), mais la route, par terre, s'allonge d'un tiers. Du Sault-au-Cochon à Papinachois, les chemins sont horribles et praticables en raquettes seulement. Les missions entre les Escoumains et le Saguenay appartiennent au père Durocher. Ce travail est moins pénible en hiver. On parcourt pourtant ces missions quatre fois, sans parler de la visite aux malades, jusqu'à une distance de onze lieues de la résidence[15]. Le père ajoute que pendant ce trajet, on couche toujours à la belle étoile et cela, dans la saison la plus rigoureuse. Le père parle aussi de l'agrément des voyages. Tant que la mer est belle, on utilise le canot, mais . . . «que l'eau devienne pesante et surchargée de glaçons ne permettant plus de voyager en canot sans un danger imminent, je chausse alors la botte canadienne pour longer les grèves, à travers la vase et les glaces brisées que le vent du nord-est entasse sur la rive. Il me faut alors escalader des rochers bien escarpés; couper des baies profondes, çà et là de petites rivières que je dois passer à gué. L'automne dernier, pour aller visiter un malade, j'ai dû patauger dans la vase ou passer dans l'eau à mi-jambe pendant près de

[13] Cauvin à Turgeon, 14 janvier 1852 (archevêché de Québec, dossier PP.O.I-156).

[14] Cauvin à Turgeon, 8 mars 1853 (*ibidem*, PP.O.I-167). Voir *Registre des Baptêmes* des Escoumains.

[15] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1855, p. 32-33. Il ajoute: qu'il doit parfois se rendre jusqu'à 25 lieues.

trois quarts d'heure en coupant la baie des Mille-Vaches[16].» Un jour, le père Babel prit la raquette à dix heures du matin et ne la laissa qu'à neuf heures et demie du soir, alors qu'il fit un portage dont la longueur n'était que trois lieues par eau.

Et que trouve-t-on au terme du voyage ? Une cabane indienne sans lit, ni table, ni banc, ni siège d'aucune espèce. On ramasse alors quelques morceaux de bois dont on se fait un oreiller et on s'étend auprès du poêle. Pour repas, le missionnaire se contente d'une infusion de branches d'épinette en guise de thé, agrémentée de quelques biscuits et d'un peu de gros lard[17].

Le père Arnaud, très discret sur ses misères, n'en parle presque jamais, ou s'il en souffle quelques mots, il trouve toujours le moyen de les cacher sous une narration joyeuse. Mais les peines décrites par le père Babel furent bien souvent celles du père Arnaud. On peut penser, par exemple, qu'il en fut ainsi dans le voyage qu'il entreprit à la fin de 1856. Il affirme qu'après avoir dit la messe à Mille-Vaches, il fit deux voyages à Papinachois, se rendit à la Pointe-aux-Outardes, au Sault-au-Cochon et donna enfin une mission à Portneuf, retournant à Mille-Vaches, puis à Betsiamites pour Noël. Le 26 décembre le trouve en marche pour les Escoumains et il fit la mission de Mille-Vaches en montant, rentrant chez lui le 2 janvier[18].

On ne peut suivre le père Arnaud dans toutes ses courses, mais celles que nous avons relatées suffisent à donner une idée du zèle de l'apôtre et des souffrances endurées. Il mènera une existence aussi remplie jusqu'au soir de sa vie, soit à la Grande-Baie, soit aux Escoumains, soit enfin à Betsiamites. On le réservera de plus en plus à la mission montagnaise,

[16] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1855, p. 32.

[17] Le père Arnaud écrivait laconiquement, le 13 août 1876: «En mission nous mangeons ce qu'on nous sert et nous prenons comme nous pouvons notre repos» (archives générales O.M.I., dossier *Arnaud, Charles*).

[18] Arnaud au provincial, 3 janvier 1857, dans *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1857, p. 57-62.

mais comment pourrait-il oublier les Blancs établis sur son passage ? Il faut dire cependant que le père Arnaud voulait qu'on laissât à d'autres le soin des Canadiens pour se dévouer entièrement aux Montagnais. «Si nous prenons les Canadiens, écrivait-il en 1882, il nous faudra un double personnel, tandis que nous pouvons suffire[19].»

On dut cependant à plusieurs reprises se charger de la mission du Sault-au-Cochon et faire encore parfois la mission aux Petites et aux Grandes-Bergeronnes, à Colombier, aux Petites-Iles, à la Pointe-aux-Outardes, à Manikouagan, à la Pointe-des-Monts, à la Trinité, à l'Île-aux-Œufs, à la Pointe-aux-Anglais, à la Rivière-Pentecôte, aux Cailles-Rouges, à la Rivière-Sainte-Marguerite sur le fleuve, à la rivière Moisie, à Sheldrake, à la Pointe-aux-Esquimaux (Havre-Saint-Pierre), à Nataskuan, à la Romaine, à la Tête-à-la-Baleine, à la Baie-de-Kaui, à Éternité, à Saint-Augustin, et le père Arnaud y paya souvent de sa personne.

La paroisse de Saint-Élizée de Bersimis, située sur la pointe de l'autre côté de la rivière, à peu de distance de la réserve de Betsiamites, lui causa cependant souvent des embarras.

Messieurs Girouard et Beaudet avaient ouvert un chantier sur le côté ouest de la rivière et érigé une chapelle. Les pères s'en chargèrent pendant un temps, mais des difficultés s'élevèrent entre des desservants et les propriétaires, de sorte qu'un prêtre résident y fut envoyé en 1880. On nous dit cependant que le successeur des Oblats, M. Côté, ne reposa pas sur un lit de roses[20]. Mgr Labrecque remit de nouveau le soin de cette paroisse au père Arnaud le 30 septembre 1894[21].

Le père craignit toujours que ses Montagnais ne prissent de mauvaises habitudes à fréquenter les Blancs et, le 30 juillet 1873, il écrivait au père Durocher: «J'espère que MM.

[19] Arnaud à Antoine, 2 septembre 1882 (archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites*).
[20] Arnaud au provincial, 8 mars 1882 (archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites*).
[21] Archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites*: Circulaires.

Girouard et Beaudet qui ont établi un moulin à Betshiamits feront tout ce qu'ils ont promis pour eux (les Indiens), i.e. que ceux qui ne pourront pas faire la chasse trouveront du travail chez eux, pour couper le bois ou faire des chemins. Ils devront cependant être entièrement séparés des blancs, retirés toujours sur leur réserve. J'ai défendu à qui que ce soit d'aller camper de l'autre côté de la rivière[22].»

Voilà tout ce qui l'intéressait dans ce chantier, trouver de l'ouvrage pour ses Indiens, mais, en même temps, les protéger contre les exploiteurs et les trafiquants d'eau-de-vie.

L'action du père Arnaud à la Pointe-aux-Esquimaux, aujourd'hui le Havre-Saint-Pierre, mérite d'être racontée. Cinq familles des Iles-de-la-Magdeleine, ayant à leur tête, M. Firmin Boudreau, voulurent d'abord s'établir à Mingan en 1857, mais elles durent y renoncer vu que le terrain appartenait à la réserve indienne. La chapelle de Mingan les avait attirées et devant l'impossibilité de s'y fixer, elles étaient sur le point de se décourager.

M. Placide Vigneau, de la Pointe-aux-Esquimaux, a consigné cet événement dans son journal. Il écrit: «Sur ces entrefaites ils rencontrèrent le très révérend père Charles Arnaud, O.M.I., un saint prêtre qui desservait les restes de la tribu montagnaise. Ce digne missionnaire embrasé de la flamme de la charité, les consola du mieux qu'il put dans leur découragement, et de concert avec le Capt. P. Le Marquand qui se trouvait là dans le temps, il leur fit entrevoir la possibilité de rencontrer entre Mingan et Ste Geneviève, quelqu'endroit favorable à un établissement. Fières de retrouver sur cette plage étrangère un guide salutaire dans la personne d'un ministre de Jésus-Christ, ces pauvres familles déposèrent dans le cœur du missionnaire leur trop plein de leur âme et placèrent en lui toute leur confiance comme ils l'avaient fait tant de fois déjà sur le sol natal qu'elles regrettaient alors si profondément. Profitant donc du bienveillant conseil qui leur fut donné,

[22] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1874, p. 61-62.

ils rembarquèrent leurs bestiaux et autres effets et se dirigèrent de nouveau vers l'Est[23].»

Ces habitants se fixèrent à la Pointe-aux-Esquimaux et le père Arnaud ne les abandonna pas. M. Vigneau écrit encore: «Le 28 juin, le révérend Père Arnaud vint rendre une visite aux nouveaux habitants de cette localité, dans laquelle il ne cessa pas un seul instant de les encourager dans leur nouvelle position. Le lendemain, 29 juin, il y célébra la première messe, fit élever une grande croix au pied du coteau où l'on devait plus tard bâtir l'église, et mis cette nouvelle mission sous le patronage des Saints Apôtres Pierre et Paul[24].»

La chapelle fut effectivement élevée, et les habitants furent heureux de revoir le père Arnaud en 1868 et en 1883[25].

Cette attention du père Arnaud pour les nouveaux habitants de la Côte Nord est encore partout vivante. Des anciens d'Istamamiou et de La Romaine se souviennent encore de la figure attachante du missionnaire au cours de ses voyages et l'entourent d'une grande vénération.

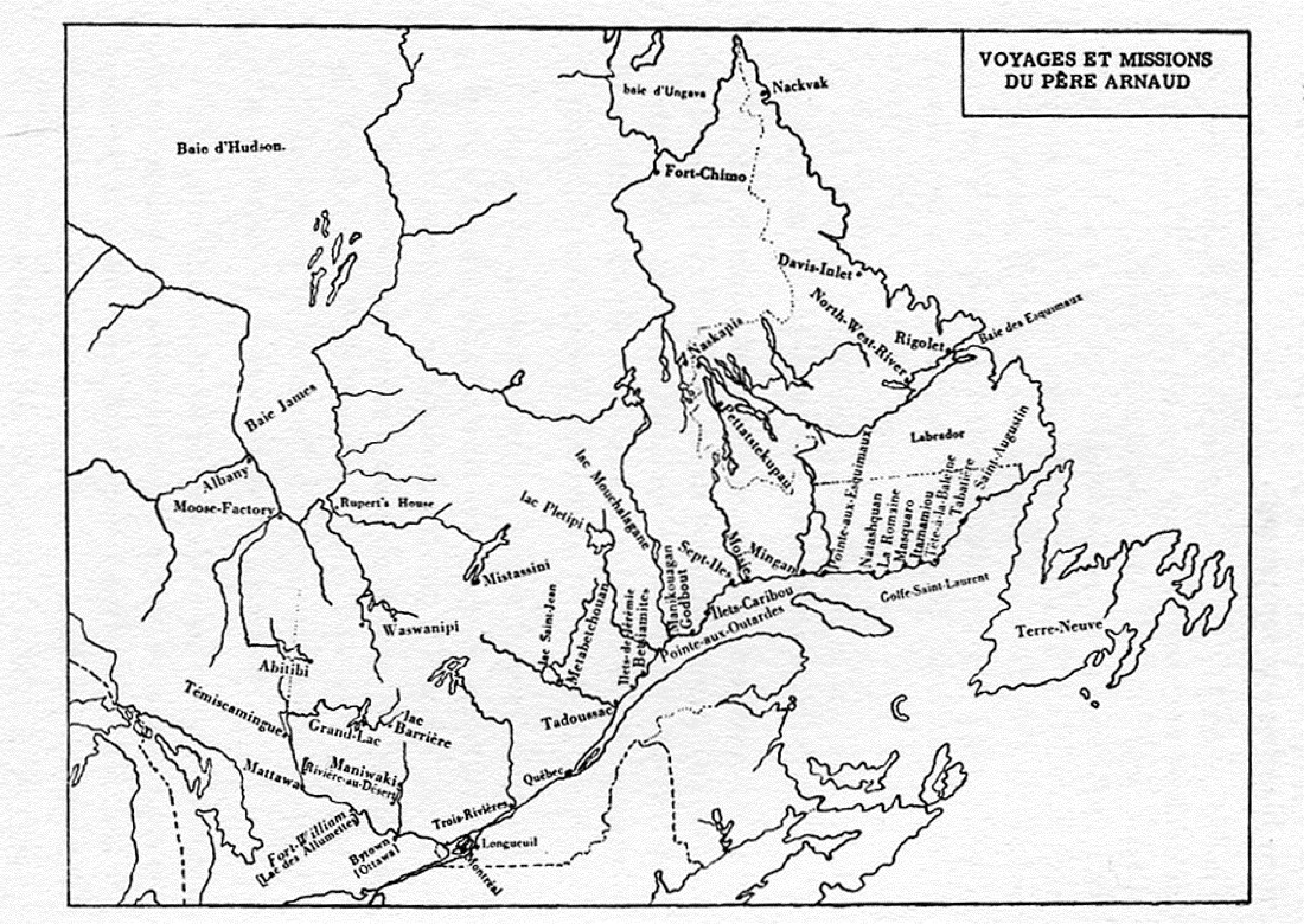
En 1854, en particulier, on trouve le père jusqu'à l'extrémité du golfe Saint-Laurent. Au cours de juillet et août, il visita les postes de la Pointe-des-Monts, d'Éternité, de la Rivière-Sainte-Marguerite, de Moisie, de Mingan, de Natashquan, de Watakai, du Petit-Mecatina, de la Baie-de-la-Goélette, de la Tabatière et de Kokotso[26]. Il est même possible qu'il vît à la construction de la chapelle de Tabatière[27].

Le père Arnaud travailla donc bien au service des Blancs dans les diverses résidences qu'il habita, soit au Saguenay, soit sur la Côte Nord. Son esprit sacerdotal et son zèle l'y incitaient, mais on peut dire que son cœur était ailleurs: les

---

[23] P. 5. Ces notes nous ont été transmises par le fils de M. Vigneau.
[24] *Ibidem*, p. 6.
[25] *Ibidem*, p. 37 et 112.
[26] *Registre des Baptêmes* de la Côte Labrador (archives de la paroisse de Lourdes de Blanc-Sablon).
[27] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1855, p. 44.

Montagnais l'attiraient. C'est surtout pour eux qu'il se dévouera jusqu'à sa mort, mais jamais il n'oubliera les populations blanches sur son passage.


VOYAGES ET MISSIONS
DU PÈRE ARNAUD
Baie d'Hudson.
baie d'Ungava
Nackvak
Fort-Chimo
Davis-Inlet
North-West-River
Rigolet
Baie des Esquimaux
Naskapis
Pettatstekupau
Labrador
Saint-Augustin
Tabatière
Tête-à-la-Baleine
Itamamiou
Masquaro
La Romaine
Natashquan
Pointe-aux-Esquimaux
Mingan
Moisie
Sept-Iles
Godbout
Manikouagan
Ilets-Caribou
Pointe-aux-Outardes
Golfe Saint-Laurent
Terre-Neuve
Baie James
Albany
Moose-Factory
Rupert's House
lac Pletipi
lac Mouchalagane
Mistassini
lac Saint-Jean
Metabetchouan
Ilets-de-Jérémie
Betsiamites
Waswanipi
Abitibi
Témiscamingue
Grand-Lac
lac
Barrière
Tadoussac
Maniwaki
(Rivière-au-Désert)
Mattawa
Fort-William
(Lac des Allumettes)
Bytown
(Ottawa)
Trois-Rivières
Québec
Longueuil
Montréal

CHAPITRE IV

Le Roi de Betsiamites

Les missionnaires des Montagnais estimaient la résidence de la Grande-Baie du Saguenay trop éloignée du centre de la population montagnaise pour pouvoir y exercer une influence vraiment efficace. C'est dans cet esprit qu'ils se transportèrent d'abord aux Escoumains, où ils résidèrent onze ans, pour venir ensuite s'installer à Betsiamites.

On avait résolu d'envoyer les pères aux Escoumains durant l'hiver, comme le montre une lettre du père Jacques Santoni, provincial, à Mgr Turgeon, le 17 février 1853[1], mais il était impossible de les y laisser l'été à cause de leur petit nombre. Peu après, le 30 avril 1853, M. Langevin, secrétaire à l'évêché, avertissait M. Boucher, marchand des Escoumains, que les missionnaires des Montagnais en bas du Saguenay résideraient aux Escoumains durant l'hiver. En conséquence, il fallait prendre sans tarder des mesures pour construire un presbytère qui ne devait pas avoir moins de quarante pieds de long sur trente de large[2]. L'acte autorisant l'abandon de la communauté des Oblats de la Grande-Baie portait la clause suivante: «Les Pères Oblats n'iront résider aux Escoumains qu'autant qu'ils trouveront une maison prête à les recevoir[3].»

Les pères Charles Arnaud et Louis Babel y furent envoyés. Comment les missionnaires y étaient-ils installés ? Le père Babel l'écrit à sa famille. Ici, aux Escoumains, dit-il, je suis bien. «J'ai autour de moi soixante-dix familles catholiques et une bonne maison de quarante pieds sur cinquante; bien chaude et bien propre. J'ai un cheval de cinq ans. Et puisque Jean me demande si j'ai des oiseaux. Oui ! J'ai aussi un poulin, deux vaches, deux cochons, trois oies, douze poules, un coq

---

[1] Archevêché de Québec, dossier PP.O.I-166.

[2] *Registre des Lettres*, vol. 25, p. 159.

[3] PP.O.I-180; *Actes officiels concernant la province du Canada*, p. 49 (archives Deschâtelets).

et deux chats. Je demeure plus longtemps hors de la maison que je ne l'habite. A la belle saison, on travaille à la campagne et, en hiver, dans les chantiers. Ma cuisinière est une sauvagesse et elle n'a jamais eu envie de me manger[4].»

La chapelle fut réparée et le père Babel nommé directeur[5] le 19 octobre 1854. On ne devait cependant pas y résider longtemps avant qu'il fût question de changement. Le père Babel écrivait à Mgr Guigues le 7 octobre 1856, que le père Durocher se proposait de transporter la résidence à Betsiamites. Le père Babel trouvait étrange que, la maison à peine terminée et confortable, on songeât déjà à la quitter pour aller s'installer dans la sacristie de Betsiamites. A Betsiamites, disait-il, on trouverait cinq ou six amilles montagnaises! Il n'y aurait certes pas de quoi se fatiguer[6]. Le Conseil provincial des Oblats s'occupa du problème, le 9 mai 1857. On affirmait: «vu que la population canadienne augmente aux Escoumains et qu'elle est suffisante pour soutenir un prêtre résident, vu aussi que les gens se plaignent qu'ils ne sont pas suffisamment desservis — nos PP. devant aller faire les missions des sauvages — le P. Durocher propose de transporter la maison plus au centre de nos missions et plus proche du Labrador. Le P. qui fait les missions du Labrador et qui part chaque année de Québec pourrait résider avec eux. Les gens ont promis de bâtir le presbytère et l'église si on répond à leur désir. Comme rien ne s'oppose à cette translation, on verra Mgr l'Archevêque pour que la chose soit bien expliquée[7].»

Le père Arnaud dut se réjouir secrètement du changement proposé, son plus grand bonheur étant de vivre au milieu des Montagnais. Il fallut patienter encore quelques années, car le changement n'eut lieu qu'en 1862. Le retard apporté à la fondation de Betsiamites peina l'apôtre. Il ouvrait alors son cœur à Mgr Guigues, le 26 avril 1862: «Pour la première

[4] Archives générales O.M.I., dossier *Babel, Louis.* On voudra bien remarquer que les expressions *sauvage* ou *sauvagesse*, sous la plume des missionnaires de l'époque ne comportent aucun sens péjoratif.

[5] *Actes officiels...*, p. 58.

[6] Archives provinciales, O.M.I., dossier *Québec.*

[7] Vol. 2, p. 68.

fois, je pars avec répugnance, et tout découragé pour mes missions sauvages, car je n'aurai rien à répondre aux reproches qui me seront adressés.

«Jusqu'à présent, on avait fait nos efforts pour attirer nos sauvages dans un lieu où ils seraient seuls, à l'abri des blancs. J'ai fait des démarches auprès du gouvernement pour leur assurer une certaine étendue de terre. On leur a bâti des chapelles, ils ont tous contribué généreusement. La Compagnie (de la Baie-d'Hudson) abandonnant les postes du Roi parce que le gouvernement n'a pas renouvelé le bail, laisse aussi mes sauvages, qui se trouvent privés de son appui.

«C'était pour les sauver du naufrage que nous nous efforcions de les réunir. Pour mieux les amener à cela, le R.P. Durocher fit commencer une chapelle aux Betshiamits leur promettant qu'aussitôt qu'elle serait terminée, les pères missionnaires viendraient résider au milieu d'eux. Cette promesse leur a été réitérée plusieurs fois depuis — et lors de ma dernière visite, les Chefs me disaient — le *Vieillard* (le père Durocher) se rappelle-t-il sa promesse ? Dis-lui que nous attendons toujours, car nous ne pouvons croire qu'il a voulu nous tromper. Depuis, d'autres travaux ont été commencés, avec l'encouragement et l'approbation du R.P. Supérieur, car je n'ai jamais rien fait dans mes missions, sans le consulter, et le priant de vous faire part des choses...

«La raison qu'il donne pour s'opposer à l'accomplissement de toutes ces promesses, c'est l'exemple des Iroquois. Mais nos Montagnais ne sont pas des Iroquois. C'est justement pour qu'ils ne leur deviennent pas semblables et les retirer du milieu des blancs où ils souffrent, qu'ils demandent qu'on ne les abandonne point et qu'on aille résider au milieu d'eux. Je répondrai aussi par l'exemple du Paraguay et de nos missions sauvages de la Riv. Rouge. D'ailleurs, n'est-ce pas l'accomplissement de l'article de nos Stes Règles concernant les missions sauvages[8].»

---

[8] Archives provinciales O.M.I., dossier *Québec*. Nous avons retouché l'ortographe.

Le père Arnaud gagna sa cause et le père Durocher lui-même priait Mgr Guigues d'opérer les changements[9].

En arrivant à Betsiamites cependant, on ne se trouvait pas en pays neuf ou inconnu. Déjà au printemps de 1850, le père Arnaud y avait passé un certain temps à faire exécuter des défrichements et, en 1853, on commençait la construction de l'église devant remplacer celle des Ilets-de-Jérémie, devenue trop petite et menaçant ruine[10]. Selon le *Cahier des Comptes des diverses missions*, la décision de construire la chapelle remonterait à 1854. On y lit: «On commença les travaux de la nouvelle chapelle en 1854, la place qu'elle occupe était en bois debout, — magnifiques bouleaux, épinettes et sapins. Nous prîmes sur place tout le bois de charpente. Nos chers Montagnais travaillèrent avec courage au déblayement du terrain. En 1855, la chapelle se trouvait debout, recouverte, lambrissée à l'extérieur. Nous étions à l'abri pour les exercices de la mission[11].»

Les années suivantes virent l'achèvement intérieur de la chapelle. L'ameublement, les décorations dues au pinceau du père Pierre Casenave et enfin la construction d'un clocher terminèrent l'édifice. En 1858, le père Arnaud, si empressé à orner toutes ses chapelles de missions, acquerra le tableau du maître autel. En 1857, les Soeurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie envoyèrent de beaux transparents peints pour les fenêtres de la chapelle et en 1860, le père Durocher, supérieur de Saint-Sauveur, reçut le maître autel de Betsiamites, don de M. l'abbé Charrest, curé de Saint-Roch.

Tout fut mis en œuvre pour établir l'église de Betsiamites et, dès 1849, on n'avait pas reculé devant une demande officielle au gouvernement pour aider à la construction de l'église et du presbytère. M. Lafontaine pensa que le gouvernement ne pourrait pas aider, afin de ne pas créer de pré-

[9] Durocher à Guigues, le 12 août 1862 (archives provinciales O.M.I., dossier *Québec*).

[10] *Journal de nos Missions montagnaises*, p. 14.

[11] *Cahier des Comptes des diverses missions* au titre Notre-Dame de Betsiamites.

cédent[12]. La Propagation de la Foi de Québec vit donc à offrir les secours nécessaires.

La chapelle dédiée à l'Immaculée Conception, en souvenir de la définition du dogme, mesurait soixante-dix-huit pieds sur quarante, dimensions amplement suffisantes pour les besoins du temps.

Tout était prêt. Les Montagnais ne tarderont pas à faire un appel pressant pour obtenir un prêtre résident. Mais auparavant, voyons dans quels termes spontanés, ils avaient déjà demandé des missionnaires au fondateur des Oblats en 1852. «Pointe Belsemis, de la cabane du Chef, commencement du froid (13 novembre 1852). Grand Priant. — Nous t'écrivons sans te connaître; nous savons cependant que tu nous aimes, et nous t'aimons aussi, car c'est toi qui nous envoies les Robes-Noires qui nous enseignent la prière. Nos cœurs te remercient: ton souvenir ne nous quittera plus. Toi qui as le cœur bon, souviens-toi aussi de nos frères des bois. Ils sont bien malheureux ceux qui ne savent pas encore la prière ! Notre Père nous a dit souvent qu'auprès de toi se trouve un grand nombre de Missionnaires, et qu'ils désirent beaucoup venir sur nos terres; oh ! laisse-les partir, nous les recevrons avec joie: ils ne manqueront de rien, ils seront maîtres dans nos cabanes; nous leur obéirons toujours.

«Toi qui as le cœur bon, écoute-nous; que notre parole reste gravée dans ton cœur. Que la Robe-Noire arrive bien vite au milieu de nous. Grand Priant, nous te saluons[13].»

Voici comment le père Arnaud raconte la fondation de la résidence de Betsiamites. «Depuis longtemps, les sauvages nous priaient de venir fixer notre résidence au milieu d'eux, c'était aussi le plus ardent de nos désirs, car c'était pour venir vivre et mourir au milieu des indigènes de l'Amérique que j'avais quitté ma patrie. Dès que mes Supérieurs m'eurent

[12] Durocher à Turgeon, 4 mars 1849 (archevêché de Québec, PP.O.I-93).

[13] Arnaud à de Mazenod, 26 novembre 1852, dans *Annales de la Propagation de la Foi*... Lyon, 26 (1854), p. 284.

donné l'espérance que mes vœux se réaliseraient peut-être un jour — que la seule difficulté était le manque de local et la difficulté de se procurer des vivres, à peine avais-je fait connaître ces empêchements, qu'ils se mirent aussitôt à l'œuvre pour les faire disparaître. Père, dirent-ils, c'est sous ta conduite que nous avons bâti la chapelle, nous n'avons jamais refusé de travailler, commande-nous encore, nous serons plus heureux de travailler puisque ce sera pour t'avoir toujours auprès de nous. Nous nous mîmes aussitôt à l'œuvre. Nous partîmes tous ensemble un beau jour pour aller couper le bois dans la Rivière à environ 4 heures d'ici. — Nous sortîmes les pièces à force de bras, avec beaucoup de difficultés, à notre retour, les travaux de construction commencèrent aussitôt[14].»

Les missionnaires se transportèrent à Betsiamites en novembre 1862[15]. Les pères Charles Arnaud et Célestin Frain passèrent l'hiver dans la sacristie, où deux chambres avaient été aménagées[16].

Racontant l'histoire de Betsiamites au père Pierre Aubert, le père Arnaud écrivait, le 23 mars 1869: «La Providence nous conduisit à la Rivière Betshiamits. Quelques années auparavant nous y avions commencé une chapelle sous le vocable de la Ste Vierge, patronne de nos missions montagnaises, de là le nom de Notre-Dame de Betshiamits. La chapelle est une des plus grandes et des plus belles de toute la Côte Nord du St-Laurent à partir de Tadoussac jusqu'à l'extrémité de nos missions. Nous possédons plusieurs tableaux peints à l'huile ainsi qu'un chemin de croix et une magnifique statue de la Ste Vierge. Tous ces objets nous sont venus de France ainsi que les autres ornements, mais nous savons combien cela nous coûta d'économies et de privations. N'ayant affaire qu'à de pauvres sauvages tout charnels et l'esprit borné, il

[14] *Livre des Comptes*... Notre-Dame de Betsiamites.

[15] *L'Histoire du Saguenay*..., p. 179, place le transfert au 10 octobre, mais le père Arnaud signe encore le registre des Escoumains pour la dernière fois le 12 octobre. Le premier acte de M. R. Boily, successeur des pères, est du 23 novembre.

[16] Arnaud à Vandenberghe, 7 mars 1879 (archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites*).

fallait d'abord parler à leur sens avant de parler à leur intelligence; c'est ce que nous avons fait au moyen des tableaux et des parures — rien ne nous a mieux réussi. Ainsi un pauvre infidèle en entrant dans la chapelle, frappé de la beauté de ce qu'il voyait pour la première fois, me disait eokun waskuts. . . ? Est-ce ici le ciel ? Non, lui répondis-je, mais c'en est la porte et le pauvre homme ne pouvait se rassasier de contempler les tableaux. En lui expliquant la crucifixion et lui expliquant le mystère, il pleurait, il aimait surtout à suivre le chemin de la croix. Dieu parlait par ces images à ce cœur et se l'attirait d'une manière inexorable. Avant son baptême, il me demandait de lui permettre d'aller prier à la porte du ciel — et il s'y rendait plusieurs fois le jour avec sa femme et ses enfants. A son départ pour retourner sur ses terres de chasse, je le trouvai fondant en larmes devant l'image de la Ste Vierge. Joachin, lui dis-je, qu'as-tu à pleurer ? C'est que, dans le bois, je ne verrai plus l'image de Notre Mère Marie, et, que nous ne pourrons venir jusqu'ici. . . mais n'anticipons point. Dans une prochaine relation je me propose de vous faire connaître nos pauvres sauvages, tels qu'ils sont avec leurs bonnes et leurs mauvaises qualités.

«Notre Dame de Betshiamits est sises à l'embouchure de la rivière qui porte son nom, sur le côté droit par le 48 ou 49° de latitude à 90 lieues de Québec. Nous avons en face la mer, car le St Laurent échange ici son nom de fleuve pour celui de golfe qui va en s'élargissant et se perdre dans l'immensité de l'océan.

«L'emplacement que nous occupons peut avoir 25 ou 30 pieds au dessus du niveau de la mer, c'était autrefois une magnifique forêt de sapins, épinettes et bouleaux. Lorsque le r.p. Durocher eût choisi ce lieu pour en faire la réduction de nos différents postes, nous nous mîmes aussitôt à l'œuvre — la forêt séculaire tomba sous les coups redoublés de la hache, et, notre modeste chapelle commença à s'élever de terre. Tous payèrent de leur personne, hommes, femmes et enfants. Les vieillards et le missionnaire étaient en tête. Pour les sauvages c'était là le plus stimulant exemple.

«Commencée en 1853, elle fut terminée quatre ans plus tard.

«Nous y avons amené avec nous les quelques familles éparses qui avaient échappé à la maladie lorsque la picote (petite vérole) ravageait Tadoussac et Port-Neuf. Les sauvages des Escoumains et des Ilets de Jérémie nous suivirent dans ce poste; ce qui le rend le plus populeux de nos missions. La position est des plus magnifiques: du petit plateau la vue domine la mer qu'on a en face et l'entrée de la R. Betshiamits qui, à cet endroit, est large et spacieuse. En arrière la forêt sans fin avec son vert feuillage et ses ombres épaisses, dans le lointain, des montagnes bleues, le matin et qui se rougissent le soir semblent s'échelonner les unes sur les autres. Tels sont les paysages qui servent de cadre ou de fond à N.D. de Betshiamits.

«Chaque printemps, après que le soleil du mois de mai a fait disparaître les derniers vestiges de nos longs hivers, que les fleuves ont rompu les glaces qui tenaient leurs eaux captives, on voit renaître partout l'animation dans nos endroits pour ainsi dire solitaires pendant sept mois que dure l'hiver. Le St Laurent offre à notre vue des milliers de vaisseaux qui viennent presque de tous les ports de l'Europe, apportant la richesse des autres pays ou échanger le bois de construction dont le Canada abonde et qui est si rémunéré[17].»

Le père Arnaud décrivait ainsi son royaume à son ami le père Aubert en 1869. Mais, à l'arrivée à Betsiamites, le royaume n'existait encore qu'en rêve. Le père Arnaud ne tardera pas à le construire, au prix, comme il le dit, d'économies et de sacrifices.

L'hiver, passé dans la sacristie, ne peut manquer d'être très pénible. Cela importait peu à l'apôtre. Sa chapelle l'intéressait plus, car c'est elle qui servait aux Indiens. En 1863, il installa, dans l'église, un tableau de l'Immaculée Conception, don d'un Montagnais du nom de Joseph Natsipi. Il fit venir

[17] Archives générales O.M.I., dossier *Arnaud*.

aussi un tableau de sainte Anne, conservé dans la chapelle des Ilets-de-Jérémie. En 1864, il se procura en France, par l'intermédiaire du père Durocher, une belle statue de la Sainte Vierge, connue encore aujourd'hui sous le nom de Notre-Dame de Betsiamites. Cette statue est très chère aux Montagnais, sans doute parce qu'elle représente leur Mère, mais aussi parce qu'elle est l'un des rares liens qui subsistent entre eux et le père Arnaud. En 1866, le père acquiert six tableaux à l'huile, exécutés par le peintre Hamel[18].

Le père Arnaud avait vu à tout. Déjà en 1860, il projetait l'établissement d'une œuvre de miséricorde pour les Montagnais âgés, malades, infirmes ou orphelins, qu'il appelait son hôpital. La première mention en est faite dans une lettre du père Durocher au provincial, le 27 septembre 1860 et, le 7 octobre de la même année, le supérieur de Québec affirme au provincial que le père Arnaud doit avoir une entrevue avec le gouverneur, afin d'obtenir une annuité pour l'hôpital qu'il va fonder. L'année suivante, M[gr] Baillargeon autorisait le père Arnaud à construire cet asile et à y employer le tiers de l'allocation du gouvernement pour le soutien des Indiens[19]. Le père avait obtenu cent cinq louis du gouvernement pour acheter les fournitures pour son hôpital[20]. Il rendait compte de ses travaux à M. Cazeau le 7 octobre 1861: «Le gouvernement ayant donné le poste des Ilets Jérémie pour l'utilité des Sauvages Montagnais, nous avons pris des mesures pour en faire une ferme alimentaire pour l'hôpital que nous venons de construire aux Betshiamits. Nous y avons déjà placé plusieurs vaches. A mon départ, on devait y transporter des moutons. Dès le printemps prochain, on commencera la culture qui avait été abandonnée depuis que la Compagnie avait laissé le poste. J'espère qu'avec un travail constant et le secours généreux que le gouvernement accorde à ces pauvres sauvages on pourra améliorer leur sort et les rendre plus aptes à pourvoir eux-mêmes à leurs propres besoins[21].»

[18] Tout ceci est extrait du *Livre des Comptes*...
[19] *Registre des Lettres,* vol. 27, p. 333 (archevêché de Québec).
[20] Archives provinciales O.M.I., dossier Québec.
[21] Archevêché de Québec, dossier P.A. *Côte N.*, I, p. 8.

C'est dans ce logement que les pères établiront domicile, en sortant de la sacristie.

Le père J.-M. Nédélec, compagnon du père Arnaud, que ce dernier appelait «un petit zouave du bon Dieu», à la suite de Monseigneur de Québec, décrivait, en 1865, la mission au père Joseph Fabre, supérieur général. Notre-Dame de Betsiamites, disait-il, étant devenue la résidence des missionnaires, a été constituée la capitale «de la sauvagerie». C'est le rendez-vous des Indiens pendant l'été, ce poste étant plus central que celui des Escoumains et aussi moins accessible aux Blancs. La chapelle est belle et bien ornée. Rien n'y manque, ni ornements sacrés, ni ornements d'autel, ni fleurs, ni beaux tapis. Le père Arnaud a su exciter le zèle et la générosité des Montagnais, en faveur de leur oratoire. Les principales habitations du village indien sont la chapelle, la maison des pères et le poste de la Compagnie, desservi par un jeune protestant des plus aimables, des plus charitables et des plus respectueux pour les pères. Les deux maisons n'en font pratiquement qu'une seule. Le futur presbytère en voie de construction sera habité l'été prochain, alors que l'on espère recevoir la visite de Mgr l'administrateur de Québec. Il est dans une situation très agréable, au bord de la mer, que la mission domine.

Tout est à faire sur la réduction que les Blancs ne peuvent habiter. Parfois, les Indiens possèdent une belle maison, mais ils se contentent d'habiter à côté dans une cabane en tout semblable à ce qu'elle était il y a deux cents ans et ressemblant aux charbonnières de Bretagne. On est donc loin du palais de Salomon... Ces pauvres gens comptent beaucoup d'indigents qui n'ont nul souci du lendemain, nulle prévision et meurent parfois de faim dans les bois[22].

Si l'on était loin du palais de Salomon, Betsiamites possédait pourtant son roi Salomon, dans la personne du père Arnaud. Il affirmait au provincial, le père Florent Vandenberghe, le 7 mars 1869, qu'en arrivant à Betsiamites, tout

[22] 17 février 1865, dans *Missions... des... Oblats de Marie-Immaculée,* 4 (1865), p. 93-99.

était à créer: presbytère et dépendance se trouvaient encore en bois debout, force fut donc de s'installer dans la petite chapelle. Il ajoutait: «Nous y étions à l'étroit souffrant bien des incommodités, mais comment se plaindre, nous étions les hôtes de notre divin Sauveur, une simple cloison nous séparait de son tabernacle, nous y étions heureux, car il nous semblait éprouver d'une manière sensible son doux rapprochement. Nous nous mîmes bravement à l'œuvre, pour ma part je n'épargnais ni mes fatigues ni mes peines[23].»

Le royaume s'organisa. Ce fut d'abord le presbytère et, au regret du père Arnaud, l'hôpital ne put se fonder[24]. Puis vint l'aménagement de la propriété, mais d'une propriété religieuse. Le père écrit à un destinataire inconnu vers 1866 ou 1867: «Nous avons planté dans un joli bocage d'épinettes et de bouleaux une magnifique statue de la Ste Vierge. Par sa position, elle domine la mer. C'est le premier objet que l'on aperçoit en venant à Notre-Dame de Betsiamits, n'importe de quel côté. C'est là que nous nous rendons en procession pour la grande fête montagnaise du 15 août. Chaque jour, on aperçoit quelqu'un agenouillé aux pieds de la Madone; nos Montagnais y conduisent souvent leurs petits enfants pour les faire prier Dieu. Le R.P. Nédélec a choisi ce lieu pour sa promenade de prédilection: il s'y rend tous les jours et y fait sa visite[25].»

Rien ne nous empêche de croire que ce fut aussi le lieu de la visite fréquente du père Arnaud.

On affirme même que le père Arnaud réussit, par une ingénieuse invention, à construire un aqueduc primitif dans la «ville». Voici ce que rapporte le *Codex historicus* de Québec, à l'occasion de la visite du père Louis Soullier, assistant général, en 1876. «Le lendemain, après avoir dit nos messes et déjeuné, nous visitons en compagnie du R.P. Arnaud,

---

[23] Archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites*: *Correspondance*.

[24] Arnaud à Fabre, 29 décembre 1877, dans *Missions ... des ... Oblats de Marie-Immaculée*, 16 (1878), p. 328.

[25] *Missions ... des ... Oblats de Marie-Immaculée*, 6 (1867), p. 318-321.

Smith et du frère Baland, un aqueduc, exécuté tout récemment par les Sauvages, sous la direction de nos Pères. Le travail, primitif sans doute, fait que maintenant, de tous les points habités de la localité, on n'a que quelques pas à faire, pour ainsi dire, pour se procurer une excellente eau potable[26].»

Le visiteur s'étend ensuite sur la propriété. «Le R.P. Arnaud nous a fait voir ses champs et ses prairies où les récoltes sont presque à la hauteur des clôtures, son attelage de boeufs magnifiques, son troupeau de vaches et de génisses au nombre de 14 ou 15, ses moutons qui sont, je crois, plus nombreux, ses lapins, ses pigeons, qui sont les uns les autres au nombre d'une vingtaine, la laiterie dont toutes les étagères étaient couvertes de jarres pleines de lait et de crème[27].»

Le père Arnaud travailla également à obtenir une école pour ses Montagnais. Il finit par ouvrir cette école, tenue par des religieuses.

Son Betsiamites, le père Arnaud l'aimait. A son neveu, Victor Françon, il disait le 30 novembre 1905: «Je crois vous avoir dit que j'avais construit à Betshiamits un couvent il y a quelques années. Depuis lors, Betshiamits est devenu un petit paradis terrestre. Les enfants ne sont plus les mêmes, ainsi que leurs parents. Ils fréquentent l'école et aiment surtout la maison de la prière. Ils assistent tous aux offices et chantent comme des anges les louanges du Bon Dieu et des cantiques à la Ste Vierge. C'est là surtout qu'ils prient pour que le pays des robes noires, leurs pères, ne perde pas la Foi[28].»

Le roi de Betsiamites trouva le moyen de créer un musée d'histoire naturelle de grande valeur. Il en sera question dans un chapitre ultérieur.

---

[26] *Codex historicus de Saint-Sauveur*, 1876.

[27] *Ibidem*. Le père Durocher faisait un rapport à peu près identique à Mgr Guigues, le 21 août 1863 (archives provinciales O.M.I., dossier *Québec*).

[28] Document fourni par Mlle Marie Monier. Les sœurs du Bon-Conseil arrivèrent à Betsiamites, le 11 septembre 1901 (annales du couvent des sœurs de Betsiamites, p. 3).

On avait aussi obtenu du gouvernement que la poste fût distribuée à la mission une fois tous les quinze jours[29].

Sa Majesté le père Arnaud avait également doté la mission d'une petite goélette baptisée Notre-Dame et dont M. V. Huard parle en ces termes[30]:

Le Notre-Dame avait des proportions assez considérables et l'on pouvait y voyager assez commodément. Aménagé, ni pour prendre part à des régates, ni pour transporter les marchandises, il pouvait recevoir un assez bon nombre de passagers. Il était occupé dans toute sa longueur par une cuisine, à l'avant, et une grande chambre garnie de lits de chaque côté. Cette pièce pouvait, dans le jour, servir à tous les usages. L'équipage formé de Montagnais s'acquittait à merveille de la manœuvre.

Tel était le royaume du père Arnaud, royaume construit au prix de patients travaux et de difficultés de toutes sortes. Tous ne prisaient pas outre mesure cette petite ville si bien organisée. L'évêque de Québec s'en plaignait au provincial, le père Vandenberghe, le 3 décembre 1868: «Cet excellent Père me paraît avoir une grande tendance à garder tout pour sa mission de Betsiamits... Ce bon Père a bâti à Betsiamits une chapelle magnifique qu'il a surchargée d'ornements, un bel hôpital, une espèce de village... Cependant il voulait que la Propagation de la Foi payât la façon des livres qu'il a fait imprimer pour ses sauvages qui regorgent d'argent... Ce payement lui ayant été refusé pour les raisons que je viens d'exposer, il s'en alla chez nos Soeurs du Bon Pasteur, leur donna une partie de ses livres à relier, en leur disant de se faire payer par l'Archevêché; ce que nous avons été obligé de faire[31].»

---

[29] Frain à Durocher, 6 janvier 1863 (archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites;* et Frain à Durocher, 1er février 1863, *ibidem*).

[30] V. HUARD, *Labrador et Anticosti*, Montréal, C.-O. Beauchemin, 1897, p. 7.

[31] *Registre des Lettres*, vol, 29, p. 254 et suiv. (archevêché de Québec).

Le père provincial, heureusement, ne fut pas ému et il répondit en des termes qui laissent voir qu'il soutenait parfaitement le directeur de Betsiamites. Il écrivit à Mgr Turgeon, le 3 décembre 1868. Parlant des différentes sommes reçues pour les missions, le provincial avouait que la résidence de Betsiamites avait profité de toutes les subventions et que l'on ne faisait aucun bénéfice. A la fin de 1867, il avait trouvé les pères de Betsiamites avec une dette de 500 dollars empruntés pour payer les frais d'impression de leurs livres montagnais. Le provincial leur avait laissé cette dette et, de plus, avait enlevé au père Arnaud 270 dollars amassés par tous les moyens possibles et impossibles. Le provincial ajoutait: «S'il (le père Arnaud) n'épargne pas votre grandeur, il épargne encore moins ses frères, quand il paraît dans une de nos communautés l'on a soin de vérifier toutes les serrures. Vous comprenez Monseigneur comment il a pu orner son Betsiamites. J'avoue franchement que je ne regrette pas un certain complet au moins dans nos principales résidences; je l'aime pour les sauvages qui en sont fiers, je l'aime pour nos pères, car les saints qui savent se passer de toute consolation terrestre sont si rares[82].»

Le «certain complet» dont parle le père Vandenberghe, le père Arnaud l'aimait, lui aussi, pour ses pauvres enfants, afin qu'au moins, durant les mois d'été, ils puissent jouir de la beauté de la chapelle et de la propriété. Le missionnaire des Montagnais y voyait un moyen d'apostolat.

Enfin, comme toute ville bien organisée doit posséder son corps de police, le père Arnaud fera appel aux autorités pour qu'un constable soit envoyé sur les lieux afin de faire cesser les abus dus aux caboteurs et aux marchands ambulants, à la conscience un peu trop large, qui causaient du désordre par la vente de boissons alcooliques.

---

[82] Archevêché de Québec, dossier *Mis. V, 98.* Le père Durocher n'aimait pas le passage de la lettre du provincial où ce dernier faisait allusion aux «serrures» et il ajoutait: «Si le Père Arnaud a doté son église des Betsiamits, c'est par ses quêtes faites chez des amis et bienfaiteurs de ses missions. Je désire d'exonérer le bon père Arnaud...» (archives provinciales O.M.I., dossier *Québec*).

Rien ne manquait dans le royaume. Le père Arnaud s'était même transformé en coiffeur et en chapelier, en donnant aux femmes montagnaises un mode particulier de se peigner et un béret multicolore.

Le *Roi de Betsiamites*, comme on l'a parfois dénommé, était donc bien installé grâce à son ascendant sur les Montagnais et à l'amour de ces derniers pour leur missionnaire. Le père Arnaud y vivra jusqu'à l'âge de 85 ans, alors qu'il devra partir pour l'exil en se retirant à la Pointe-Bleue; les Oblats quittant le poste en 1911.

Il sera cependant au service de ses sujets jusqu'à la fin. M. V. Huard écrit: «Malgré son grand âge et la débilité qui lui est restée de sa grave maladie d'il y a quelques années, le vieil Oblat est encore fort actif. Durant les jours que nous avons passés à Betsiamis, il était constamment en dehors, allant d'une cabane à l'autre ou d'une tente à l'autre, portant à tous des encouragements et des conseils, reçu partout comme un messager du Père céleste. Il est d'une bonté de mère pour ses pauvres enfants de la forêt, qui le lui rendent bien en affection et en attachement sincère[83].»

[83] *Op. cit.*, p. 61.

VII.—Betsiamites

L'église L'hôpital Le presbytère

CHAPITRE V

«Tu es bien beau comme un Indien»

Le Roi de Betsiamites appartenait à la tribu, ce qui d'ailleurs n'était que normal, car il n'eût pas convenu d'avoir un roi étranger à la race. C'est pourquoi, dès sa première visite à Mingan, on avait jugé bon de «rebaptiser le père Arnaud»! Ecoutons le père André-Marie Garin, son compagnon de voyage, nous raconter la cérémonie organisée au cours du premier voyage du père Arnaud sur la Côte Nord. Le nouvel apôtre était au comble de la joie lorsque les Indiens de Masquaro reconduisirent les missionnaires jusqu'à Mingan. Le père Arnaud, dit le père Garin, «trouvait cela bien plus poétique que les marais et les maringouins de la Baie James». Ayant trouvé le père Arnaud sur la goélette qui le transportait de Sept-Iles à Masquaro, le père Garin, connaissant bien les Montagnais, pensa que la première cérémonie à accomplir était de procéder au «baptême» de son compagnon. Un nom vulgaire ne suffisant plus à ceux qui ont l'honneur de prêcher aux *vrais hommes*, le père Garin changea le nom du père Arnaud en celui qu'il croyait le plus adapté. On le surnomma donc *Ka Uashkamuesht*, la *voix claire* ou la *voix de ténor*[1].

Avec ce nouveau nom, il faisait désormais bonne figure au milieu de son peuple. Depuis ce jour, jusqu'à sa mort survenue en 1914, le père Charles Arnaud fut toujours connu sous ce nom de *Ka Uashkamuesht*. Il l'emporta même dans la mort, car lorsque l'on voulut commémorer son souvenir, on grava ce beau titre sur sa pierre tombale: «En souvenir de notre Père *La voix claire*, R.P. Charles Arnaud, décédé le 3 juin 1914, à l'âge de 88 ans, après 60 années d'apostolat.»

Non seulement le père Arnaud portait un nom digne de sa mission auprès des Montagnais, mais ces derniers l'adop-

---

[1] Garin à un confrère, 7 juillet 1850, dans *Rapport de la Propagation de la Foi ... Montréal*, 1851, p. 41-42.

tèrent immédiatement pour l'un des leurs et lui décernèrent un jour le plus beau des compliments par ces simples mots: Nota, tshi *usham* miloasho miam ilno: Père, tu es *très* beau comme un Indien.

Le père resta toujours fier de ce compliment, car il montrait jusqu'à quel point les Montagnais l'acceptaient pour l'un des leurs. Demandant un jour à son provincial, Mgr Joseph-Eugène Guigues, l'autorisation de vivre au milieu des Montagnais, le père avouait qu'il appartenait un peu à la race. «J'en ai, disait-il, le brillant teint et les élégantes manières ce qui me valut un jour un compliment bien flatteur de la part d'un chef qui me dit en souriant dans son naïf langage: Nota, tshi usham miloasho miam ilno. Père, tu es *très* beau comme un sauvage. Jamais missionnaire a-t-il reçu compliment semblable ? puisque les sauvages trouvent en moi tant de ressemblance, permettez-moi de me faire entièrement sauvage et de demeurer toujours avec eux. Je sais supporter la fatigue et la faim, il n'y a rien qui m'embarasse[2].»

Non seulement les Montagnais l'honorèrent de ce beau titre, mais un jour il eut le bonheur d'être mépris par le gouverneur général du Canada qui le pensa Indien. C'est avec une joie évidente que le père Arnaud écrivait à son ami le père Casimir Chirouze, le 11 février 1853: «. . . je suis vraiment sauvage. Les Montagnais de Mingan m'ont salué comme tel, et dans une députation de nos Indiens auprès du Gouverneur du Canada où je leur servais d'interprète Son Excellence demande à l'Archevêque de quelle nation j'étais, il m'avait pris pour un sauvage[3].»

Si les Montagnais ont aimé le père Arnaud, il leur a bien rendu amour pour amour. Tout son idéal était de se dévouer pour eux et de vivre avec eux. Déjà le 4 novembre

[2] Arnaud à Guigues, 10 novembre 1850 (archives provinciales O.M.I.).

[3] Archives Deschâtelets. Le père Arnaud racontait dans une entrevue avec M. V. Huard, comment après un voyage en Europe, passant par la ville d'Albany, N.Y., trois Iroquoises l'avaient pris pour un Indien (Société historique du Saguenay... dossier 10, pièce 3, § 15).



VIII.—Betsiamites: ancien hôpital construit par le P. Arnaud, transformé en école.

1850, le père Durocher écrivait à M[gr] Guigues: «Le P. Arnaud a su gagner l'estime de nos bons Montagnais et de tous les Canadiens des divers postes qu'il a visités. C'est un religieux rempli de l'esprit de son état. Il soupire après le moment où il retournera dans ses missions. Il ne paraît pas avoir beaucoup de facilité pour apprendre les langues sauvages, mais comme il aime ce genre de ministère il y a tout lieu de croire qu'il pourra avec un peu plus de temps acquérir une connaissance suffisante pour faire beaucoup de bien parmi ces chers Montagnais[4].» Le père Durocher était prophète sans le savoir, car le père Arnaud apprendra la langue et fera «beaucoup de bien parmi ces chers Montagnais».

Le père ne se contenta pas de soupirer après ses missions, il s'en ouvrit à M[gr] Guigues le 10 novembre 1850. Après s'être dit heureux de sa tournée de missions, il annonçait que les Montagnais demandaient un missionnaire pour résider au milieu d'eux et il ajoutait: «Cette tribu est bien nombreuse et entourée pour ainsi dire de toutes parts de chantiers ou de différents marchands qui sont pour eux une source de perdition. Mon bonheur serait à son comble si vous me permettiez d'aller hiverner chez eux. Je prendrai aussitôt mes raquettes et m'acheminerai vers ces enfants des bois que j'ai adoptés pour frères. Je ne leur serai pas à la vérité d'un grand secours pour le moment, mais ce sera pour moi le véritable moyen d'apprendre bientôt leur langue car tant que je serai seul, que je n'aurai pas de Sauvages avec moi pour saisir l'accent et avoir l'occasion de parler, mes efforts seront à peu près nuls. La présence du missionnaire ne contribuera pas peu à les maintenir dans le devoir. Quant à la nourriture et les autres choses nécessaires à la vie, je vous promets que je n'aurais rien à souffrir... Je sais supporter la fatigue et la faim, il n'y a rien qui m'embarasse.»

Disant qu'il craignait de se perdre en travaillant auprès des Blancs et de les perdre avec lui, le père Arnaud continuait: «Le peu que j'ai exercé parmi les Sauvages Montagnais m'a montré que ce n'est qu'avec eux que je pourrai peut-être me

[4] Archives provinciales O.M.I., dossier *Saguenay*.

sauver en les instruisant car ils sont simples et craignant Dieu, ils ont des mœurs patriarcales, ils sont tous de la tempérance et voués au S. Cœur de Marie[5].»

C'est donc par esprit d'apostolat et par souci de travailler à son propre salut que le missionnaire consentait aux sacrifices et aux souffrances inséparables du nouveau genre de vie dans lequel il se disait prêt à entrer. Son désir était sincère et ne changera pas. Il peut écrire encore en 1876, plus de vingt-cinq ans après, et alors qu'il connaît parfaitement tout ce que comporte la vie avec les Montagnais: «Tout mon désir est de vivre et de mourir au milieu de nos pauvres sauvages[6].» Quant aux sacrifices, il sait les évaluer: «En mission nous mangeons ce qu'on nous sert et nous prenons comme nous pouvons notre repos... Bien souvent nous sommes obligés à des travaux extérieurs et à diriger les sauvages dans les travaux des champs» et «Les missionnaires sont pour ainsi dire toujours errants, le plus souvent seuls et quelquefois manquant de tout[7].» Peu importe, c'est la vie qu'il a choisie, qu'il a demandée, qu'il a obtenue et qu'il veut vivre jusqu'à la mort.

Son désir de résider au milieu des Montagnais dut s'accroître encore lorsqu'il en reçut l'invitation au cours de l'été de 1852. Il l'écrivait à son fondateur. Dernièrement, disait-il, il avait rencontré dix-huit ou vingt familles campées à la pointe Betsiamites. Il reçut du chef l'accueil le plus favorable et demeura deux jours dans sa cabane d'écorce. Le père raconte ensuite la demande qu'on lui fit: «Père, me dirent-ils, à mon arrivée, nous t'avons attendu fort longtemps. Lorsque nous

---

[5] Archives provinciales O.M.I.

Le père Arnaud fut toujours heureux parmi ses Indiens. Il écrivait à son frère Placide, le 12 décembre 1878: «Pour moi, je suis toujours au milieu de mes chers sauvages Montagnais. C'est parmi eux que j'ai passé ma vie, depuis que je me trouve aux missions étrangères. C'est un peuple bon sous tous les rapports et qui pourrait servir de modèle à bien des gens qui font partie de la Grande République Française» (Lettre fournie par M[lle] Marie Monier, Visan).

[6] Archives générales O.M.I., dossier *Betsiamites*: Réponse au *questionnaire de 1876*, n° 6.

[7] *Ibidem.*

avons vu la neige couvrir la terre, nous avons été bien affligés: peut-être, pensions-nous, notre Père ne reviendra pas. Une pauvre femme est morte; elle avait sans cesse ton nom sur les lèvres; elle désirait beaucoup te voir pour se confesser. Juge maintenant de notre joie en te voyant reparaître au milieu de nous. Si tu veux prolonger ton séjour, nous élèverons une grande cabane pour la prière et une autre pour toi; tu ne manqueras de rien[8].» Ne pouvant condescendre à leur prière, il promit de revenir en avril suivant et leur parla du fondateur des Oblats. C'est alors que le chef et quelques-uns des principaux chasseurs résolurent d'écrire à M[gr] de Mazenod, la lettre déjà citée.

De si beaux sentiments ne pouvaient qu'attacher le père Arnaud, lui si bon, à cette tribu. Aussi s'il devint l'idole des Montagnais, il voua presque un culte idolatrique à ces enfants des bois. Il n'a toujours que de bons mots pour exprimer ses sentiments à leur endroit.

Écrivant au père Chirouze, le 11 février 1853, il affirmait qu'au retour de la Baie James il avait été envoyé le long du golfe Saint-Laurent... «visiter les différents établissements de la côte, et les sauvages Montagnais, une des tribus les plus belles et les plus nombreuses de l'Amérique du Nord; ils sont d'une douceur et d'une affabilité remarquables, le vol a toujours été en horreur parmi eux, ils sont très zélés à se faire instruire. Les infidèles qui sont un peu plus éloignés dans les terres sont très enclins au christianisme, on dirait que le Seigneur a favorisé d'une manière toute particulière cette pauvre nation, il ne règne point parmi eux de désordres, ni de ces discussions, ou cet amour de la rapine, qui est cause de beaucoup de guerres pour d'autres tribus, je n'ai point encore connu de cas de vengeance, ils vivent comme des frères. La charité de nos chrétiens retrace celle des premiers fidèles. Parmi toutes ces belles qualités, il y a bien quelques vices mais quel est le peuple sans défaut ? Ils ne

[8] A M[gr] de Mazenod, 26 novembre 1852, dans *Annales de la Propagation de la Foi*... Lyon, 26 (1854), p. 283.

conservent aucune forme de gouvernement, pour eux le missionnaire est *prêtre et roi.*»

S'adressant à l'archevêque de Québec le 10 novembre 1854, il donnait quelques renseignements sur le caractère et les mœurs des Montagnais: «Ces Indiens ont le teint à peu près de la même couleur que les Nascapis; leur physionomie cuivrée n'offre rien, du premier aspect, de bien attrayant: elle a, cependant, quelque chose de caractéristique qui intéresse en leur faveur. Ils sont assez bien faits; d'une complexion saine; adroits, souples, robustes; la durée de leur vie serait d'un siècle, si leur tempérament n'était souvent épuisé par des marches ou des abstinences forcées; et aussi, après de longs jeûnes, par une abondance et une qualité de nourriture, souvent peu en rapport avec leurs besoins. Les intempéries des saisons, la pluie, la neige, le froid, le chaud, l'humidité, qu'ils se font un jeu de braver, sont aussi la source de bien des maladies et moissonnent beaucoup de chasseurs à la fleur de l'âge.

«Les Montagnais aiment à être bien vêtus, à avoir de jolis habits; mais comme la propreté n'est pas leur vertu favorite, ils n'en prennent aucun soin et, une fois leurs habits déchirés, il est rare qu'ils les raccommodent. Ils échangent leurs pelleteries dans les postes pour les différents effets dont ils ont besoin, comme fusils, couvertures, draps, chaudières, etc. Quoiqu'ils connaissent les cuillères et les fourchettes, ils en font rarement usage: ils trouvent les doigts encore plus commodes. Aussi, lorsqu'ils se servent, chacun prend à poignée, dans la marmite ou la chaudière, le morceau qui lui convient. Ils seront plus scrupuleux sur les convenances lorsqu'un étranger devra prendre part au repas. Ils lui présenteront sa portion avec la pointe d'un couteau, ou un petit morceau de bois aiguisé, le couvercle de la chaudière lui servira d'assiette, et pour table il aura des branches de sapin. Les étrangers chez les Montagnais occupent toujours la première place et on leur sert toujours le meilleur morceau. Ces Indiens sont

[9] Archives Deschâtelets.

généralement sobres, excepté à la suite d'une longue abstinence forcée. Ils exercent l'hospitalité et ils donnent de bon cœur; aussi aiment-ils qu'on les assiste lorsqu'ils sont dans le besoin[10].»

Le père Arnaud décrit ensuite l'habitation du Montagnais. «Nos Indiens, généralement, habitent sous des cabanes couvertes avec des écorces de bouleau; la forme de ces cabanes est ronde. Plusieurs petites perches sont réunies en faisceaux à leur extrémité supérieure, comme autour d'un cercle vide, du diamètre d'un à deux pieds; elles s'écartent à leur extrémité inférieure, en proportion de la grandeur à donner à la cabane dont elles forment la charpente. Le foyer se pratique au milieu de la cabane, et de là la fumée, montant perpendiculairement, s'échappe par l'ouverture pratiquée au sommet. On tapisse à l'intérieur et le sol et le tour, jusqu'à une certaine hauteur, avec de petites branches de sapins.

«On comprend que l'on ait beaucoup à souffrir pendant l'hiver, dans ces pauvres habitations; ajoutez à cela que la fumée y étant presque continuelle on y éprouve parfois de violents maux de tête.

«La vie des Montagnais est une vie nomade; aussi sont-ils dans un malaise habituel. Le printemps, l'été et même l'automne, il faudra camper sur la terre humide; l'hiver sur la terre gelée ou sur la neige. Auront-ils le temps, ou prendront-ils la peine, pour une résidence de quelques jours, de parer à ces inconvénients ?

«Malgré cela, en leur compagnie, j'ai toujours bien reposé, surtout dans les voyages; et le matin je me levais aussi dispos que si j'avais reposé sur le meilleur lit du monde. En effet, quoi de préférable pour un missionnaire qui veut faire du bien à ces pauvres gens, que de se faire à leur genre de vie ? Avec leurs privations et leurs souffrances, les sauvages chrétiens s'estiment heureux, et ils le sont en effet. Notre religion sainte leur apprend à se contenter de peu, les soutient

[10] Arnaud à l'archevêque de Québec, 10 novembre 1854, dans *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1855, p. 87.

dans leur indigence et les fortifie par l'espérance d'une vie meilleure[11].»

Le père a soin de dire qu'il n'éprouve aucune peine dans cette vie à l'indienne, mais il ajoute, ce qui le trahit à son insu, que la meilleure façon de faire du bien à ces pauvres gens est d'adopter leur manière de vivre. C'est donc par esprit apostolique et non par goût personnel qu'il le fait.

Et comment ne se moque-t-il pas aussi de la faim ? Entendons-le encore, parlant de son voyage chez les Naskapis, alors que l'on manquait de tout, que l'on n'avait même pas une perdrix pour s'empêcher de mourir de faim. "Pour mon compte, j'étais bien décidé de continuer à mettre à profit une petite recette que j'ai lue quelque part. L'invention mérite certainement un brevet et une récompense, pour le bien qu'elle procure aux malheureux poursuivis par la faim. La voici: lorsqu'on n'a rien à manger, on serre sa ceinture; par ce moyen, si on n'apaise pas entièrement la faim, on la calme un peu. Je me suis toujours bien trouvé de cet expédient. Les sauvages connaissent cette recette et la pratiquent depuis longtemps. Ils appellent cela, *serrer la babiche;* et comme ils la serrent souvent, c'est bien eux qui peuvent en être les inventeurs[12].»

Pour se rendre digne de «vivre et de mourir» au milieu des Montagnais, le père Arnaud avait voulu se rendre maître dans leur langue. Nous avons vu que selon son supérieur, le père Durocher, il avait bien peu d'aptitudes pour les langues indigènes. Aussi essaya-t-il par tous les moyens d'apprendre le montagnais. En novembre 1850, il demandait à Mgr Guigues la permission d'établir sa demeure au milieu de ses ouailles, comme la seule façon pratique de maîtriser leur langue. Le 12 juillet 1851, le père Durocher écrivait à Mgr Guigues que le père Arnaud se faisait un peu à la langue montagnaise. Il confessait les enfants et enseignait le catéchisme. Ce qui était mieux encore cependant, c'est qu'il était

---

[11] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1855, p. 78-88.
[12] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1955, p. 99.

bien aimé des Montagnais, et préférait les missions indiennes à celle des chantiers. Il demandait à être déchargé des missions canadiennes en dessous de Tadoussac et voulait hiverner à la Pointe-des-Monts ou à Chicoutimi, pour se livrer exclusivement à l'étude de la langue[13].

En voulant maîtriser la langue pour se rendre plus apte à l'apostolat, le père Arnaud demeurait dans la tradition des Oblats missionnaires. Déjà le 1[er] juin 1845, le père Jean-Baptiste Honorat, premier supérieur au Saguenay, écrivait à M[gr] Turgeon que les jeunes pères avaient besoin de temps à eux pour étudier la théologie, l'Écriture sainte et surtout la «langue des sauvages[14]». On avait commencé à préparer les novices dans les langues indigènes avant même d'être appelé à ce ministère[15].

La joie bien sensible des Montagnais lorsque, pour la première fois, ils avaient rencontré un missionnaire Oblat parlant leur langue poussait encore davantage les prêtres à cette étude. Ce fait arriva le 6 juillet 1845, lorsque les pères Durocher et Fisette débarquèrent au poste de Mingan. En entendant parler le père Durocher, un cri de joie s'échappa de la bouche des Montagnais: *Nehilowe anna !* Quoi ! il parle notre langue ! Il y avait en effet si longtemps qu'ils n'avaient pas été évangélisés dans leur propre idiome; en fait, depuis le départ des pères Jésuites[16].

Le père Arnaud sollicitera plus tard l'autorisation de résider à la Pointe-aux-Outardes à cette même fin, et lorsque le temps de se transporter à Betsiamites sera venu, on mettra encore en avant la nécessité d'apprendre la langue.

Le père finit par apprendre parfaitement la langue et dans l'intérêt de ses Indiens, il se fit maître d'école. Il y voyait un autre moyen de faire le bien. On avait préparé des

---

[13] Archives provinciales O.M.I.

[14] Archevêché de Québec, dossier *PP.O.I-1*. (Il y reviendra souvent.)

[15] Honorat à Ricard, 23 décembre 1843 (archives Deschâtelets).

[16] Durocher à Guigues, 17 septembre 1845, dans *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1847, p. 108 suiv.

livres de prières et des catéchismes en langue montagnaise. Sachant la lecture et l'écriture, les Indiens pouvaient, en l'absence du missionnaire, utiliser ces livres pour leur propre édification et pour enseigner le catéchisme aux enfants. À cette fin, le père avait enseigné l'écriture et la lecture dans son voyage à l'intérieur du Labrador en 1853. Il le raconta lui-même. «J'enseignais aussi à lire et à écrire (bien entendu à la façon des sauvages) à plusieurs de ces enfants. Dans notre académie, on se servait d'écorce de bouleau en guise de papier, et pour plume, on avait un couteau ou un petit morceau de charbon.

«Un mois environ après avoir ouvert ce cours d'études, je fus agréablement surpris en déroulant une petite écorce, de trouver ces mots écrits: *itshisxotemome nots tshs tshi otosie meion ala mestei kojishs moio muests kupits.* «Mon père, apprends-nous à servir la messe comme la sert le petit canadien.» Ces mots avaient été tracés tant bien que mal par un jeune enfant de dix ans. Je condescendis avec joie à un désir si juste. J'adjoignis à cet intéressant enfant, pour cette nouvelle étude, quelques-uns de ses petits compagnons; et ce bon petit garçon, au bout d'un mois environ, savait parfaitement les réponses de la messe. Dès lors, de concert avec mon canadien, Xavier Métivier, il me servit la sainte messe chaque dimanche[17].»

Toujours pour aider ses enfants des bois, le père Arnaud publiait, en 1887, un petit livre de prières en montagnais de l'est, intitulé *Tshistegligan tshe apastats ilnuts.*

---

[17] Arnaud à l'archevêque de Québec, 10 novembre 1854, dans *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1855, p. 96.

Le problème se compliquait du fait que les Montagnais et les Naskapis étaient incapables de prononcer certaines lettres. On dut donc transposer, au scandale peut-être de quelques liturgistes trop sévères. Voici, par exemple, le confiteor: «Konpiteor Teo omnipotenti, Peate Marie semper Pirjini, Peato Mikaeli Arkanjelo, Peato Joani Patiste, Sanktis Apostolis Petro et Polo, omnipus Sanktis et tipi Pater, kuia pekapi nimis jokitasione perpo et opere, mea kulpa, mea kulpa, mea maksima kulpa. Iteo prekor Peatam Mariam semper Pirjinem, Peatum Mikalem Arkanjelum, Peatum Joanem Patistam, Sanktos apostolos Petrum et Polum, omnes Sanktos et te Pater, orare pro me at Tominum Teum nostrum» (V. HUARD, *op. cit.*, p. 9).

Encore par amour pour les Montagnais et pour leur bien, les Oblats s'étaient efforcés de leur obtenir des réserves ou des réductions, où ils pourraient vivre leur vie propre et la vie chrétienne, à l'abri de tout rapport avec les Blancs, car ces contacts leur étaient funestes à tous points de vue. Le père Arnaud, on l'a vu, a essayé de rendre la réduction de Betsiamites attrayante pour les Montagnais et de leur procurer le plus de bien-être possible.

Combien de fois aussi ne s'est-il pas fait mendiant pour leur procurer les choses nécessaires à la vie ? On ne compte plus les requêtes faites aux autorités diocésaines ou gouvernementales pour obtenir des secours aux pauvres Montagnais exposés aux épidémies et aux famines, jusqu'à mourir de faim dans les bois. Le père lutta aussi contre l'envahissement des Blancs qui s'emparaient des embouchures des rivières poissonneuses où les Indiens pouvaient trouver leur nourriture. Aussi, nous trouvons une pointe de douleur dans ces phrases du père Arnaud écrivant, le 15 février 1872, que les beaux jours des missions montagnaises étaient passés. Il affirmait à l'évêque de Rimouski, qu'aussi longtemps que les Montagnais de la Côte avaient été seuls à utiliser leurs chapelles, ils avaient concouru à leur entretien, mais non plus depuis que les Blancs étaient venus en foule s'emparer des rivières et des autres places de pêche et de chasse. Il ajoutait: «Le beau temps des missions a disparu, nos Montagnais qui jusqu'alors avaient vécu assez bien commencèrent à souffrir. Nous fîmes des démarches réitérées auprès du gouvernement et si une compensation leur fut accordée ils ne le doivent qu'à la puissante intervention de Mgr Baillargeon et de M. le G. V. Cazeau[18].»

Le père Arnaud, toujours si discret sur ses privations et ses souffrances, n'hésitait plus à les dévoiler lorsqu'on voulait toucher aux secours apportés à ses enfants. Il devenait comme une poule protégeant ses poussins, et alors, il ne craignait pas

---

[18] Louis Bergevin, o.m.i., *Sources...*, vol. 2 (archives provinciales O.M.I.).

de montrer ce qu'il endurait pour eux et révélait aussi les charités qu'il devait souvent leur faire.

Insistant dans la même lettre sur le peu de secours que les missionnaires pouvaient attendre de leurs ouailles, il énumérait les aumônes que l'on devait faire. Payer ses frais de voyages et de guides, entretenir les chapelles, payer les livres, les almanachs, les chapelets, les médailles, le vin, les hosties, les cierges, l'huile de la lampe du sanctuaire, le bois et le chauffage de l'église: tout cela incombait au missionnaire. Il avoue que dans sa dernière mission il n'a rien reçu, mais que pour ne pas laisser mourir les Indiens de faim ou de froid et pour leur fournir le moyen de faire la chasse, il a été obligé de donner son canot à un nommé Jérôme Menekape, d'en acheter un pour Antoinish, de donner de la poudre, du plomb et des couvertures à Pierre Tetauts et à Damien.

On voit la charité débordante du père Arnaud pour les Montagnais. Aussi ceux-ci lui ont-ils voué une amitié impérissable. Avant l'arrivée des pères à Betsiamites, ils avaient promis d'aider les missionnaires à vivre. Ils demandèrent aussi au gouvernement de mettre une partie de leurs terres à la disposition des prêtres.

La réputation du père Arnaud était partout répandue, sur la Côte et même à l'intérieur du Labrador. Le père Zacharie Lacasse qui, à plusieurs reprises, entreprit le voyage de la Baie-des-Esquimaux, a laissé ce trait savoureux. Au cours de son voyage de 1878, le père fut soumis à un interrogatoire serré. On lui demanda:

«Le Père Arnaud, *celui qui a la voix claire,* comme l'appellent les Sauvages—chante bien, n'est-ce pas, père ?

— Oui, mes enfants, très bien.

— Il est bien plus fin que toi, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, d'un bout . . .

«J'avais à peine exprimé le signe affirmatif, qu'une voix victorieuse s'écria: Je le savais bien moi, qu'il n'était pas si

fin que le Père Arnaud; je vais aller chercher ma femme qui ne voulait pas me croire et tu vas me le dire devant elle. Ce qui fut dit fut fait[19].»

Les Montagnais de Betsiamites étaient tellement attachés au père Arnaud qu'ils n'auraient pas voulu s'en séparer pour tout l'or du monde. Aussi en 1872, croyant probablement qu'on songeait à leur enlever leur missionnaire, ils écrivaient à l'évêque de Rimouski, le suppliant de leur laisser leur père. Le vicaire général de ce diocèse avertit le père Florent Vandenberghe, le 21 février 1872, que les Montagnais de Betsiamites demandaient que le père Arnaud, auquel ils étaient si attachés, et qui possédait si bien leur langue ne leur fût pas enlevé[20].

Une seconde alerte se produisit en 1881. Les Montagnais ne perdirent pas une seconde et firent parvenir une lettre au père J.-E. Antoine, provincial. Ils avaient appris que les Oblats voulaient ouvrir une résidence au lac Saint-Jean et ils demandaient instamment que les pères ne leur fussent pas enlevés, surtout le père Arnaud, si zélé pour leur bien spirituel et temporel. Ils promettaient de faire tout leur possible pour que le père fût bien chez eux[21].

On ne pouvait même pas laisser le pauvre père se reposer en paix. Il entreprit un voyage au pays natal en 1890, mais il ne put rester longtemps. Ses Montagnais désolés le supplièrent de hâter son retour, et le père lui-même souffrait de la nostalgie . . . « son vrai pays c'était le Labrador où les nombreuses peuplades qu'il avait converties et civilisées montraient

[19] *Annales de la Propagation de la Foi* . . . Québec, 1878, p. 111-121. Le père Arnaud sut se faire aimer de tous, sans distinction de religion et plusieurs se plurent à rendre hommage à son œuvre moralisatrice et religieuse. «L'influence du P. Arnaud était énorme chez les Montagnais, dit un publiciste protestant, M. E. T. D. Chambers, dans son travail: «*Les Pêcheries de la Province de Québec*» paru en 1912, et bien qu'il vive depuis quelque temps retiré à la maison des Oblats de Pointe Bleue, son nom et sa mémoire sont encore en vénération chez les indigènes du Labrador» (article paru après la mort du père Arnaud dans *La Croix* d'Avignon).

[20] *Registre des Lettres*, D., lettre n° 239 (archevêché de Rimouski).

[21] 31 août 1881, (archives provinciale, dossier *Betsiamites: Sources*).

pour lui le respect, l'amour et la docilité des enfants pour leur père[22]».

Le missionnaire se trouvait si bien avec ses Indiens qu'il prolongeait souvent son séjour au milieu d'eux. Son supérieur, le père Flavien Durocher, le considérant alors un peu comme un étudiant qui fait l'école buissonnière, ne tardait pas à le prier de rentrer à la maison[23].

Heureux, le père Arnaud ne l'était qu'avec ses Montagnais. La vie de la civilisation et des villes lui pesait. C'est dans ce sens qu'il faut lire cette courte phrase du *Codex historicus de Montréal*, à la date du 3 mai 1888: «Visite de 24 heures du P. Arnaud. Le sol de Montréal lui brûle les pieds[24].»

Pour ses Indiens, le père s'était fait tour à tour «bûcheron, charpentier, maçon, laboureur, mais surtout pêcheur d'âmes[25]».

Si, au début de son ministère, les Montagnais l'avaient tout de suite admiré et aimé, ils pouvaient sans peine, sur la fin de sa vie, et avec combien plus de vérité, lui redire le compliment dont le père Arnaud se montrait si fier: «*Nota, tshi usham miloasho miam ilno*: Père, tu es très beau comme un Indien.»

---

[22] REDON, *op. cit.*, p. 64. Ecrivant à son frère Casimir, le 24 novembre 1890, il affirmait quitter Paris sans regret: «Paris cependant malgré toutes ses beautés ne me tente point. Je le quitterai sans regret. La seule peine que je ressens, c'est de vous quitter tous. Votre souvenir m'accompagnera toujours.»

Dans un article paru après la mort du père dans *La Croix d'Avignon*, on peut lire ces lignes au sujet de son voyage en France: «Durant sa longue carrière, il n'est venu qu'une seule fois à Visan, son pays natal; c'est en octobre 1890, après 40 ans d'absence. Les deux mois qu'il y passa révélèrent les bons sentiments de ses chers convertis. Chaque jour, de nombreuses lettres venaient lui apporter les supplications émues de ces tribus sauvages. Lui-même ressentit la nostalgie apostolique. En quittant la France, il ne put s'empêcher de rendre hommage au progrès national, mais il laissa néanmoins tomber de son cœur cette belle parole: «Je préfère mes chers Montagnais à toutes les splendeurs de Paris» (Document fourni par M[lle] Marie Monier, Visan).

[23] Durocher à Arnaud, 27 août 1859 (archives provinciales O.M.I., dossier *Durocher, Flavien*).

[24] Page 324.

[25] Notice nécrologique du père Arnaud dans *Missions... des... Oblats de Marie-Immaculée*, 64 (1930), p. 275.

CHAPITRE VI

Le Pape des Montagnais

Le père Arnaud était venu au Canada pour être missionnaire, la Providence le destina à la mission montagnaise. Là, il trouva son bonheur et donna toute la mesure de ses talents. Il le fit si bien qu'on le surnomma le *Pape des Montagnais*, à cause de la vénération que les Montagnais portaient à leur missionnaire et de l'autorité du père sur ses ouailles.

Aussi, après les longs mois d'hiver, le père voyait-il revenir le printemps avec joie, pour retrouver autour de sa résidence et dans la belle chapelle de Betsiamites ses enfants forcés de s'éloigner au cours de l'hiver.

Il en fait part au père Pierre Aubert, le 23 mars 1869: «Nos sauvages quittent alors leur quartier d'hiver, ils font trève pour quelques mois avec les Castors, les ours, les caribous, etc., etc. et autres quadrupèdes pour faire une guerre d'un autre genre à une gente plus timide et moins dangereuse, celle des aquatiques. C'est aussi le temps où ont lieu les échanges qu'ils font avec les Messieurs de l'H.C.B.H.[1]

Ils arrivent par petite flottille de 10, 15 et 20 canots à la fois, rien de charmant comme cette venue. À peine en dédoublant la pointe de la Rivière ont-ils aperçu la chapelle que des coups de fusil se font entendre. C'est le premier salut; ensuite chacun se découvre et se signe. On entend ordinairement ce chant: *nikawinan, statanus Katinan!* O notre mère, nous te saluons ! Aussitôt mis pied à terre et donné une poignée de main à ceux qui accourent à leur rencontre, qu'ils se dirigent vers la chapelle. C'est ordinairement devant l'image de la Ste Vierge qu'on les voit prosternés. Dieu seul et sa Ste Mère connaissent les prières ferventes, les actions de grâce et les Stes émotions qu'éprouvent en ce moment ces pauvres enfants des bois.

---

[1] L'Honorable Compagnie de la Baie-d'Hudson.

«Ces scènes se renouvellent à peu près tous les jours pendant un mois que dure l'arrivée des chasseurs. Parmi le nombre il se trouve quelquefois des infidèles qui n'ont pu résister aux bons exemples que leur donnaient dans les bois nos chrétiens. Aussi leur ont-ils dit: Nous voulons connaître la ste prière . . . nous voulons apprendre à aimer et servir le Grand Esprit . . . conduisez-nous à la robe noire pour qu'elle nous instruise et purifie nos âmes.

«Plusieurs de ces pauvres gens connaissant déjà, avant leur arrivée, les choses les plus essentielles pour recevoir le St baptême, instruits qu'ils ont été par nos chrétiens, avec lesquels ils ont eu contact pendant la chasse. Aussi que le st ministère est facile et consolant avec ces âmes simples[2].»

Ces belles scènes et ces conversions faciles dont le père Arnaud se réjouit en 1869 étaient la récompense de son zèle et de celui de ses confrères. Son contact journalier avec les Montagnais, ses sacrifices et son dévouement apostolique portaient leurs fruits. Il n'avait rien négligé pour former et édifier ses néophytes, et la petite phrase du père Durocher à Mgr Turgeon, le 26 janvier 1850, en disait long dans sa concision. Il affirmait que le père Arnaud devait déjà être à la Baie-des-Outardes afin de préparer la terre pour les semences et il ajoutait: «Avec les bons montagnais à la Baie des Outardes, il vit comme eux de pêche et de chasse.» Le cher père trouvait la viande de loup marin et de loup-cervier délicieuse[3]. Le temps passé auprès de ses fidèles servait à les instruire et à les guider.

Que de peines et de travaux dans ces longues randonnées sur la Côte ! Il pouvait écrire: «Le P. Babel et moi travaillons parmi les Canadiens et les Montagnais. Notre mission commence à Tadoussac, à l'entrée du Saguenay et s'étend sur une distance d'à peu près 250 lieues. Aussi ne pouvons-nous voir que bien à la hâte des centaines de familles qui ne reçoivent la visite du prêtre qu'une fois par an. Dans ce court

[2] Archives générales O.M.I., dossier *Arnaud*.
[3] Archevêché de Québec, dossier *PP. O. I-111*.

laps de temps, on baptise, on confesse, on prêche, on admet aux sacrements ceux qui en sont jugés dignes. Puis on repart pour aller commencer la même chose quelques lieues plus loin. On est reçu partout comme le Messie[4].» Il poursuivait: «Nous sommes vraiment heureux d'avoir été choisis pour une telle mission, car sur cette côte nous remplissons notre devise: *Evangelizare pauperibus misit me*[5].»

Les postes de Godbout, de Mingan, des Sept-Îles, de Masquaro, de La Romaine, seront le théâtre constant des travaux du père Arnaud. Il y est encore régulièrement en 1886, alors âgé de 60 ans et on le retrouvera même en 1896, à l'âge de 70 ans[6]. Si l'on considère les fatigues d'un tel voyage, il faut reconnaître de l'héroïsme dans tous ces travaux.

Nous ne parlons pas des postes plus rapprochés de Betsiamites, où le travail était tout aussi pénible, mais où l'on évitait du moins les fatigues des longs voyages.

Le père Arnaud passa aux Îlets-de-Jérémie où il se trouvait déjà le 17 mai 1850. Près de quatre-vingts à cent Indiens avaient profité de la mission et tous les Montagnais de Portneuf et des Escoumains accouraient pour la fameuse procession où l'on portait la statue de la Sainte Vierge en triomphe. Il était à la fin de sa première randonnée missionnaire au cours de laquelle il se rendit d'abord à Masquaro. Les Indiens des Îlets l'avaient édifié. Le père écrivait: «Tous les sauvages de Port-Neuf et des Escoumains y étaient accourus pour voir la fameuse procession où l'on porte en triomphe la statue de la Vierge, au milieu des chants d'allégresse, dans des chemins bordés de jeunes arbrisseaux, chargés de couronnes et de guirlandes en fleurs.

«Il est beau et édifiant, le spectacle qu'offre depuis quelques années cette chrétienté. C'est celle qui s'est attiré d'une

[4] Notice nécrologique du père Arnaud, dans *Missions ... des ... Oblats de Marie-Immaculée*, 64 (1930), p. 275.

[5] Il m'a envoyé évangéliser les pauvres.

[6] M. V. Huard écrit qu'en 1896, le père voulut refaire les missions de la Côte et il ajoute: "Qui dira les douces joies que cette visite mit au cœur du vieux pasteur et du cher troupeau d'autrefois" (*op. cit.*, p. 61).

manière toute particulière la prédilection des missionnaires; aussi s'en sont-ils montrés dignes en correspondant si généreusement à leurs soins. C'est parmi eux que le révérend père Flavien Durocher a passé un hiver, où, tout en se perfectionnant dans leur langue, il les a instruits si solidement sur leurs devoirs d'hommes et de chrétiens. Il leur a composé un livre de prières, un catéchisme, un magnifique recueil de cantiques et un livre de chant noté; ces différents ouvrages dans une langue où il n'avait pour toute aide que les vieux manuscrits des anciens missionnaires, dont les mots se trouvaient déjà vieillis, ont dû coûter beaucoup de veilles et de fatigues. Aussi, en bons sauvages, ils ont su apprécier ses peines, et grande a été leur tristesse, lorsque cet été ils n'ont point vu paraître *leur père* . . .

«Ces sauvages sont les plus instruits de la côte; ils savent tous lire et écrire. Il est beau de les voir à l'église, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, le livre de prières à la main, rivalisant, pour ainsi dire, de modestie et de ferveur. Un autre spectacle non moins frappant, c'est celui que présentent les petits enfants en prière, après l'exercice du soir, où chaque mère, entourée de sa famille, lui apprend à prier le Grand-Esprit. Oh! qu'il est beau, le murmure qui s'échappe à la fois de toutes ces bouches enfantines; ce n'est pas sans émotion qu'on les entend répéter avec une voix expressive, faible écho de leur cœur, ces paroles «Jesos Shuelim n'ottani; Jesos Shuelim ni gaui; Jesos Shuelimits Kassino sitsilauemagants; Jesos Shuelimits Kessino ka meshkue meshitishots; Jesos Shuelimits ka tsitsinoimatset n'ottaminan.» «Jésus ayez pitié de mon père; Jésus ayez pitié de ma mère; Jésus ayez pitié de tous mes parents; Jésus ayez pitié de ceux qui sont morts; Jésus ayez pitié de notre père, la robe noire qui nous enseigne.» Oh ! combien j'aurais désiré que les parents qui négligent les devoirs sacrés envers leurs enfants eussent été témoins de cette scène[7]!»

---

[7] Arnaud à l'évêque de Québec, 30 septembre 1850, dans *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1851, p. 35-48.

Il trouva la chapelle bien belle; «c'est sans contredit la plus belle de toutes nos chapelles sauvages; grâce aux travaux pénibles du R.P. Durocher, qui y a travaillé pendant deux ans, avec une ardeur infatigable[8]».

Le père Arnaud fera encore du ministère aux Îlets en 1851 et en 1852. En 1853, il travaillera durant la mission, avec les pères Durocher et Babel à préparer les Montagnais à la visite épiscopale. Le père y retournera en 1860 et à cette époque il fera la demande au ministère des Terres, au nom des Montagnais de Betsiamites, de l'octroi d'une réserve.

Le poste des Îlets perdit son importance en 1862, les missionnaires décidant de se retirer à Betsiamites. Nous avons vu l'action matérielle du père à ce dernier endroit, en parlant du *Roi de Betsiamites.* Betsiamites devenait une mission permanente et le ministère s'y faisait durant toute l'année, avec un surcroît de travail pendant les mois d'été, alors que toute la population montagnaise campait au poste. Le père y était cependant passé presque à chaque année depuis 1850. En 1862, le père Arnaud, écrivant à M[gr] Guigues, estimait qu'on y trouverait sept cents Indiens[9].

Parlant de l'état religieux de la population le père Nédélec, compagnon du père Arnaud, écrivait au père J. Fabre, le 15 février 1864, que les caractéristiques du Montagnais étaient par-dessus tout sa grande foi, son sens religieux et son amour pour le missionnaire. Il ajoutait que, durant la mission, la prière se faisait en commun le matin et le chapelet le soir. La messe était célébrée chaque matin; les hommes occupant la droite et les femmes la gauche de la chapelle. Le père Nédélec poursuivait: «Ils ont des voix douces et mélodieuses, l'oreille bien fine et délicate; les étrangers sont pleins d'admiration en les entendant chanter en leur langue les louanges du Seigneur. Messes, vêpres, enterrements, tout se chante en langue montagnaise.» Leur tenue à l'église édifiait. La mère du chef, âgée de quatre-vingt-dix à cent ans, passait

[8] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1851, p. 38.
[9] 31 avril 1862 (archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites*).

pour une sainte. Tous les jours, elle assistait aux deux messes. Elle réunissait ensuite les petits enfants pour les faire prier. Ces Indiens, ajoutait le jeune missionnaire, doivent leurs vertus aux missionnaires. «Au premier rang, je place le R.P. Durocher; il a fait beaucoup pour cette mission; c'est à lui que l'on doit notre belle chapelle et la nouvelle édition du livre qui est entre les mains des sauvages. Au second rang vient le R.P. Arnaud, l'idole des Montagnais; ce bon Père a bien souffert dans le pénible ministère qu'il exerce depuis si longtemps; enfin, le R.P. Babel, qui a combattu les combats du Seigneur, soit auprès des sauvages, soit auprès des Canadiens[10].»

Quant au travail des missionnaires, le père Nédélec le résumait ainsi: en été on comptait sept cents Blancs se livrant à la pêche sur la Côte, en hiver ce nombre était réduit à environ cinq cents. On comptait de quinze à seize cents Indiens. En 1863, on administra soixante-dix baptêmes et on enregistra trente décès.

Ce beau travail accompli à Betsiamites, le père Arnaud était trop humble pour se l'attribuer. «Je ne fais que continuer aux Betshiamits l'œuvre commencée par le R.P. Durocher, affirmait-il, à un confrère. C'est lui qui a composé les cantiques que nos sauvages chantent chaque jour, ainsi que leur catéchisme; c'est lui qui leur a appris à aimer le bon Dieu et la Sainte Vierge. Aussi tous nos Montagnais conservent-ils un pieux souvenir de Ka tsheilnuiust (le vieillard): c'est le nom qu'ils donnent au R.P. Durocher[11].» Dans sa simplicité, le père voudrait bien nous laisser entendre qu'il n'est pour rien dans ce splendide résultat. Mais il ne trompera personne, car depuis dix ans et plus déjà, il se dévoue à l'évangélisation de cette noble tribu.

La vie chrétienne y était organisée comme dans les grandes paroisses avec ses confréries du Scapulaire et du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie.

[10] *Missions... des... Oblats de Marie-Immaculée*, 4 (1865), p. 168-174 passim.

[11] *Ibidem*, 6 (1867), p. 320.

Aussi le visiteur canonique, le père Louis Soullier, futur supérieur général, pouvait-il écrire en 1876: «La vue de vos sauvages si bons et si pieux, si respectueux pour leurs missionnaires, si avides de la parole de Dieu et des sacrements m'a profondément édifié. J'ai pu apprécier le bien immense opéré par votre ministère, et de quelles bénédictions célestes vos travaux et vos sacrifices ont été prévenus. Euge, serve bone, Mon cher Père, continuez à marcher dans cette carrière sans doute source de bien des peines, mais qui vous procure de si précieuses consolations. J'ai été aussi fort content de l'état matériel de la mission. Vous avez beaucoup fait avec de faibles moyens. Cette mission honore la Congrégation et dit bien haut ce que peut, avec la grâce de Dieu, le zèle patient de véritables Oblats de Marie Immaculée.

«Puissiez-vous y goûter longtemps toutes les joies de l'apostolat et d'une vie solidement religieuse[12] . . . »

Si le père Arnaud avait pu attribuer l'état de la mission au travail du père Durocher lorsqu'il écrivait en 1867, il était bien obligé, en cette année 1876, de voir son travail reconnu.

Le 29 octobre 1882, Mgr François-Xavier Bossé, préfet apostolique, rendait, lui aussi, un beau témoignage à l'œuvre des pères. «Au rapport de l'éminent évêque de Chicoutimi, votre petite chrétienté sauvage rappelle par sa ferveur les Réductions fondées autrefois au Paraguay par les Jésuites. Oh ! qu'il a fallu d'efforts, tédieux [sic] et surhumains, pour changer les enfants des bois en pieux et fervents chrétiens. En esprit, chers Pères, je baise vos pieds, *quam speciosi !* usés à courir sans fin ni trêve après le sauvage Idolâtre; je presse contre mes lèvres avec respect et amour ces mains qui ont versé l'eau sainte sur des milliers de têtes Infidèles, je vénère comme Reliques ces membres que vous avez livrés au froid, aux moustiques, à la vermine, à la dure, à tout ce qu'il y a, pour un blanc, de crucifiant dans la vie sauvage, et vous

---

[12] 7 octobre 1876, lettre au père Arnaud (archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites*).

l'avez fait avec joie et de si bon cœur pour augmenter le nombre des enfants du Christ[13]!»

On nous permettra un dernier témoignage. Il est du père Aimé Martinet, visiteur canonique en 1891. Après avoir renouvelé les félicitations adressées aux missionnaires par le père Soullier en 1876, le père Martinet poursuit: «Vous continuez de vous dévouer avec zèle et avec succès au salut de ces pauvres Indiens du Golfe Saint-Laurent et du Labrador. Vous en avez fait une chrétienté florissante et, grâce à vos soins assidus, cette portion bénie de la Sainte Église de Dieu se maintient fidèle dans les pratiques de la piété et de la ferveur. Dieu seul peut vous récompenser de votre généreux dévouement. Je suis heureux néanmoins de vous exprimer, au nom du T.R.P. Général et de la Congrégation, les félicitations les plus sincères et les plus cordiales pour les vertus apostoliques dont vous faites preuve depuis longtemps[14].»

Évidemment ce serait exagérer et fausser, en même temps, la vérité que de rendre le père Arnaud seul responsable de tout ce bien, mais on se tromperait également en ne lui en attribuant pas une très large part, pour ne pas dire la principale et cela sans vouloir minimiser l'action surtout du père Louis Babel, qui après dix ans de missions aux Escoumains, et un court stage à Maniwaki, était revenu à Betsiamites dès 1866, et des pères Nédélec et Lacasse, pour ne nommer que les principaux.

Betsiamites, on le sait, était le centre des missions montagnaises et naskapises. En 1877, le père Arnaud affirmait que les autres principaux postes où les missionnaires avaient construit des chapelles étaient Godbout, les Sept-Îles, Mingan

[13] Archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites*: *Gouvernement et juridiction ecclésiastique*.

[14] Archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites*: *Circulaires*.
Malgré son grand âge, le père Arnaud avait maintenant 82 ans, il écrit à son neveu Victor Françon, le 6 avril 1908: "Pour moi, je m'attends à disparaître de jours en jours. Je serai probablement obligé de descendre encore sur la côte du Labrador pour aller faire la mission sauvage. Le père qui m'y avait remplacé est malade depuis deux mois. Il n'a pas quitté le lit, depuis un mois les rhumatismes le tiennent cloué sur sa chaise" (document de Mlle Marie Monier, Visan).

sur le littoral nord et Notre-Dame-des-Neiges, au fond de la baie des Esquimaux. Il ne mentionnait pas la chapelle d'Itamamiou construite assez tôt pour remplacer celle de Masquaro et la nouvelle chapelle de Masquaro qui sera construite en 1882, ni celle des Îlets-Caribou, édifiée entre 1873 et 1876.

Ailleurs, ajoutait le père, on célébrait les saints mystères sous la tente ou dans quelque petite maison de bois, comme par exemple, à la Baie-des-Outardes, à la Pointe-aux-Outardes, à Manicouagan, à la Pointe-des-Monts, à la Baie-de-la-Trinité, aux Ilets-Caribou (jusqu'à la construction de la chapelle) et aux Cailles-Rouges[15].

A ce travail vint s'ajouter, selon les époques, des parties plus ou moins considérables de la Côte, où l'on devait faire le service des Canadiens et des Acadiens.

De Betsiamites, et auparavant de la résidence des Escoumains, le père Arnaud parcourra la Côte dans toute son étendue. C'est au moins une vingtaine de fois qu'il fera les missions, par tous les temps et par tous les climats. Dans notre estimation de vingt courses, nous restons bien en deça de la vérité. Nous ne parlons pas de ses voyages à l'intérieur du Labrador, à la baie des Esquimaux et à la baie d'Ungava.

Suivant l'ordre géographique des missions, nous retrouvons le père Arnaud dans les postes suivants, pour ne mentionner que les postes importants.

---

[15] Arnaud à Fabre, 29 décembre 1877, dans *Missions... des... Oblats de Marie-Immaculée*, 16 (1877), p. 328 et suiv.

Le père Arnaud donnait une idée du progrès opéré sur la Côte Nord depuis son arrivée, dans une lettre à son neveu Victor Françon, le 30 novembre 1905: "Que c'est beau ici au Canada et même parmi nos sauvages. Les Canadiens descendants de français sont tous catholiques et fervents chrétiens. Ceux qui ne fréquentent pas l'église sont rares et mal considérés. Ils se font tous une gloire et un honneur d'avoir des belles églises, des beaux et magnifiques couvents et collèges pour l'éducation de leurs enfants. C'est extraordinaire les progrès qui ont été faits depuis que je suis en Canada. Surtout depuis l'expulsion et la fermeture des écoles en France. Sur la côte du Labrador, où j'ai été pendant plusieurs années seul pour visiter les blancs et les sauvages, il y a à présent un Evêque, 18 prêtres et 7 couvents dont les religieuses se dévouent à l'instruction des enfants" (Document de Mlle Marie Monier).

Le père Arnaud accompagna très probablement le père Durocher à Godbout en 1851, car ce dernier parle des progrès du père dans la langue montagnaise à cette occasion. Le registre des baptêmes de Betsiamites montre qu'il y passa souvent dans la suite.

Le poste de Sept-Iles a toujours été considéré comme l'un des plus importants, bien que les Indiens ne se montrassent jamais aussi sympathiques qu'ailleurs. Ils étaient plus réservés et, à peine si, à l'arrivée des missionnaires, on entendait quelques décharges de fusils à travers les cabanes et si les Montagnais s'avançaient en silence au devant du missionnaire pour lui toucher la main[16]. Le missionnaire y passait tous les ans, et le père Arnaud fut très souvent chargé de cette mission. On rencontra aussi à Sept-Iles des familles Naskapises que l'on baptisa. La famine frappa souvent ces pauvres gens et le père fit tout en son pouvoir pour leur obtenir des secours du gouvernement et il s'efforçait ensuite d'assurer la meilleure distribution possible des sommes allouées.

Le père Arnaud, malade et affaibli, ne pouvant presque plus marcher, s'y rendit encore en 1896, pour initier un jeune missionnaire, le père C. Boyer[17]. C'est un beau témoignage en faveur du grand zèle du vieux missionnaire, âgé alors de soixante-dix ans.

La mission de Mingan fut aussi le théâtre des travaux du père. Il y passa à plusieurs reprises et partit de là pour ses voyages dans l'intérieur du Labrador et à la baie des Esquimaux.

C'est à Mingan que les Indiens lui avaient adressé le beau compliment qui le disait joli comme un Montagnais[18].

[16] *Cahier des Comptes*... Sept-Iles.

[17] Lefebvre à Soullier, 16 mai 1896 (archives générales O.M.I., dossier *Lefebvre*). Déjà, le 16 avril 1894, le père Joseph Chaumont, son compagnon, avouait au provincial que le père Arnaud était toujours épuisé de fatigue et pouvait à peine marcher tant ses jambes le faisaient souffrir (archives provinciales O.M.I., dossier *Québec 1894-1895*).

[18] Arnaud à Chirouze, 11 février 1853 (archives Deschâtelets).

C'est aussi en se rendant à ce poste que le père Garin avait «rebaptisé» le père Arnaud, lui donnant un nom à la hauteur de sa nouvelle dignité de missionnaire des Montagnais: «La voix de ténor».

Cette population l'avait édifié lors de son voyage de 1850. «A Mingan, écrit-il, nous avons trouvé une chrétienté bien nombreuse, dont la docilité à correspondre à la grâce, a fait la plus grande consolation des missionnaires. Ce sont surtout ces sauvages qui désireraient voir leur père, le grand-chef de la prière, car les deux ou trois familles qui se trouvaient aux Ilets, lors de la visite de Votre Grandeur, en ont parlé longuement à leur retour; et aujourd'hui encore, lorsqu'ils sont tous réunis, ils se plaisent à s'entretenir du grand-chef de la prière (Kaiamituatset), de son beau costume, de ce qu'il avait prescrit; ils se rappellent surtout combien il paraissait les aimer, puisqu'il était venu de si loin pour visiter ceux qui habitent dans les forêts[19].»

Cette ferveur était encore conservée en 1864, car le *Codex historicus* de la maison de Saint-Sauveur de Québec note que... «les sauvages continuent à leur donner [aux missionnaires] toutes sortes de consolations par leur ferveur et leur docilité à suivre les bons conseils de leurs pères spirituels[20]».

Ici aussi les pauvres Montagnais souffrirent souvent de la famine et trouvèrent toujours le missionnaire compatissant et prêt à les aider de toutes ses forces.

En 1873, le père Arnaud pouvait affirmer que les Indiens étaient plus que jamais attachés aux missionnaires, et il ajoutait avec tristesse comme le bon Pasteur: «ils sont tous des brebis errantes, n'ayant pas un seul endroit où ils soient maîtres. Ils estiment heureux les sauvages de N.-D. de Betshiamits qui ont un terrain à eux et une rivière où ils peuvent

---

[19] Arnaud à Mgr de Québec, 30 septembre 1850, dans *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1851, p. 34.
[20] 17 septembre 1864.

pêcher. Si ce n'était pas si loin, je pense qu'ils iraient tous se ranger ensemble[21]. Le père s'y rendra jusqu'en 1896.

La mission de Masquaro eut une existence plus mouvementée, car elle fut d'abord transportée à Itamamiou pour revenir vers 1880 à son point d'origine.

Ici encore on ne tarit pas d'éloges sur la foi et la bonne volonté des Montagnais. En 1850, le père Arnaud trouve la population avide de la parole de Dieu et remarque avec complaisance que les chasseurs attendaient le missionnaire avec impatience et qu'ils reçurent les prêtres avec des décharges de fusils pour montrer leur joie de voir commencer la mission. Il écrit: «A Maskuaro, nous trouvâmes une chrétienté, avide de la parole de Dieu. Tous les chasseurs nous y attendaient avec impatience, depuis plus de trois semaines, aimant mieux supporter la faim que de s'éloigner, de crainte de ne point rencontrer les robes noires. La présence des missionnaires fit naître la joie dans tous les cœurs. Les plus habiles montés sur de légères chaloupes, qu'entouraient les vagues d'une mer toute écumante, s'empressèrent de venir à notre rencontre, tandis que les vieillards, les femmes et les enfants, restés sur le rivage, les suivaient des yeux. Ils saluèrent notre arrivée par la décharge de plusieurs coups de fusils, vinrent tous presser notre main, en s'informant des nouvelles qui pouvaient les intéresser...

«Pendant tout le temps de la mission, les sauvages de Maskuaro semblaient rivaliser de zèle et de modestie; c'était à qui serait le premier rendu à l'église. Leur chef, François Watshijuk contribuait beaucoup à maintenir cet esprit de ferveur, par ses paroles, et surtout par son bon exemple; de tous les sauvages de ce poste, c'est lui qui m'a le plus édifié. Si d'un côté cette assiduité et cette modestie faisaient la joie des missionnaires, d'un autre côté il leur était pénible de voir que ces bons Indiens étaient, pour la plupart, obligés de rester hors de la chapelle, son enceinte étant trop petite

---

[21] Arnaud à Durocher, 30 juillet 1873, dans *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1874, p. 61.

pour les contenir tous. Ainsi ils demeuraient exposés à toutes sortes d'intempéries et surtout aux piqûres incessantes des maringouins et des moustiques dont ces parages abondent[22].»

La piété des Indiens émeut le missionnaire: «Oh ! qu'elle est pure et puissante la prière qui part d'un cœur sauvage !. . .» Et que dire de leur caractère: «Je dirai seulement qu'un mot, sur ce qui m'a le plus frappé. C'est de voir entr'eux une douceur, des égards, qui sont les fruits des vertus évangéliques; en un mot, cette charité qui en fait un peuple de frères, et cette modestie qui, chez eux, est portée jusqu'à la plus grande délicatesse.»

Après la mission, les missionnaires retournèrent à Mingan en vrais triomphateurs. Les Montagnais ne voulurent point laisser partir les robes noires sans les accompagner et firent avec eux cinquante lieues pour se procurer l'avantage d'assister à une seconde mission, se confesser et recevoir encore une fois, de la main du missionnaire, le grand Maître de la vie.

En route, ils furent remplis d'attentions pour les apôtres. Le moment de camper venu, tous réclamaient l'honneur d'élever la tente du père, et pendant que les uns déchargeaient les canots, les autres chassaient. Les femmes ramassaient des œufs de mermettes, de goélands, et de perroquets de mer pour préparer les repas, qu'assaisonnait l'appétit. «Le chapelet, la prière en commun suivie du chant d'un cantique terminait ces repas de famille, qui m'ont si souvent rappelé les agapes des

[22] Arnaud à l'évêque de Québec, 30 septembre 1850, dans *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1851, p. 32-33.

Et comme il est fier de ses Indiens. A sa nièce Victorine, il donne des nouvelles de la fête de Noël 1893, dans une lettre du 16 janvier 1894: "Votre cousin Henri est avec moi à N.D. de Betshiamits. Il a été émerveillé de nos belles fêtes de Noël, du jour de l'an et de l'épiphanie. C'est la première fois qu'il était témoin de ces fêtes dans la mission sauvage. Que c'est beau, répétait-il souvent, que les sauvages chantent bien! qu'il sont pieux! ... Il ne pouvait en croire à ses yeux en voyant toutes les parures. Ce qui lui a fait surtout plaisir, c'est lorsqu'il a vu la suspente d'autel que vous m'aviez donné ..., ainsi que d'autres objets de N.D. des Vignes. Pour le coup il se croyait à Visan, ou plutôt il aurait voulu que tous les Visannais fussent ici pour voir ce beau spectacle, des sauvages naguerres infidèles et à présent tout transformés en chrétiens fervents et zélés» (documents fournis par Mlle Marie Monier).

premiers chrétiens. Telle est, Monseigneur, la manière de voyager avec nos sauvages le long de la côte.»

En 1852, le père Arnaud eut la grande joie de rencontrer, à ce poste, des Indiens de la Baie-des-Esquimaux, ce qui enflamma son zèle pour atteindre cette tribu[23].

Le petit nombre des missionnaires força les pères à abandonner cette mission pendant quelques années et le missionnaire de Natashquan en fut chargé. Mais, en 1871, le père Arnaud avait obtenu de Mgr Langevin, de Rimouski, la permission de faire la mission aux Indiens dans la chapelle de Mécatina[24]. Les Indiens, ayant demandé de construire une chapelle à Masquaro pour remplacer l'ancienne, transportée à Itamamiou, puis démolie par les Acadiens, le père Arnaud appuya leur requête. La chapelle fut probablement construite vers 1882.

C'est en revenant de cette mission qu'en 1882, le père Arnaud faillit périr en mer. Le 9 juillet, la tempête le surprit, mais heureusement, les vents et la Providence le poussèrent sur l'île d'Anticosti, où il donna la mission à une population privée de prêtre depuis trois ans[25]. Le père Arnaud retournera souvent à Masquaro et s'y trouvait encore en 1896.

Le père passa aussi dans tous les autres postes et montra le même zèle pour l'éducation chrétienne des Montagnais.

La simple nomenclature de ces interminables voyages laisse voir les peines qu'éprouvait le missionnaire au cours de ses pérégrinations. Et lorsqu'il se plaignait que les pauvres Montagnais enduraient les morsures des moustiques, il oubliait de préciser que le missionnaire était soumis au même tourment.

Mais que dire de la fatigue éprouvée durant la mission, tout le temps que duraient les exercices, parfois jusqu'à un mois, pour aller ensuite recommencer le même travail ailleurs ?

---

[23] Arnaud à de Mazenod, 26 novembre 1852, dans *Annales de la Propagation de la Foi*... Lyon, 26 (1854), p. 284.

[24] 29 novembre 1871. Arnaud à Mgr Langevin (archevêché de Rimouski, dossier *Oblats*).

[25] *Codex historicus* de Québec, 31 juillet 1882.

Les missionnaires restaient constamment sur pied. Au catéchisme, on ajoutait la préparation à la confession et des exercices religieux multipliés à l'intention des Montagnais qui ne voyaient le prêtre qu'une fois l'an. Les exercices personnels des missionnaires, l'enseignement de la lecture et de l'écriture, la consolation des affligés, la distribution des secours, les enquêtes pour s'assurer des nécessiteux et leur venir en aide, tel était le travail du bon pasteur au milieu de son troupeau. Combien de fois le missionnaire ne sacrifiait-il non seulement ses aises, mais un repos parfois si nécessaire. Tout cela, le père Arnaud l'acceptait pour étendre le royaume de Dieu dans ces bonnes âmes. Il fallait vraiment une forte dose de vertu et surtout de zèle pour la maison de Dieu. On est surpris, après cela, d'entendre le père Joseph Chaumont nous assurer que le père était si dévoué qu'il craignait toujours de ne pas faire assez pour ses Indiens, malgré sa faible santé[26].

[26] Chaumont au Provincial, 16 avril 1894 (archives provinciales O.M.I., dossier *Québec 1894-95*).



IX.—Montagnaise coiffée du bonnet dessiné par le P. Arnaud.

X.—Montagnaises fidèles aux modes créées par le P. Arnaud.

CHAPITRE VII

Le zèle pour la maison de Dieu

Connaissant bien l'âme humaine et l'âme montagnaise en particulier, le père Arnaud savait qu'on ne devait pas négliger l'aide que les sens apportent à la connaissance et à l'amour. Aussi s'ingénia-t-il de toutes manières à rendre ses chapelles aussi attrayantes que possible pour frapper l'imagination de ses ouailles et par respect pour la maison de Dieu.

La pauvreté des missionnaires et des Indiens rendait cette tâche difficile. Obligés si souvent de célébrer les divins mystères dans des maisons d'emprunt ou dans des édifices ressemblant plus à des hangars qu'à des chapelles, il fallait user d'ingéniosité pour donner un peu de décorum à ces lieux de culte. Le père Arnaud, dévoré par le zèle de la maison de Dieu trouva le moyen de doter toutes ses chapelles sinon du superflu et de l'élégant, au moins du strict nécessaire.

Nous avons vu quelle fut un jour la réaction d'un infidèle entrant dans la chapelle de Betsiamites et demandant au père Arnaud si ce n'était pas le ciel. Non, répondit-il, mais c'en est la porte. Dans son esprit, la chapelle était vraiment, pour ces pauvres gens, la porte du ciel. Et la porte devait donner une idée, si faible fût-elle, de la maison du Père céleste que ses chers Montagnais étaient destinés à habiter un jour.

Considérant aussi le culte des Indiens pour les "saintes cabanes de la prière" élevées au prix de tant de sacrifices par leurs anciens missionnaires, le père travailla à conserver, à restaurer et à orner ces saintes reliques.

Il s'efforça d'abord de maintenir l'ancienne chapelle de Chicoutimi. Dans le *Journal de nos Missions montagnaises*, le père Arnaud écrit que Chicoutimi (Shekutimi) possédait une petite chapelle, érigée autrefois par les missionnaires Jésuites. Il ajoute qu'on eut le dessein de la reconstruire, mais qu'elle tomba de vétusté. Le curé de Chicoutimi, M.

Gagnon, avait transporté dans la grande église neuve, l'autel, le tableau de saint François Xavier et quelques autres objets. Les Indiens aimaient cette vieille maison de prière et ils ne passaient jamais à Chicoutimi sans aller s'agenouiller sur le seuil de la chapelle[1]. On sent la peine percer dans ces phrases laconiques du missionnaire. Il reviendra plus tard sur ce sujet, dans une conversation avec M. l'abbé V. Huard. Il assure que la chapelle de Chicoutimi ne servait plus, que les fenêtres étaient enlevées et que des voyageurs avaient même allumé des feux à l'intérieur, probablement pour se protéger du froid. Elle tombait en ruine et elle finit même par s'écrouler sous son propre poids. Deux fois le père Arnaud se rendit à Chicoutimi pour presser le curé, M. Gagnon, de la réparer afin de conserver ce pieux monument. Le père assurait même le curé qu'il obtiendrait facilement le bois nécessaire de M. Peter McLoed. Le curé se contenta de répondre : A quoi bon ? C'est qu'il craignait le retour des Indiens[2].

C'était par vénération pour le vieux sanctuaire que le père tenait à le conserver.

Un document, non daté, des archives diocésaines de Rimouski, mais probablement des environs de 1853, nous transmet une note du père Arnaud. Il se trouvait alors à l'Anse-Sainte-Catherine pour y fixer l'emplacement d'une église. Il faudrait, disait-il, relever la chapelle de Chicoutimi et faire des efforts pour conserver à la piété des fidèles ces vieux monuments, érigés par les anciens missionnaires protecteurs du pays. Le père songeait également à rétablir l'ancien calvaire des Jésuites à Tadoussac et à faire graver dans la pierre, au pied de la croix, tous les noms de ces saints apôtres[3].

Parlant de Portneuf, le missionnaire avouait qu'il voulait y bâtir une chapelle et qu'il n'aurait rien de plus à cœur

---

[1] *Journal de nos Missions montagnaises*, page 11-12.

[2] Société historique du Saguenay, dossier 10, pièce 3, n° 6. Il écrivait la même chose dans une lettre à M. Huard, le 7 décembre 1896 (*ibidem*, dossier 10, pièce 1 D). Voir aussi Archives provinciales O.M.I., dossier *Arnaud*).

[3] Archevêché de Rimouski, dossier *Oblats*.

que de relever ce sanctuaire[4]. Il est donc bien établi que le père travailla dans la mesure de ses forces à conserver les vestiges de la foi catholique des Montagnais. Mais il n'y put rien. Le temps fit son œuvre, et plusieurs de ces monuments historiques que l'on aurait pu assez facilement préserver sont à jamais disparus.

Au sujet de la chapelle de Portneuf, le père affirme dans le *Journal de nos Missions montagnaises,* qu'elle tombait en ruine et qu'on tenta de la réparer[5]. Peu à peu, ajoute-t-il, les Montagnais ne s'y rendant plus, on cessa d'y célébrer la messe. On aurait dû «conserver comme une relique [cette chapelle de Sainte-Anne], car elle rappelait la foi et la dévotion de nos premiers sauvages devenus chrétiens». Chacun s'appropriait les planches, les vitres, etc. «Tel était l'état de la chapelle... lorsque nous en fûmes chargés[6].» On tentera de la relever en 1863. Le père Arnaud écrit dans le *Cahier des Comptes*: «Nous commençâmes en 1863 les réparations de la chapelle, dire tout ce qu'elle nous coûta, Dieu seul le sait.

«Il fallait vraiment avoir à cœur le rétablissement de ce petit sanctuaire pour l'entreprendre.

«Nous comptions qu'il serait d'un grand service dans l'avenir, comme il l'avait été dans le passé.

«Jusqu'à présent, nos prévisions ne se sont pas réalisées, — car au moment où nous achevions cette œuvre, le chantier de Port-Neuf finissait et nous cessions d'être chargés de la chapelle, étant en dehors par les limites du nouveau diocèse de Rimouski qui venait d'être érigé[7].»

Passant à l'inventaire de la chapelle, le père mentionne en particulier un tableau à l'huile de la Sainte Vierge, tableau qu'il y avait probablement placé lui-même si l'on se rappelle son zèle à enrichir de toiles toutes ses missions.

---

[4] *Ibidem.*
[5] Page 10.
[6] *Cahier des Comptes...*, au titre *Sainte-Anne de Portneuf.*
[7] *Cahier des Comptes...*, au titre *Sainte-Anne de Portneuf.*

La chapelle des Ilets-de-Jérémie fut aussi bien chère aux missionnaires. On nous assure qu'à l'arrivée des Oblats, elle était pauvre, mais pieuse, et dédiée à Notre-Dame de l'Assomption. Le père Durocher la fit peindre et y adossa une petite sacristie[8]. La chapelle possédait déjà un tableau de la Sainte Vierge dès 1844 ou 1845[9]. Le 10 septembre 1847, le père Durocher recommandait cette chapelle à Mgr Turgeon; elle avait un besoin urgent de réparations, car, disait-il, si elle n'était pas réparée immédiatement, on devrait rebâtir[10]. Le 30 septembre 1850, le père Arnaud écrivait à Mgr Baillargeon que la chapelle était fort jolie, c'était la plus belle de toutes les chapelles indiennes, grâce aux travaux pénibles du père Durocher qui y avait travaillé deux ans avec une ardeur infatigable[11].

Le père Arnaud y fera exécuter de nouveaux travaux après 1880. Il écrit dans le *Cahier des comptes . . .* «Dans le mois de juin 1881, la chapelle des Ilets-de-Jérémie a été réparée entièrement, c'est-à-dire, un nouveau lambrissage extérieur, une nouvelle couverture et un nouveau clocher[12].»

En 1883, il note qu'une statue de la Sainte Vierge, don des Oblats, a été installée au-dessus de l'autel. Toujours le même souci de placer la Sainte Vierge bien en honneur dans ses chapelles montagnaises.

Nous connaissons déjà la chapelle de Notre-Dame de l'Immaculée-Conception de Betsiamites où, au témoignage du père Nédélec, rien ne manquait, ni ornements sacrés, ni ornements d'autel, ni fleurs, ni beaux tapis.

Commencée en 1854, la chapelle était debout et lambrissée à l'extérieur en 1855. Le père Arnaud ajoute dans le *Cahier des comptes . . .* que le travail, mal fait par les ouvriers, avait obligé le missionnaire à y travailler de ses mains et avec

[8] *Journal de nos Missions montagnaises*, p. 11-12.
[9] Fisette à Gazeau, sans date (archevêché de Québec, dossier *P. A. Côte*, N, I-6).
[10] *PP.* O. I-84 (archevêché de Québec).
[11] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1851, p. 38.
[12] *Cahier des Comptes . . .*, au titre *Ilets-de-Jérémie.*

beaucoup de fatigues. Les Montagnais, sous la direction des missionnaires, peinèrent autant que les engagés. En 1856, un Montagnais, Thomas Collard voulut remercier Dieu à la suite d'une bonne chasse et offrit un beau chemin de croix pour l'église. En 1857, le père Pierre Casenave venait décorer l'intérieur de la chapelle et, l'année suivante, l'église s'ornait d'un jubé et d'un clocher selon les plans du père Arnaud[13]. Cette même année (1858), le père Arnaud obtenait du peintre M. Hamel, le tableau du maître-autel et en 1860, par l'entremise du père Durocher, le curé de Saint-Roch, M. Charrest, donnait le maître-autel[14].

En 1857, sœur Marie-Agnès, des Soeurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie fit don à la chapelle de beaux transparents qu'elle avait peints elle-même[15].

L'église semblait pourtant assez bien pourvue, mais le *Roi de Betsiamites* voulait en faire un chef-d'œuvre. En 1864, le père Durocher envoya une statue de la Sainte Vierge venue de France et quatre petites statues en plâtre. En 1865, c'est l'installation d'une statue et d'un monument à la Sainte

[13] Durocher à Guigues, 23 juillet 1857 (archives provinciales, dossier *Québec*). Déjà en 1856, la chapelle de Betsiamites possédait un Enfant-Jésus qui transportait les Indiens. Le père Arnaud écrivait au père Durocher, le 3 janvier 1857: "Notre petite fête a été magnifique; ceux de nos sauvages qui voyaient pour la première fois *la minuit* ne pouvaient revenir de leur étonnement, surtout lorsqu'ils ont aperçu notre joli Enfant Jésus, donné par les bonnes Dames du Bon-Pasteur: "Il est trop beau, me disait un sauvage, pour avoir été fait sur la terre, certainement il t'a été donné au ciel" (*Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1857, p. 60).

[14] *Cahier des Comptes...*, au titre *Notre-Dame de Betsiamites.*

[15] Durocher à Sr Thérèse-de-Jésus (archives des Sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie).

Pour orner sa chapelle, il fera même appel à son pays natal. Il écrit à son frère Casimir, le 24 novembre 1890: "Vous direz à Victorine que j'attends à Paris le voile de la Ste Vierge, ainsi qu'un bonnet en soie, si elle peut me le procurer" (documents de Mlle Marie Monier).

Et quelques années plus tard, écrivant à sa nièce Victorine, le 16 janvier 1894, il disait: "Ce qui lui a fait surtout plaisir [au cousin de Victorine, résidant à Betsiamites], c'est lorsqu'il a vu la suspente d'autel que vous m'aviez donné avec Mademoiselle Servie, ainsi que d'autres objets de N.D. des Vignes...

"Vous direz à la tante Charlotte que j'ai reçu le bonnet velour soie qu'elle a eu la bonté de m'expédier par la malle. Je le porte sans cesse depuis sa réception..." (documents de Mlle Marie Monier).

Vierge, dont nous avons déjà parlé. En 1866, on acquiert six tableaux à l'huile exécutés par M. Hamel; en 1871, on acheta un tableau de sainte Anne et une statue de saint Joseph.

Voici comment le père Arnaud décrit cette chapelle dans le *Journal de nos Missions montagnaises* : «La chapelle telle quelle est mesure 80 pieds de long sur 60 de large, la sacristie qui est attenante a 20 pieds carrés. Pendant les quatre années qu'on a mis à la construire plusieurs ouvriers s'y sont succédé, chacun trouvant à redire aux ouvrages de ses prédécesseurs, ils défaisaient quelquefois pour refaire encore plus mal c'est ce qui explique pourquoi il n'y a rien de bien fini. L'ensemble cependant est bien pour la campagne. — En y rentrant on est aussitôt porté au recueillement, par l'air pieux qu'on y respire on sent aussitôt qu'on est dans une maison de prière. La vue des autels, les décorations, les statues qui les ornent nous portent aussitôt vers Dieu. Le Sanctuaire surtout où brille la lampe, l'autel avec ses huit gradins qui s'élèvent jusqu'au Grand tableau de l'Immaculée Conception au pied duquel se trouve la croix avec deux anges adorateurs. De chaque côté de l'autel deux anges sur niches regardent la Vierge et paraissent en contemplation devant elle. Il y a encore une statue dorée de la Vierge un peu en arrière du Tabernacle : elle tient dans ses bras l'enfant Jésus. Sa vue produit le meilleur effet considérée de la nef. On y voit aussi de chaque côté du Chœur les statues de St Joseph et de St Jean-Baptiste prêchant dans le désert; la vue de ces images est une vraie prédication pour nos pauvres sauvages. J'en ai vu bien souvent qui après avoir prié devant l'autel, se relevaient quelquefois pleins de larmes. Dieu se faisait sentir à leur cœur et leur parlait par la vue de ces signes pieux.

«Les sauvages ont tous contribué par des dons soit en pelleteries ou en argent à la confection et à l'ornementation de la chapelle de N.-D. de Betshiamits.»

Les missionnaires ornèrent aussi la chapelle de Godbout. On nous assure qu'il y avait autrefois à Godbout une vieille

chapelle dédiée à sainte Anne et qui tombait en ruine, plus par les déplacements successifs dont elle avait souffert, que par l'âge. Chaque printemps, à la fonte des neiges, les eaux de la rivière empiétaient sur le terrain, et bientôt on dut la déplacer au moins à deux reprises[16]. Le père Arnaud opéra un de ces changements en 1857. Le père Durocher l'écrisait au père Arnaud, le 12 mars de cette année[17]. Le père en construisit-il une autre en 1863 ? Un rapport du père Arnaud conservé aux archives de l'évêché du Golfe-Saint-Laurent le laisse supposer. Il y est dit que cette chapelle de quarante pieds sur trente fut construite par les Oblats en 1863[18]. Ailleurs, il dit que l'on prépara le terrain pour la nouvelle chapelle en 1863, en abattant les arbres, déracinant les souches, car l'endoit où... «se trouve maintenant la chapelle était en bois debout». En 1864, on sortit le bois de charpente à force de bras et la construction commença à l'occasion d'un voyage du père Arnaud «où, dit-il, j'éprouvai tant de fatigues». En 1865, enfin, on réussit tant bien que mal à faire les offices de la mission dans la chapelle.

En 1866, le père Arnaud, cédant à son inclination favorite, dota la chapelle d'une statue dorée de la Sainte Vierge, venue de France, et don des pères Oblats. Le père érigeait aussi le chemin de la croix.

Le *Cahier des comptes*... ajoute : «Depuis que je suis chargé de ce poste, je n'ai pas connaissance qu'il ait payé une seule fois les dépenses courantes de la mission. Tous ces sauvages sont bien pauvres, ainsi que les Canadiens des environs. Tout ce qui se trouve dans la chapelle a été mis par le missionnaire[19].»

La première chapelle érigée par les Oblats sur la Côte Nord, au dire du père Arnaud, fut celle de Sept-Iles[20]. Le père Eusèbe Durocher donna le contrat pour la construction

---

[16] *Cahier des Comptes*..., au titre *Sainte-Anne de Godbout.*
[17] Archives provinciales O.M.I., dossier *Durocher.*
[18] Evêché du Golfe-Saint-Laurent, Hauterive.
[19] *Cahier des Comptes*..., au titre de *Sainte-Anne de Godbout.*
[20] Rapport de 1870 (évêché du Golfe-Saint-Laurent).

le 30 juillet 1847. Vingt et un jours suffirent à son érection[21]. Dès que le père Arnaud put le faire, il vit à l'ameublement et à la décoration de cette chapelle. En 1863, il ajouta un grand tableau à l'huile, représentant l'Assomption; en 1864, ce fut une statue dorée représentant la maternité de la Sainte Vierge. Achetée en France, la statue avait coûté la somme de 48 dollars, dépense assez considérable pour l'époque. En 1872, ce sont encore des améliorations que le père Arnaud fait subir à la chapelle en y ajoutant un tableau à l'huile représentant la Sainte Vierge, l'Enfant-Jésus, saint Jean-Baptiste et sainte Elizabeth[22].

La chapelle de Mingan, construite par le père Louis Babel en 1857, fut embellie par le père Arnaud. En 1864, il procurait à la mission une statue dorée représentant la maternité de la Sainte Vierge, statue qui coûta 56 dollars. Ce n'était pas toute l'ornementation de l'église, car dans l'inventaire de 1873, on mentionne un tableau à l'huile de l'Immaculée-Conception, un tableau de la sainte Famille et une toile de saint Georges, patron du poste. Énumérant ensuite les divers articles contenus dans la chapelle, tels que croix, chandeliers, fleurs, tapis, etc., le père Arnaud signale que tous ces objets y furent placés par les Oblats.

Notre-Dame-des-Victoires de Masquaro aura une histoire mouvementée que nous n'avons pas à raconter ici. Elle fut transportée à Itamamiou et démolie dans l'intention de la rebâtir à Kekaska. Ce projet n'eut pas de suite et une nouvelle chapelle fut érigée après 1880.

D'après une lettre du père Durocher à Mgr Turgeon, le 14 octobre 1852, il semble bien que le père Arnaud fut intimement lié à la construction de la chapelle d'Itamamiou. Le père Durocher promettait en effet de parler de cette chapelle à monseigneur dès qu'il aurait reçu des informations du père Arnaud[23]. Ces Indiens furent un peu moins fortunés que

---

[21] Durocher à Cazeau, 1er août 1847 (archevêché de Québec, dossier *P.A. Côte Nord I*, p. 5).
[22] *Cahier des Comptes...*, au titre *Saint-Joseph des Sept-Iles*.
[23] Archevêché de Québec, dossier PP. O. I-149.

les autres, car les Oblats ne purent y paraître de 1860 à 1868, et lorsqu'ils se rendirent enfin à Itamamiou, ce ne fut que pour constater que la chapelle était détruite et que les Acadiens se disposaient à la transporter chez eux à Kekaska[24].

On comprend la peine des missionnaires. Le père Arnaud l'exprime clairement dans une lettre à Mgr Langevin, de Rimouski, le 15 février 1872 : «Nous avions autrefois bâti une chapelle à Itamamiou pour nos sauvages; c'est là que nous les réunissions, mais depuis qu'on nous avait donné Mingan pour limites nous avions cessé de nous y rendre; les sauvages de ce poste se sont dispersés et leur chapelle a été transportée à Kekaska, chez les Acadiens, c'est pour réunir ces familles éparses que j'ai prié V.G. de me permettre de les rassembler à Mecatina juste le temps nécessaire pour la mission[25].»

Le 13 août 1875, s'adressant au père Antoine, provincial, Mgr Langevin affirmait qu'il serait bien désirable d'établir une résidence à cet endroit, car on se trouverait à peu près au milieu des Indiens, depuis la Pointe-des-Esquimaux [Havre-Saint-Pierre] jusqu'à Saint-Augustin. Les indigènes réclamaient une chapelle et l'évêque appuyait leur requête[26]. La chapelle fut construite en 1882. Au cours de la construction, le père Arnaud eut beaucoup à souffrir sous tous les rapports, mais surtout du froid, et plus tard, des maringouins et de la vermine[27]. Le 2 juillet de la même année, la chapelle était bénite et placée sous le patronage de saint Benoît Labre.

Le père Arnaud réussit, ici encore, à orner sa chapelle. En 1855, il y installa une statue de Notre-Dame-des-Victoires[28].

---

[24] *Cahier des Comptes . . . ,* au titre *Maskuaro.*

[25] Evêché du Golfe-Saint-Laurent.

[26] *Registre des Lettres,* F (archevêché de Rimouski).

[27] *Cahier des Comptes . . . ,* au titre *Maskuaro.*

[28] On trouve encore aujourd'hui deux toiles dans la sacristie de La Romaine remontant sans doute au temps du père Arnaud. Ces peintures, mesurant 36 pouces sur 31, représentent le martyre de saint Jean et saint Benoît Labre.

Il n'est pas impossible qu'on ait bâti une chapelle à La Romaine et que le père Arnaud y prît aussi sa part, car le père Babel écrivait, le 6 juin 1881, et affirmait que si la chapelle de Masquaro existait encore, on ne serait pas obligé d'en construire une à La Romaine[29].

L'autre chapelle indienne construite sur la Côte Nord fut celle des Ilets-Caribou. Elle semble certainement construite en 1876 et placée sous le patronage de saint Charles Boromée, d'après un rapport du père Babel à l'évêque[30]. Le père Arnaud, directeur des missions montagnaises n'avait pu manquer de prendre sa part des tracas dans l'érection de cette chapelle.

Les Montagnais de l'Intérieur ou Naskapis bénéficieront aussi du zèle du père Arnaud pour la maison de Dieu. Au cours de son voyage infructueux, mais long et pénible, de 1853, il édifia un temple très primitif au lac Mouchalagane. Partis de Manicouagan vers la fin de juin 1853, après un naufrage et des péripéties de tous genres, les voyageurs arrivent enfin, au commencement d'octobre, sur les rives du lac Mouchalagane. Les Indiens avaient choisi ce lieu pour y passer l'hiver espérant rencontrer un plus grand nombre d'infidèles au printemps. Les Naskapis, venus de la mer, rejoignirent ceux de leur nation fixés à trois jours de là, au lac Pletipi, et le père Arnaud demeura dans une famille montagnaise. Ecoutons le père Arnaud : «Toute la caravane étant arrivée au lieu désigné pour le nouveau campement, je dus d'abord songer à la maison de prières, et la construire de façon que les saints mystères fussent célébrés avec toute la décence possible, et à l'abri au moins des rigueurs excessives du froid; nous étions alors au commencement de décembre.

«Nous construisîmes, en conséquence, une maisonnette en pièces brutes, sur une petite colline qui domine l'extrimité du lac. Les fentes entre ces pièces étaient bouchées avec de

---

[29] *Missions ... des ... Oblats de Marie-Immaculée*, 20 (1882), p. 151-153.

[30] Evêché du Golfe-Saint-Laurent et Babel au provincial, 25 août 1873 (archives provinciales, dossier *Betsiamites*: *Correspondance*).

la mousse, que nous avions ramassée sur les branches des arbres ou sous la neige. Pour couverture, nous mîmes des écorces sur les pièces de bois qui en formaient le comble, et bientôt une forte couche de neige vint niveler notre chapelle improvisée, avec les roches et les *arrachis* d'alentour. Une croix de bois, qui surmontait le tout, la fit distinguer au milieu de la forêt et indique la maison de Dieu parmi ses enfants, les sauvages.

«C'est dans cet humble réduit, qui servait à la fois de chapelle et de demeure, au missionnaire, que nous nous réunissions tous les jours, pour invoquer le Père que nous avons tous dans le Ciel. La chapelle une fois terminée (et tous nos hommes y avaient travaillé de leur mieux), vint le moment pour nos chasseurs de se disperser[31].»

L'église était donc installée provisoirement dans l'intérieur du Labrador, installation bien primitive en effet, mais assurant la présence de Dieu au milieu de ces pauvres chasseurs. Le père Arnaud dut regretter bien sensiblement de ne pouvoir donner un meilleur gîte au divin Maître, mais il n'y a pas de doute que Notre-Seigneur était heureux, malgré la pauvreté de son habitation, de résider parmi les chers Montagnais et Naskapis du père Arnaud.

Le père essayera de faire davantage pour son Maître à la Baie-des-Esquimaux. A cet effet, il s'assura la collaboration de la Compagnie de la Baie-d'Hudson. Le 6 août 1871, il annonçait de Rigolet que sur la demande qu'il avait faite à M. Connolly, ce dernier lui avait promis de faire construire une chapelle au cours de l'hiver. Le père s'était donc empressé de trouver là tout le concours désirable pour la mission et il était assuré que la Compagnie de la Baie-d'Hudson ne ferait pas défaut[32]. Il ajoutait, dans une lettre à M[gr] de Rimouski, qu'il devait travailler à la chapelle l'été suivant.

---

[31] Arnaud à l'archevêque de Québeec, 10 novembre 1854, dans *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1855, p. 78.

[32] *Missions ... des ... Oblats de Marie-Immaculée*, 11 (1873), p. 217, et *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1872, p. 34-40, et *Rapport de la Propagation de la Foi ... Montréal*, 1872, p. 16-20.

Cette mission fut mise sous le patronage de Notre-Dame-des-Neiges. Le 17 août 1872, il écrit au père provincial : «Me voici à Notre-Dame-des-Neiges de Rigolet.» Quelle ne fut pas la joie du missionnaire en voyant que l'agent de la Compagnie, M. Connolly, avait tenu promesse, et que les catholiques possédaient désormais leur chapelle. Les Indiens ne se contenaient pas de joie au sortir du bois en voyant la *sainte cabane*, construite de pièces sur pièces. L'autel consistait en quelques planches volantes décorées avec goût par les demoiselles de M. Connolly. L'agent avait même fait venir d'Angleterre une jolie cloche de cent dix livres. La chapelle était terminée, sauf le clocher, et le père Arnaud en remettait la bénédiction à l'année suivante. Mgr de Havre-de-Grâce fut invité à venir présider la cérémonie[33].

C'était un beau commencement. L'année suivante, en 1873, le père Arnaud tâchera de l'embellir un peu. Il écrit dans son journal, le 27 juillet, un dimanche. Après avoir nettoyé sa petite chapelle, toute encombrée d'outils, de bois, etc., il célèbre la messe. Les images et les tableaux emportés par le père enchantaient les Indiens[34]. Le 21 mai, il note dans son journal, qu'il écrit *ce matin* au père Ferdinand Grenier, de Québec, de lui faire parvenir les tableaux, les fleurs et la statue de la Sainte Vierge pour la Baie-des-Esquimaux, par le capitaine Mercier.

Notre-Dame-des-Neiges commençait, elle aussi, à posséder sa chapelle un peu garnie, mais dans une lettre à Mgr Langevin de Rimouski, le père avoue qu'elle est encore inachevée[35].

Le père Arnaud cessant de se rendre à la Baie-des-Esquimaux, il semble bien que la chapelle se ressentit de l'absence du grand bâtisseur; on négligea vraisemblablement de l'embellir et même de la conserver dans l'état où elle se trouvait en 1873, car le 20 décembre 1890, le père Georges Lemoine,

[33] Archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites*: *Correspondance*.
[34] Voyage à la Baie-des-Esquimaux en 1873.
[35] 17 novembre 1873 (archevêché de Rimouski, dossier *Oblats*).

qui y avait fait la mission, écrivait à Mgr F.-X. Bossé, préfet apostolique, que la chapelle consistait en une espèce de grange à laquelle on avait adapté un petit clocher, et l'année précédente seulement, on avait commencé à y faire quelque réparation[36].

Le travail du père Arnaud dans l'édification de la maison de Dieu ne se résuma pas aux Montagnais et aux Naskapis. Il avait également, comme directeur de Betsiamites, travaillé à la chapelle de Mille-Vaches, et le père Frain écrivait au père Joseph Fabre, supérieur général des Oblats, le 17 février 1863, que le père Arnaud avait fait la retraite à Mille-Vaches, où il y avait une chapelle neuve, inachevée et pauvre[37].

Peut-être s'occupa-t-il aussi de la chapelle de la Pointe-aux-Outardes, car il avertissait Mgr M.-T. Labrecque, évêque de Chicoutimi, le 15 septembre 1894, que les habitants de la Pointe-aux-Outardes désiraient une chapelle et demandaient l'autorisation de Sa Grandeur pour l'élever[38].

Il est cependant certain qu'il vit à celle de Sainte-Elizée de Bersimis dont les Oblats furent chargés à divers intervalles.

M. V. Huard affirme que la chapelle de la Baie-de-la-Trinité fut commencée par le père Arnaud vers 1860[39]. Il s'intéressa également à celle de la Pointe-aux-Esquimaux et peut-être à celle de la Tabatière.

Le père Arnaud mérite donc bien le titre de constructeur, mais s'il s'est donné avec tant d'ardeur à ce dur labeur, c'est par une inspiration uniquement missionnaire et apostolique.

Parlant de la chapelle de Sept-Iles, il explique sa façon d'agir. Dans chaque poste, écrit-il, la Compagnie de la Baie-d'Hudson mettait à la disposition du missionnaire un des han-

---

[36] *Annales de la Propagation de la Foi*... Québec, 1891, p. 586.
[37] *Missions... des... Oblats de Marie-Immaculée*, 4, (1865), p. 99.
[38] Evêché du Golfe-Saint-Laurent.
[39] Page 88.

gars pour célébrer la messe, ce qui n'était cependant ni convenable, ni suffisant pour les exercices d'une mission.

Les Indiens, gens simples, saisissaient difficilement les choses spirituelles, d'où la nécessité de parler d'abord à leurs yeux. Ce n'est qu'à la vue de la sainte maison de la prière, avec ses décorations, ses tableaux, son autel, sa croix et ses images, qu'ils commencèrent à comprendre et qu'ils prirent goût aux choses de Dieu[40].

Le seul regret du missionnaire était que les chapelles ne fussent ni plus belles, ni plus grandes. Il manifesta sa peine à cet égard au sujet de la chapelle de Masquaro. Il trouvait «bien pénible de voir que ces bons Indiens étaient, pour la plupart, obligés de rester hors de la chapelle, son enceinte étant trop petite pour les contenir tous[41]».

A peine, peut-on dire, ce labeur était-il à la veille de diminuer, parce que tous les postes étaient pourvus de lieux de culte, que le père Arnaud pouvait écrire avec fierté à son supérieur général, le père Joseph Fabre, le 15 avril 1877. Aux Escoumains où les pères résidèrent onze ans dit-il ils firent comme «au Saguenay, c.-à-d., après avoir fondé des paroisses, au Sault-au-Cochon, aux Petites-Bergeronnes, à Tadoussac et aux Escoumains et avoir bâti des chapelles en chaque lieu, à l'exception de Tadoussac qu'ils n'ont que réparée, ils s'acheminèrent vers le golfe nord et vinrent se fixer à Betshiamits, à 22 lieues au Nord de leur dernière résidence». Pour résumer les travaux des Oblats «depuis qu'ils sont sur la Côte Nord, il suffit de vous dire qu'ils ont bâti 13 chapelles et en ont réparé 3 vieilles et cela parmi une population qui ne dépasse pas 3,000[42]».

M. V. Huard, ajoute : «Il est bon d'ajouter que les Oblats ont fourni leurs chapelles de tous les objets nécessaires pour le culte : lingerie complète, calice, ciboire, mis-

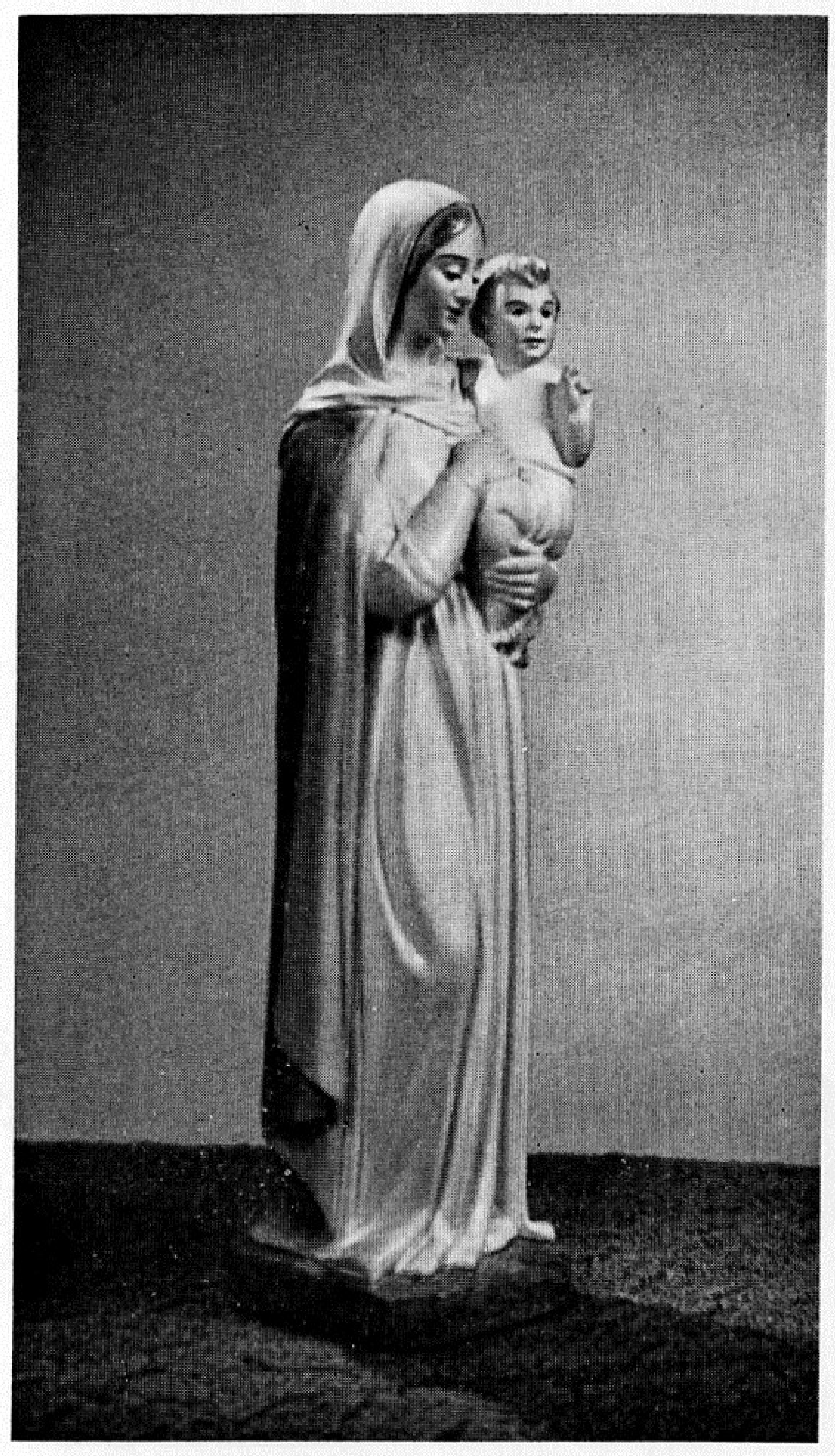
[40] *Cahier des Comptes . . .*, au titre *Sept-Iles*.
[41] Arnaud à l'évêque de Québec, 30 septembre 1850, dans *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1851, p. 32.
[42] *Journal de nos Missions montagnaises*.

sel, chemin de croix, etc., et tout cela sans laisser nulle part un sou de dette[43] ».

Édifiée sur l'amour brûlant de Dieu et du prochain et au prix d'énormes sacrifices de toutes sortes, cette œuvre du père Arnaud ne pouvait que porter des fruits très abondants de grâce et de salut.

Le *Pape des Montagnais*, dont la vocation missionnaire s'orientait entièrement vers la préparation des Indiens à leur entrée en Paradis, voulait, et avec raison, que la «porte du ciel» fût belle et attrayante.

[43] *Op. cit.*, p. 28-29.



XI.—Notre-Dame de Betsiamites.

CHAPITRE VIII

Eclaireur du Christ sur la calotte du monde

La pénétration des Oblats dans le Saguenay donna l'espoir que les tribus les plus lointaines entendraient bientôt le message évangélique. Dès le 23 mai 1844, le père Jean-Baptiste Honorat, supérieur des Oblats au Canada, qui venait de recevoir une invitation de Mgr Joseph Signay, archevêque de Québec, demandant aux Oblats de desservir la Côte Nord et de fonder une maison à Saint-Alexis de la Grande-Baie, au Saguenay, entrevoyait les Esquimaux. Au fondateur des Oblats, il écrivait: «O mon bien-aimé Père, saignez-vous à blanc, s'il le faut en Europe, pour ce bel établissement; que dis-je, ces établissements, car il y en aura deux autres qui nous approcheront davantage de la Baie d'Hudson et de la Rivière Rouge et plus tard nous conduiront peut-être aux Esquimaux que les prêtres n'ont pas encore visités et au milieu desquels cependant réside un ministre protestant[1].»

Le 7 septembre 1846, il écrivait encore, à la vue du transport des Montagnais entendant enfin un missionnaire, le père Flavien Durocher, les évangéliser dans leur langue: «Espérons que le P. Durocher une fois perfectionné va faire de bons disciples et que le bien sera encore plus grand les années suivantes. Puis viendront les Naskopits, puis il faut l'espérer, les Esquimaux[2].»

Le même désir hantait l'évêque de Québec, comme on peut le voir dans son rapport à la Propagande, en 1846. Ayant mentionné l'arrivée des Oblats, Mgr Signay ajoutait: «L'archevêque prend actuellement des mesures pour envoyer l'année prochaine deux missionnaires chez une nation sauvage appelée Nasquapy. Ces sauvages ignorés et presque inconnus qui habitent un pays très éloigné et difficile n'ont encore jamais

[1] Archives générales O.M.I., dossier *Honorat*.
[2] Archives générales, O.M.I., dossier *Honorat*.

eu le bonheur d'être évangélisés. Il y a tout lieu d'espérer que suivant l'exemple de leurs voisins les *montagnais* qui habitent les environs du Saguenay ils ouvriront les yeux à la lumière de l'évangile et augmenteront le nombre des fidèles enfants de Dieu[3].»

De tout côté on s'intéresse désormais aux Naskapis. Mgr Signay en fait part à Mgr Bourget et en 1845, Sir George Simpson écrivait à l'officier en charge de la Baie-des-Esquimaux qu'on essayerait d'envoyer un prêtre dans ces régions[4].

Dès son premier voyage sur la Côte, le père Pierre Fisette écrivait à Mgr Guigues, qu'à cent lieues de la mer, la Compagnie de la Baie-d'Hudson possédait un poste où les Indiens n'avaient jamais été évangélisés. Le père les représentait comme des gens d'un caractère doux. Il ajoutait même que l'année précédente un octogénaire de cette tribu s'était rendu jusqu'à la Grande-Baie pour voir l'une de ces robes noires dont il avait entendu parler. Le temps semblait venu, disait le missionnaire, de les visiter, car on pouvait craindre que l'erreur ne prévint les catholiques chez les Naskapis, comme malheureusement elle l'avait fait auprès des petits esquimaux, endoctrinés par les Frères Moraves[5].

L'alarme est maintenant sonnée et la pensée des Naskapis, des Esquimaux et de l'influence des Frères Moraves sera constamment dans l'esprit des Oblats. En 1846, le père André-Marie Garin, o.m.i., baptisait plusieurs Naskapis aux Ilets-de-Jérémie[6] et quelques jours plus tard, le père Durocher écrivait à l'archevêque que ces Indiens réclamaient la présence de la robe noire depuis plus de vingt ans. Au cours de la

[3] Le 7 novembre 1846. *Mémoire sur l'état du diocèse de Québec en 1846* (Archivio S.C. de Prop. Fide. Scritture rif.te nei Congressi, Americana Settentrionale, Canadà, Nuova Brettagna, Labrador, Terra Nova, 1842-1848, vol. 5, f. 827).

[4] Voir Gaston Carrière, o.m.i., *Cent ans d'apostolat au Labrador*, dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, 25 (1955), p. 388-417. M. Donald Smith insistera très souvent auprès de Sir George Simpson pour avoir des prêtres catholiques à North-West-River.

[5] Archives générales O.M.I., dossier *Fisette*. Voir aussi *Annales de la Propagation de la Foi . . .*, Lyon, 17 (1845), p. 256.

[6] *Registre des Baptêmes* de Betsiamites.

visite pastorale, Mgr Turgeon leur avait promis qu'ils seraient bientôt visités[7]. On en rencontrera presque tous les ans à Sept-Iles, à Mingan ou aux Ilets-de-Jérémie. Les missionnaires prendront des renseignements sur les moyens de parvenir jusqu'à eux. Les bonnes dispositions et les connaissances religieuses de ces Indiens surprenaient les missionnaires. Ces rencontres enflammaient le zèle des apôtres qui se hâtaient d'en parler à droite et à gauche.

Le père Arnaud eut l'avantage de rencontrer des Naskapis lors de sa première mission à Mingan, en compagnie du père Garin. Il affirmait dans une lettre à Mgr Turgeon, le 30 septembre 1850, que le père Garin avait fait trois conversions parmi les membres de cette tribu[8]. Le père Arnaud en fut tout de suite épris et il aura plus tard la joie de tenter les premiers essais de pénétration dans leurs terres.

Se référant visiblement à la mission de 1851, dans une lettre à Monseigneur de Québec, le 23 mars 1852, il affirmait que le père Durocher n'avait pas le temps de faire lui-même la relation de la mission, car, ajoutait-il, «que de choses édifiantes n'aurait-il pas à dire sur ses missions du Labrador ? Quel intérêt il aurait excité en parlant de sa rencontre avec plusieurs familles d'Esquimaux, qu'il a converties à la foi; de l'espérance qu'elles avaient depuis longtemps de rencontrer la robe noire, dont elles avaient entendu parler dans leur jeunesse; du désir qu'elles avaient toujours conservé d'embrasser la religion du maître du ciel; de leur zèle à se faire instruire et de l'attachement qu'elles ont montré pour la robe noire[9]?» Le père confond les Esquimaux avec les Indiens de la Baie-des-Esquimaux.

A partir de 1852, on ne parlera plus, pour ainsi dire que des Naskapis. Le père Arnaud, pour sa part, faisait voir son état d'âme dans une lettre au fondateur des Oblats, le 23

[7] 25 juillet. Durocher à l'archevêque, dans *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1847, p. 122.
[8] Arnaud à l'évêque de Québec, 30 septembre 1850, *Ibidem*, 1851, p. 34.
[9] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1853, p. 123-124.

novembre 1853. Il avait baptisé plusieurs Naskapis aux Ilets-de-Jérémie, le 15 août 1852[10]. Impossible, disait-il, de peindre la joie que ces Indiens éprouvaient à notre vue et notre joie ne fut pas moindre, quoique leur extérieur fût si repoussant. Il poursuit: «Et comment ne pas les aimer en voyant leur zèle, le désir sincère qu'ils avaient de s'instruire, désir qui leur avait fait entreprendre un voyage de plus de cent lieues, à travers les bois, les montagnes et les lacs, pour conférer avec la Robe-Noire dont ils avaient entendu parler. «Père, me dirent-ils, nous reconnaissons en toi l'envoyé du Grand-Esprit. Nous avons conservé la prière que nous ont apprise nos ancêtres; car ils avaient autrefois connu un prêtre qui les avait instruits, et nous leur avions entendu dire à tous en expirant: «Oh ! qu'il est triste de mourir sans voir la Robe-Noire !» Nous avons résolu de venir te joindre, quoi qu'il dût nous en coûter, afin de nous retremper dans la bonne prière. Nous savions que la route était longue et difficile, et cependant plusieurs vieillards ont voulu nous suivre. Pendant le trajet, un d'entre eux est tombé de lassitude et de faim. «Mes enfants, nous disait-il, ne m'abandonnez pas; portez-moi vers la Robe-Noire, que je la vois avant de mourir; ne craignez point d'aggraver mes souffrances en pressant le pas. Je sens que ma dernière heure approche, ajoutait-il; hâtez-vous, mes enfants, afin que l'envoyé du Grand-Esprit me lave de mes péchés avant que mes yeux se ferment pour toujours à la lumière. Nous l'avons porté ainsi pendant plusieurs jours, mais il a succombé à la fatigue, Père, nous sommes plus heureux que lui.»

«J'étais ému en écoutant ce récit. Combien de sauvages meurent ainsi, sans avoir la consolation d'entendre un missionnaire prononcer sur leur tête la sentence d'absolution[11].»

Il fallait envoyer un missionnaire vers des âmes si honnêtes et si bien préparées à accepter toutes les exigences de la bonne nouvelle de l'Évangile. Qui donc jugerait-on digne

---

[10] *Registre des Baptêmes* de Betsiamites.

[11] A Mgr de Mazenod, 26 novembre 1853, dans *Annales de la Propagation de la Foi...*, Lyon, 26 (1854), p. 285.

de cette mission ? Nul autre que le père Arnaud, encore jeune missionnaire.

Le 30 décembre 1852, le père Durocher s'adressait au provincial, le père Jacques Santoni, et annonçait la promesse faite aux Naskapis, venus aux Ilets, que le père Arnaud les suivrait jusque dans leurs forêts les plus reculées. Il faut, ajoutait-il, un courage bien grand pour cela. Et dans un cri où passe toute l'âme du missionnaire: «Les Naskapis aussi vont donc être instruits de la prière.» Mgr Baillargeon, consulté à ce sujet, en eut l'âme toute inondée de joie[12].

On ne s'y rendra pas tout de suite cependant, mais le jour approche. Le 8 janvier 1852, le père Durocher, remerciant Mgr Turgeon d'un don envoyé par ce dernier, lui écrivait: «Assuré des secours de la Propagation de la Foi, la mission des Naskapis aura son exécution[13].»

Entre temps, on songea à tenter une aventure chez les Esquimaux. Le père Durocher ne favorisait pas cette mission pour le moment. Il l'écrit à l'évêque de Québec. Une lettre du père Santoni lui avait appris que l'on pensait à l'envoyer, lui, ou le père Arnaud, dans la Baie-des-Esquimaux. «Si je puis donner mon opinion, j'aimerais mieux qu'on visitât les Naskapis par la rivière Manicouagan, comme V.G. en a déjà conçu le projet. Au moins, les infidèles du diocèse de Québec pourraient par là avoir le bonheur d'être tous évangélisés. V.G. n'ignore pas que le petit nombre de missionnaires consacrés aux missions montagnaises a fait abandonner ce projet.» Avec un peu d'organisation, le missionnaire des Naskapis pourrait faire la mission du lac Saint-Jean, mais c'était impossible pour le moment. Le père Babel pourrait cependant se rendre au lac et le père Arnaud pénétrer dans les terres. «Je désire beaucoup qu'il y ait assez de missionnaires pour évangéliser la Baie-des-Esquimaux, je ne vois pas que nous soyons en mesure pour exécuter tous ces projets. Vous aurez l'occasion

[12] Le 30 décembre 1853, dans *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1855, p. 64-65.
[13] Archevêché de Québec, dossier *PP.* O. I-132.

d'en parler au Provincial.» Il ajoute en terminant que Son Excellence trouvera toujours, dans les Oblats, des hommes prêts à partir dès que la voix des supérieurs se sera fait entendre[14].

Une partie du diocèse de Terre-Neuve ayant été rattachée au diocèse de Québec en 1852, M[gr] Turgeon devint encore plus enthousiaste pour cette fondation.

L'année 1853 vit enfin un bel effort. Le père Arnaud qui, dès le 30 septembre 1850, s'offrait à M[gr] Turgeon pour tenter cette expédition missionnaire[15], essayerait de pénétrer chez les Naskapis.

C'était de gaieté de cœur que le père Arnaud entreprenait cette première expédition. Il l'écrivait à M[gr] Turgeon, le 10 novembre 1854: «Quoique travaillant déjà depuis plusieurs années avec contentement auprès des Indiens des postes du roi et du Labrador, ce fut, Monseigneur, un jour heureux pour moi que celui où je reçus ordre de me préparer à aller porter la bonne nouvelle à la nation Nascapise. Les beaux rêves de mon enfance allaient donc enfin se réaliser. Je sentais mon cœur tout ému et tout enflammé par les récits brûlants des missionnaires, dont les uns, vétérans dans la milice sainte, avaient blanchi dans l'exercice des missions, et les autres, quoique jeunes encore devenus victimes de leur zèle par des maladies précoces n'en continuaient pas moins le bien qu'ils avaient commencé, en provoquant de nouvelles vocations. Comme eux, j'allais donc m'enfoncer dans les bois, à la recherche du pauvre infidèle. Dès lors l'inclination qui me portait vers les âmes les plus abandonnées, jointe au désir de leur faire connaître la sainte prière, me faisait soupirer après le moment du départ.»

Il raconte ensuite son voyage. Parti de Manicouagan vers la fin de juin 1853, il fit naufrage sur cette même rivière et les hommes qui l'accompagnaient furent saisis de décourage-

---

[14] La Baie-des-Esquimaux appartenait au diocèse de Terre Neuve. La lettre est du 11 octobre 1852 (*Registre des Lettres*, vol. 24, p. 624).

[15] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1851, p. 37.

ment. Heureusement il eut le bonheur de rencontrer Mgr Baillargeon, en tournée de confirmation, et se rendant à Mingan. Les Naskapis s'offrant à le conduire dans leurs terres, le père Arnaud répondit qu'il lui fallait la permission de Kattsheilnuis «le vieillard», comme ils appelaient le père Durocher. Les Naskapis en firent eux-mêmes la demande et la permission fut accordée.

Le 29 août, nos voyageurs étaient à l'embouchure de la rivière Manicouagan qu'ils remontèrent. Le chapelet agrémentait la route. Une fois, on vint sur le point de perdre le canot, et seule une protection divine toute spéciale permit de continuer le voyage. Après un mois de navigation et de portages, on atteignait le lac Mouchalagane, lieu choisi pour l'hivernement. La chasse étant mauvaise, on trouva un autre campement. C'est en cet endroit que le père Arnaud bâtit une chapelle rustique.

On ne tarda pas à se rendre compte que les loups infestaient le territoire et dispersaient le gibier. Bien que le missionnaire se fût déclaré prêt à mourir avec eux, tous furent forcés de se disperser, car la troupe était trop nombreuse pour le gibier qui n'abondait pas.

Les occupations du père consistaient à dire la messe, à montrer la lecture, l'écriture et le service de la messe aux enfants. Il eut aussi le bonheur de constater la grande dévotion des Montagnais à la Sainte Vierge; ils récitaient le rosaire tous les jours.

Au commencement de mars, alors qu'il se trouvait dans le campement des Naskapis, heureusement déjà catholiques, il décida de se diriger vers Nitskikonits à huit ou dix jours de marche, mais la misère augmentant de jour en jour, il y renonça. Le 10 mai, touchant presque au terme de ses misères, le père Arnaud partait, sans nourriture, avec le groupe. A quatre-vingt-dix ou cent lieues du terme du voyage, les explorateurs passèrent à travers la glace devenue trop mince pour les soutenir.

Au cours de l'expédition, le pauvre missionnaire avait rencontré peu de Naskapis, mais du moins pensait-il avoir fait d'utiles observations.

Le lac Mouchalagane était vraiment le lieu où les Naskapis devaient se réunir, mais ceux-ci ne s'attendaient pas à la visite du missionnaire; on la leur avait fait espérer d'un printemps à l'autre. Cet endroit cependant aurait été mal choisi pour la réunion à cause du manque total de chasse, de pêche et de magasins où les Indiens auraient pu se procurer le nécessaire et échanger leurs pelleteries. De plus, selon certains rapports, les Naskapis, nombreux sur la côte orientale de la Baie d'Hudson et sur le versant de la hauteur des terres, désireraient beaucoup rencontrer la Robe-Noire. A cet effet, la Baie-des-Esquimaux offrait plus d'espoir, et après une ou deux missions, la permanence du missionnaire au milieu des indigènes deviendrait peut-être une nécessité[16].

Le père Arnaud allait-il se laisser abattre par ce premier échec ? Il n'avait pas un caractère à se décourager facilement, surtout quand la gloire de Dieu et le salut des âmes étaient en cause. Cette mésaventure ne devait qu'accentuer son désir. Il y retournera donc l'année suivante; du moins se décision était bien prise.

La Providence, dont les desseins sont insondables, avait d'autres vues. Le 3 juillet 1855, de la cabane de Grégoire Pistapesh, sur la rivière Manicouagan, le père Arnaud expédiait une bien triste lettre à l'archevêque de Québec.

Parti pour le pays des Naskapis en compagnie de trois Montagnais et de deux Canadiens, tous heureux de travailler à l'extension du règne du Christ, le père Arnaud, ainsi que l'équipage entier, faillirent perdre la vie dans un rapide. Leur vie fut sauve, grâce à Dieu et à Marie, mais la perte de leur canot mit brusquement fin à la mission[17].

Dieu retardait encore cette œuvre d'évangélisation, pour sa plus grande gloire, sans doute. Il éprouvait en même temps

[16] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1855, p. 66-107.
[17] *Ibidem*, 1855, p. 39-41.

le courage et l'esprit de foi de l'apôtre. Ses deux insuccès ne purent abattre l'intrépide missionnaire, mais il devra attendre en 1858 avant de retourner au pays des Naskapis.

Le 25 janvier 1857, le père Durocher écrivait à Mgr Guigues, provincial, que le père Arnaud, plein de santé, demandait à retourner au printemps à la mission des Naskapis, ou, si on le voulait, à prendre la route de la Rivière-Rouge[18]. La lettre du père Arnaud révélait de bien beaux sentiments car son supérieur avouait son intention de la faire paraître dans le *Courrier du Canada*. Le 21 août, nouvelle lettre du père Durocher au provincial, annonçant que le père Arnaud insistait toujours pour retourner chez les Naskapis[19]. On voit que les apôtres ne manquent pas de ténacité. Le 26 octobre, c'est Mgr Baillargeon qui affirme à Mgr Guigues que le père veut encore recommencer son expérience[20]. Deux jours plus tard, le 28 octobre, le père Durocher vient à l'aide du père Arnaud auprès du provincial[21].

Devant tant d'insistance, le provincial répond que si la mission peut être tentée sans imprudence, le projet sera exécuté[22].

Si le voyage peut être tenté sans imprudence ! L'imprudence est-elle possible pour un missionnaire zélé et intrépide, lorsqu'il court à la poursuite des âmes ? Qu'il n'en tienne qu'à cela, on rassurera le provincial et le père partira.

Toutes les autorités concoururent au succès du voyage et de tout cœur, semble-t-il, on souhaite bon succès au missionnaire. Peine perdue ! Le 17 juillet, le père Durocher annonce que la mission du père Arnaud a complètement et brusquement échoué. Les Indiens sur lesquels il comptait avouèrent ne pouvoir se rendre chez les Naskapis avant Noël, et les Indiens de la mer refusèrent de le suivre parce qu'ils ne con-

---

[18] Archives provinciales O.M.I., dossier *Québec*.
[19] *Ibidem*.
[20] *Registre des Lettres*, vol. 27, p. 499.
[21] Archives provinciales O.M.I., dossier *Québec*.
[22] *Ibidem*.

naissaient pas la route; le père dut s'incliner[23]. Le pauvre missionnaire revenait l'âme bien grosse et la mine peu victorieuse. Les Naskapis ne recevraient-ils donc pas le message évangélique de sa bouche ?

Allait-on donc enfin ouvrir les yeux à l'évidence et renoncer à ces rêves chimériques ? Non, la prudence humaine n'y entrerait pour rien. Le père Arnaud y tenait toujours et Mgr Baillargeon ne le désirait pas moins. Le conseil provincial décidait, le 19 janvier 1859, que le père Arnaud se rendrait à la Baie-des-Esquimaux pour connaître l'état des Indiens et pour prévenir l'arrivée des ministres protestants qui devaient s'y rendre l'année suivante[24]. Le voyage ne put se faire. Le conseil décida de nouveau, dans ses séances du 10 et du 11 janvier 1861, que le père Arnaud retournerait chez les Naskapis[25]. Encore une fois, sans que nous sachions exactement pourquoi, le missionnaire ne bougea point.

Il faudra maintenant attendre jusqu'en 1866, mais le père Arnaud n'aura pas le bonheur d'être choisi. Le père Babel, ayant quitté Maniwaki pour revenir à Betsiamites, c'est à lui que l'on confia la tâche de se rendre dans ce lointain pays. Il partit de Québec le 30 avril, et après avoir attendu en vain le vapeur de la Compagnie de la Baie-d'Hudson, à Mingan, il se décida à partir en canot, le 17 juillet. Après un voyage des plus pénibles, où il rencontra un bon nombre de Naskapis et fit plusieurs baptêmes, mais sans pouvoir se rendre à la Baie-des-Esquimaux, il revenait à Mingan, le 29 août 1866. Pendant ce temps, disait-il, il avait fait mille vingt milles en canot, soixante et onze portages, dont trente-sept avaient été faits deux fois, en montant et en descendant. Tous ces portages avaient forcé le missionnaire à marcher deux cent

---

[23] *Correspondance* ..., vol. 1, p. 155 (archives provinciales O.M.I.).
[24] Volume 2, p. 85.
[25] Archives provinciales O.M.I., *Correspondance* ..., vol. 2, p. 120-121. En 1862, le père Arnaud insistait pour retourner à l'intérieur des terres, mais cette fois à Mistassini, car les communications faciles entre ce poste et Rupert's-House permettaient d'y réunir un grand nombre d'Indiens (Arnaud à Guigues, 11 septembre 1862, et Durocher à Guigues, 11 septembre 1862: Archives provinciales O.M.I.).

vingt et un milles avec sa charge sur le dos et trente-sept milles sans fardeau[26].

Malgré ce long voyage, le père n'avait pu se rendre qu'à quelques jours de marche de la Baie-des-Esquimaux; ses guides s'étant refusés à aller plus loin. Il retourna au Labrador en 1867, mais cette fois, par la voie de Rigolet et de la Baie-des-Esquimaux et, de là, il se rendit à Petatstekupau, ou Fort-Naskapie. En 1868, il remonta à la Baie-des-Esquimaux. En 1870, le père Babel remonta par la rivière Saint-Jean, mais ne se rendit pas à la Baie-des-Esquimaux.

Le père Arnaud devait reprendre la route du Labrador en 1871, au grand regret du père Babel désireux d'y retourner lui-même. Le 1er août, le père Arnaud était déjà à Rigolet et le 6, il se trouvait à la Baie-des-Esquimaux. Il n'osait pas cependant parler du voyage entre Rigolet et la Baie, car il ne savait comment s'y prendre pour ne pas médire du pays. Il y rencontra des Montagnais et des Naskapis et il pensait que ce serait la meilleure place pour l'établissement d'une mission, contrairement au père Babel qui voulait fonder à Sandy-Lake[27]. On songea assez sérieusement à cette époque à établir une résidence à la Baie-des-Esquimaux, mais on dut reculer devant les difficultés que présentait une telle entreprise. Le 13 mai 1873, afin de faciliter la tâche des missionnaires qui passaient dans le territoire de Havre-de-Grâce, Mgr Cargagnini nommait le père Florent Vandenberghe, vicaire général pour le Labrador, lui permettant de déléguer les pouvoirs ecclésiastiques aux missionnaires qu'il y enverrait[28].

Le père Arnaud obtint de M. Donald Smith, que la Compagnie de la Baie-d'Hudson payât la somme de $600, pour les

---

[26] *Journal de nos Missions montagnaises* (archives de Betsiamites).

[27] *Missions ... des ... Oblats de Marie-Immaculée*, 11 (1873), p. 216.

En 1869, le père Arnaud s'était offert pour ces missions. Le père Durocher écrivait au père Vandenberghe, le 22 avril 1869: "Le bon Père Arnaud se met sur les rangs pour la mission des Naskapis — ce serait bien un choix des plus heureux si vous pouviez lui donner un successeur pour la mission du fleuve Saint-Laurent ..." (archives provinciales O.M.I., dossier *Québec* 1869).

[28] Archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites*: *Juridiction ecclésiastique*.

voyages des missionnaires et qu'ils fussent reçus dans les postes de la Compagnie[29].

En 1872, le père Arnaud, parti le 8 juillet, arriva assez tôt à la Baie-des-Esquimaux, puisqu'il y administra le baptême le 4 août. Le 17, il annonçait: «Me voici à Notre-Dame de Rigolet.» Il donna ses soins aux Naskapis durant quinze jours et eut la joie de trouver une chapelle toute construite[30]. De là, le père Arnaud poussa jusqu'à Fort-Chimo, sur la baie d'Ungava. Il avait émis l'opinion qu'une résidence à la Baie-des-Esquimaux serait plus facilement ravitaillée d'Angleterre que du Canada.

Le père remonta encore à la Baie-des-Esquimaux en 1873, alors qu'il arriva à Rigolet le 25 juillet et à North-West-River ou Notre-Dame-des-Neiges le lendemain, dimanche. Il commença la mission tout de suite et baptisa seize enfants. Il rencontra aussi trois infidèles, tous bien recommendables: l'un vivait avec trois femmes dont deux étaient sœurs, le second en possédait deux et le troisième avait pour femmes, la mère et sa fille. Le 3 août, il communiait vingt-quatre Indiens, baptisait trois adultes et sept enfants et bénissait quatre mariages. Le 10 août, fête de saint Laurent, il écrivait au père Achille Rey : «[Je suis venu dans le nouveau monde], j'ai erré après les tribus indiennes d'abord à la Baie d'Hudson, ensuite dans le Saguenay... enfin dans le pays des Esquimaux... Je passe mon temps à lire dans notre petite chapelle... le mobilier est bien humble, un petit autel, quelques images, une chaise qui me sert de table toutes les fois que je veux écrire, et de lit lorsque le sommeil ou la paresse m'accablent.» Le 15 août, le missionnaire s'acheminait vers Rigolet, où il parvenait le 18, engageant les Indiens, le 27, à venir passer l'hiver à Notre-Dame de Betsiamites. Un Esquimau le suivit et le père espérait réussir à le convertir et à apprendre la langue. Les Moraves parlaient d'établir une mission à la Baie-des-Esquimaux, supportée par le gouvernement de Terre-Neuve,

[29] Smith à Arnaud, dans *Correspondance...*, vol. 2, p. 326.
[30] Archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites;* 17 juillet 1873.

et le missionnaire s'émouvait du mal que les protestants y feraient.

A Rigolet, la goélette qui devait le ramener au Canada, se faisant attendre, le père Arnaud perd un peu patience. Il soupire constamment après son gîte de Betsiamites et ses chers Montagnais, qu'il n'a pas oubliés un instant dans sa longue randonnée. Ce qui lui causa la plus grande souffrance, ce fut la privation de la sainte messe en voyage, mais il se reprit en dirigeant ses soupirs et ses élans d'amour vers la Sainte Vierge chaque fois qu'il passa devant une mission qui lui était dédiée. Parti de Rigolet, le 4 octobre, le missionnaire revoyait son presbytère de Betsiamites, le 25 octobre[31].

Le père ne devait plus revoir la Baie-des-Esquimaux; les pères Zacharie Lacasse, Désiré Fafard et Georges Lemoine le remplaceraient. Il avait tout de même fait trois voyages fructueux dans cette mission et avait été le premier Oblat à fouler le sol de la baie d'Ungava en se rendant une fois à Fort-Chimo.

Les Oblats étaient enfin parvenus au pays des Naskapis et en particulier à la Baie-des-Esquimaux. Ils n'étaient pourtant pas encore parfaitement satisfaits; il restait la baie d'Ungava et les Esquimaux. Il fallait les atteindre. Ce désir augmenta encore, en 1868. Lors de son séjour de quinze jours à North-West-River, le père Babel y avait trouvé trente-deux Naskapis venant, pour la plupart, de la baie d'Ungava. On désirait les visiter chez eux. Le père Babel n'eut jamais ce plaisir. Cette joie, Dieu la réservait au père Arnaud. Ce dernier avait bien voulu s'y rendre en 1871, mais il craignait, en le faisant, de manquer sa mission des Montagnais et cela l'arrêta. Mais, dès le 15 février 1872, il sollicitait de Mgr Langevin, de Rimouski, la faveur... «d'être envoyé à Ungava dans le pays des Esquimaux[32]». D'ailleurs, M. McKenzie, en charge de ce poste, l'invitait fortement à s'y rendre, affir-

---

[31] *Journal de voyage* du père Arnaud.
[32] Archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites*.

mant qu'il y avait là un bon groupe de Naskapis et d'Esquimaux bien disposés[83]. Il s'y rendra donc cette année-là.

De Rigolet, où il se trouvait, il annonçait au provincial, le 17 août, qu'on l'avait assuré que beaucoup de Naskapis habitaient à Ungava et il espérait s'y rendre. Il ajoutait: «J'apprends que les pères Moraves me vouent à tous les mauvais esprits, mais peu m'importe.» D'après son journal de voyage, le 7 septembre, il pénétrait dans la baie d'Ungava, mais il se trouvait encore à cent cinquante milles de Fort-Chimo. Le 11 septembre, il est à terre et commence le catéchisme aux Naskapis et aux Esquimaux. On l'appelle déjà du doux nom de *Nola, mon père*. Quelle joie pour un missionnaire, vrai père des âmes ! Tous ces Indiens désiraient savoir le catéchisme et recevoir le baptême. Dix-huit personnes suivaient les leçons dont cinq, déjà baptisées à Petatstekupau par le père Babel. Les leçons de catéchisme et de chant se continuèrent les 12 et 13 septembre, et le 14, le père notait que les Naskapis montraient du zèle à se faire instruire. Il réunissait, trois fois par jour, ses étudiants qui savaient déjà le *Pater*, l'*Ave Maria* et le *Credo*. Le père se proposait de les baptiser, le lendemain, dimanche 16, ce qui eut lieu en effet. Contents d'avoir vu la robe noire, les Indiens furent peinés au moment du départ du père Arnaud et disaient bien sincèrement: «Nous allons nous ennuyer beaucoup après que tu seras parti.» On récita le chapelet ensemble et ce fut la dernière cérémonie de cette brève mission[84]. Ils devront attendre la visite du père Zacharie Lacasse pour voir un autre missionnaire.

Quant à la possibilité d'établir une mission à ce poste, le père Arnaud notait, le 26 août : «Jamais nous n'aurons les moyens et la facilité — il faudrait pour cela agir comme les Moraves ou l'Honorable Compagnie, être marchands — et que les Sauvages eussent absolument besoin de venir à nous pour

[83] *Journal de nos Missions montagnaises.*
[84] *Journal de Voyage.*

se procurer les choses nécessaires ou nous vendre leur produit[35].»

Le père ne devait plus revoir ses néophytes de Fort-Chimo. Mais il s'intéressa toujours à l'établissement d'une mission en cet endroit. Il en avait calculé les frais, mais il estimait que l'on ne pourrait l'établir qu'à la condition que la Compagnie de la Baie-d'Hudson voulût bien construire et la chapelle et la résidence. Il croyait pourtant que M. D. Smith se ferait un plaisir d'aider à cette construction, puisque le premier, ce monsieur avait insisté pour que les missionnaires se transportassent à Ungava[36]. Malheureusement, la résidence ne put jamais se fonder.

Les Esquimaux, rêve de tous les missionnaires, ne reçurent jamais la visite du missionnaire d'une façon efficace. Ce n'est pourtant pas la faute des missionnaires qui y tenaient tant et dont toute la peine était de voir cette tribu entière sous la domination des Frères Moraves.

La vue des Esquimaux avait particulièrement ému le père Arnaud. Il écrivait, le 6 août 1871, qu'il avait trouvé à Rigolet quelques familles esquimaudes qui ne montaient jamais plus haut dans la Baie, car ils ne sympathisaient pas avec les Montagnais et les Naskapis. Il ajoutait: «En voyant ces pauvres Esquimaux, j'ai senti en moi le plus vif désir d'aller les voir chez eux, c'est-à-dire à Hungava, Nackvak, Lampson, à l'extrémité nord du Labrador. J'espère, mon Révérend Père, que l'année prochaine vous me renverrez dans ce pays avec un bon compagnon, et que vous me permettrez de tenter un voyage chez les Esquimaux. Il y aura moyen, je crois, de faire un essai et, d'après ce que je puis voir, j'aurai comme missionnaire bonne chance de gagner quelques âmes au bon Dieu[37].» Il affirmait encore qu'il serait le plus heureux des hommes si on voulait le charger de cette expé-

[35] *Ibidem.*
[36] Archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites;* Arnaud au provincial, 17 février 1892.
[37] *Missions ... des ... Oblats de Marie-Immaculée,* 11 (1873), p. 214-217.

dition. «Je ne crains ni la fatigue ni les privations; je compte sur le bon Dieu, qui n'abandonne jamais ses missionnaires.»

Il se rendit à Ungava, comme nous l'avons dit, au cours de l'année 1872. Dans son journal de voyage, il s'étend assez longuement sur chacune des stations moraves. Il fut particulièrement frappé par les mœurs de ces gens. Il n'y a pas, dit-il, une seule femme ou fille chaste. Le vêtement des femmes l'intrigue, car il ressemble... «pour sa forme au scapulaire des religieux capucins». Une mission est impossible, car les Esquimaux ne se rendent chez les Moraves à différentes fêtes que parce qu'on les régale.

A Ungava, il a été déçu. La conduite des Esquimaux contraste avec celle des Naskapis; ils ont refusé d'assister aux exercices.

Le 24 septembre, le bateau est à Davis-Inlet et le père observe que les Moraves inculquent la haine de la religion catholique et font des caricatures grotesques et obscènes du pape. Les Esquimaux de ce poste lui semblent cependant meilleurs. Ils posèrent toutes sortes de questions sur le père, sur son costume et sur sa croix. M. Cummings, chef du poste de Davis-Inlet, qui avait un petit Esquimau orphelin qu'il ne voulait pas garder, le confia au père parce qu'il n'en avait pas besoin et que l'enfant était trop jeune et trop paresseux. Il sera utile, dit le père, pour apprendre la langue. Inutile d'ajouter qu'en compagnie du missionnaire, l'orphelin retrouve un père. L'apôtre note, le 29 septembre, que le jeune homme paraît tout content d'être à bord. Nous n'en entendons plus parler.

Le 20 octobre, le père Arnaud écrit dans son journal que, après avoir vu Ungava, on peut s'écrier: «Vive nos missions montagnaises !»

Malgré son zèle apostolique et son grand désir de voir les Esquimaux évangélisés, le père Arnaud avait conservé toute sa préférence pour les Montagnais.

Ungava pourrait sembler le terme des ambitions du père Arnaud. On se tromperait en le croyant. Il voulait pousser jusqu'au Groenland. Il écrivait, le 7 mars 1869, au père Florent Vandenberghe, provincial. «Le r.p. Babel visita la baie des Esquimaux ainsi que les postes de Petatstskupau, il nous apporte l'heureuse nouvelle de la possibilité de faire une excursion jusqu'à Ungava Baie, pays infidèle. De là au Groenland, il n'y a qu'un pas, mais notre nombre est encore insuffisant[88].»

Le nombre des missionnaires restera bien longtemps insuffisant. Quant au père Arnaud, il ne sera jamais le missionnaire des Naskapis, ni des Esquimaux, soit de la Baie-des-Esquimaux, soit de la Baie d'Ungava, soit du Groenland. Dieu l'avait fait missionnaire des Montagnais, et il restera missionnaire des Montagnais jusqu'à sa mort.

[88] Archives provinciales, dossier *Betsiamites*.



XII.—Betsiamites: le musée du P. Arnaud.

XIII.—Betsiamites: intérieur de l'église, au temps du P. Arnaud.

CHAPITRE IX

Crucifié à l'exemple du premier Missionnaire

Le Christ a choisi la voie royale de la Croix pour assurer le rachat du monde. Ses apôtres ne trouveront pas de moyen plus efficace pour continuer l'œuvre de rédemption commencée par le premier missionnaire.

Le père Arnaud le savait bien, lui qui avait souvent lu dans la Règle des Oblats le *usque ad internecionem*, «jusqu'à la mort» pour l'amour du Christ et le salut des âmes les plus abandonnées[1]. S'il avait connu le cantique

> O Vierge sainte, crucifiée avec votre doux Fils
> Gravez en nous l'empreinte
> Du divin Crucifix,

il en aurait fait son idéal. Indépendamment des mots, le père Arnaud en a incarné la réalité tout au cours de sa vie missionnaire.

Comme tous les véritables apôtres, travaillant uniquement à procurer la gloire de son Maître, le père possédait un talent particulier pour dissimuler ses peines et ses misères sous des expressions enjouées. Il suffit de soulever le voile pour comprendre tout ce que lui coûta de peines et de sacrifices une vie dépensée pendant soixante-cinq ans à l'évangélisation des Indiens du Canada. Les rapports des autres missionnaires, travaillant dans les mêmes circonstances, nous aideront à comprendre comment le père Arnaud fut à peu près constamment sur la croix.

Un petit mot du père Arnaud lui-même demandant à aller résider au milieu des Montagnais, révèle son âme. N'écri-

---

[1] "Ils [les Oblats] doivent être prêts à consacrer... leur vie même à l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à l'avantage de l'Eglise, à la sanctification de leurs frères" (*Règle des Oblats, introdution*).

vait-il pas à Mgr Guigues à cette occasion: «Quant à la nourriture et les autres choses nécessaires à la vie, je vous promets que je n'aurai rien à souffrir... Je sais supporter la fatigue et la faim[2].» Il émettra la même pensée lorsqu'il demandera à se rendre chez les Esquimaux. Il affirmait bien simplement, le 6 août 1871: «Je ne crains ni la fatigue, ni les privations; je compte sur le bon Dieu, qui n'abandonne jamais ses missionnaires[3].»

Certes le père ne craint ni la fatigue, ni la faim, ni les privations, mais il ne nous trompera pas s'il pense nous faire croire qu'il n'en souffre pas. Il accepte ces misères pour le salut des âmes, mais il ressent douloureusement toutes ces peines et ces privations. On se rappelle en quelles circonstances son courage sembla faiblir lors de son premier voyage à la Baie James. Il dit tout simplement qu'il fut déçu, ce n'était pas là ce que son imagination lui avait représenté sur ces tribus. Délicat, le père n'avait pu se faire à l'hygiène et à la cuisine des indigènes. Malgré tout, il affirme avoir rêvé, dès cette époque, de remplacer le père Laverlochère dans ces missions, lorsque ce dernier ne pourrait plus s'y rendre. Voilà certes quelqu'un qui reconnaît la croix et l'embrasse les yeux bien ouverts.

Avant de donner quelques exemples de voyages difficiles entrepris par le père Arnaud, on nous permettra d'emprunter deux expériences du père Babel. Le père Arnaud ne parle pas de semblables difficultés, mais il n'a pas pu ne pas les éprouver.

Il y avait d'abord la vermine, inséparable de la vie dans la loge des Indiens. Dans son journal du voyage de 1866, le père Babel écrit: «*Je n'ai pas encore parlé d'un certain animal* importé qui ayant trouvé un bon terrain s'est permis de se multiplier outre mesure. Je viens de profiter d'un moment où mes deux sauvages sont allés dénicher un castor

[2] 10 novembre 1850. (archives provinciales O.M.I.).
[3] *Missions... des... Oblats de Marie-Immaculée,* 11 (1873), p. 217. Il écrivait encore au provincial, le 6 mai 1908: "Pour moi je suis vieux et infirme et ne refuse pas le travail tant que je pourrai me mouvoir" (archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites*).

pour leur faire une guerre en règle. Après une triple sommation de déguerpir faite sur ma flanelle à coups de verges, j'ai attaqué cette troupe rebelle; j'en ai fait un massacre terrible sans accorder de quartier, et c'est après cette expédition que tranquillement assis sur des branches de sapin, les pieds près d'un bon feu, je trace ces quelques lignes[4].»

Venait aussi la difficulté de la marche dans les portages ou à travers les bois. Au même endroit, le père Babel parle d'une façon humoristique de cette difficulté. On ne doit pas oublier non plus que la plupart du temps le pauvre missionnaire, portant son bagage sur son dos, était chargé comme un mulet. «*Je viens de parler de mes bottes*: elles ont été ma plus sérieuse inquiétude de tout le voyage. J'avais une peur continuelle de perdre les semelles car le dessus était percé de toutes parts et comme si elles m'avaient compris, je leur disais: mes chères bottes, je vous en prie, tenez-vous fortement collées aux semelles, ne les perdez pas. J'ai eu une sérieuse crainte de faire nu-pieds une partie des portages, ce qui aurait compliqué la situation; mais maintenant, j'espère que le dessus tiendra partiellement assez car les semelles sont encore bonnes pour me rendre à Mingan et je n'aurai qu'à veiller à ce que les chicots ne viennent m'écorcher les pieds en se faufilant à travers les fenêtres[5].»

Tous les voyages comportaient ces deux inconvénients. Et que dire de la faim ? Sans doute, le père Arnaud possédait sa façon à lui de s'en tirer en «serrant la babiche» et si le procédé pouvait produire quelque effet, très douteux d'ailleurs, en trompant la faim et en rendant le voyageur plus léger pour la marche, la souffrance n'en devait pas diminuer de beaucoup[6]!

Aussi on ne contestera pas la vérité de l'affirmation de Mgr F.-X. Bossé, le 29 octobre 1882, dans une lettre aux missionnaires de Betsiamites: «En esprit, chers Pères, je baise vos

[4] *Journal*, à la date du 26 août 1866.
[5] *Ibidem*.
[6] Arnaud à l'archevêque, 10 novembre 1854, dans *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1855, p. 99.

pieds, *quam speciosi !* usés à courir sans fin ni trêve après le sauvage idolâtre; je presse contre mes lèvres avec respect et amour ces mains qui ont versé l'eau sainte sur des milliers de têtes infidèles, je vénère comme Reliques ces membres que vous avez livrés au froid, aux moustiques, à la vermine, à la dure, à tout ce qu'il y a, pour un blanc, de crucifiant dans la vie sauvage, et vous l'avez fait avec joie et de si bon cœur pour augmenter le nombre des enfants du Christ[7].»

Le premier voyage du père Arnaud dans l'intérieur du Labrador, en 1853, apporta des souffrances inouïes. Après un mois de fatigues et de marches, écrit le père Arnaud, nous arrivions sur les bords du lac Mouchalagane[8]. Les pluies devinrent bientôt fréquentes, l'air nébuleux; souvent d'épais brouillards s'élevaient des lacs et des endroits marécageux dérobant la vue du soleil. On comprend la joie de vivre à la pluie ! Vint ensuite le problème des provisions. Le père écrit: «Mais il fallut bientôt songer aux provisions. Nous commençâmes donc à tendre nos rets, pour la pêche. Dès que le poisson sortait de l'eau, on le faisait sécher au-dessus d'un foyer, sur de petites baguettes disposées à cet effet. La fumée, en lui tenant lieu de sel, lui devait servir de préservatif contre la corruption. Mais la pêche, sans la chasse, ne pouvait guère suffire pour notre nombre; peu après notre arrivée, mes Montagnais levèrent leur camp pour aller tenter fortune ailleurs.

«Les Naskapis, qui étaient également montés avec moi depuis la mer, m'avaient quitté depuis plusieurs jours, pour aller rejoindre ceux de leur nation qui s'étaient fixés sur les bords du lac Plepti; et je restai là, seul avec une famille montagnaise.

«J'avais déjà passé trois semaines dans cet isolement, et alors seulement arriva la petite caravane que nous avions laissée derrière nous en partant. Nous les reçûmes avec joie; mais cette joie fut bientôt tempérée par l'appréhension de

---

[7] Archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites: Gouvernement et juridiction ecclésiastique.*

[8] Arnaud à l'archevêque, 10 novembre 1854, dans *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec,* 1855, p. 74.

l'état de détresse et même de famine, auquel bientôt, tous ensemble, nous craignions d'être réduits; car il y avait parmi ces pauvres gens bien des malades, des veuves et de petits orphelins, mais peu de chasseurs. La chasse, d'ailleurs, s'annonçait mauvaise, et il n'y avait plus à compter sur la pêche, le poisson commençant à se retirer dans les profondeurs du lac.

«Tout nous présageait un rigoureux hiver; le froid était déjà considérable, la glace devenait de jour en jour plus forte; la neige blanchissait nos montagnes; et cependant, l'on n'était encore qu'au commencement de novembre[9].»

La chasse fut des plus maigres. On se contenta de perdrix blanches, de quelques maigres porcs-épics et de quelques lièvres. Au cours de l'hiver, il fallut se disperser par famille dans toutes les directions. Par ce moyen, en occupant une plus grande étendue de terrain, on espérait améliorer son sort.

Au commencement de mars, le père résolut de se rendre à Nitskikonists, poste éloigné de huit ou dix jours de marche, mais il se procurera difficilement un guide, aucun chasseur ne pouvant se détacher du groupe pour le conduire. On n'avait pas non plus de provisions pour la route: le fusil seul procurerait la nourriture. La moindre chose aurait suffi, dit le père, une perdrix, un lièvre, c'était assez pour des voyageurs qui plient bagage chaque jour, ne s'arrêtant que pour prendre leur repos alors que la nuit tombe. Et le missionnaire était bien décidé, pour arriver à son but, à «serrer la babiche». Il continue: «Pour mon compte, dans cette expédition, le plus difficile était de pouvoir subvenir aux besoins des femmes et des enfants, que nous laisserions au poste. De mon côté, je n'aurais rien pu fournir; mes provisions étaient épuisées depuis longtemps et je vivais sur la chaudière d'autrui. La répugnance (soit dit en passant), qui m'avait fait d'abord abhorrer certaines nourritures, fut bientôt vaincue par la faim, et aussi par le désir de ne pas contrister mes hôtes, qui, malgré leur pauvreté, me prodiguaient toujours leurs attentions et mettaient tout ce qu'ils avaient à ma disposition. Par le

---

[9] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1855, p. 76-77.

fait, nous aurions exposé à mourir de faim les personnes que nous aurions laissées; car au mois d'avril, les perdrix blanches, qui avaient été jusque-là notre principale ressource, en reprenant leur vol pour retourner vers de plus froides régions, allaient quitter ces lieux. Il faudra, dès lors, avoir recours à la pêche, et pour cela, percer la glace sur les lacs, afin d'introduire les filets. Il faut être homme, et stimulé par l'aiguillon d'une longue faim pour se décider à essayer un pareil expédient.

«La misère donc augmentant de jour en jour, je me vis obligé de renoncer à ce voyage projeté[10].»

Par esprit de charité, le père Arnaud, ne voulant pas être plus longtemps à charge à ses pauvres Indiens, partit pour sa maisonnette du lac Mouchalagane, se proposant bien d'y vivre seulement à ses dépens. Il y passa encore un mois, seul avec son compagnon canadien.

«Notre presque unique occupation était alors de nous procurer de quoi vivre; et malgré toutes nos fatigues et nos recherches pour rencontrer quelques gibiers, nous nous couchions souvent sans prendre aucune nourriture. Nous nous estimions même heureux lorsque nous avions une perdrix à partager à nous deux. Cette disette m'avait rendu *maître passé* pour le tir, au point que j'étonnais les meilleurs chasseurs[11].»

Aux premiers jours de mai, le père prit la route du retour. On n'avait pas une bouchée de provisions et on se trouvait alors à une distance de deux cent soixante-dix à trois cents milles du terme du voyage, obligés de se traîner soi-même, ainsi que les canots et les bagages. De plus, on ramenait le corps d'un chasseur, mort dans la cabane du père, ainsi que celui d'un jeune enfant à qui on voulait donner la

---

[10] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1855, p. 98-99. M. Ange Picard, vieillard indien de Sept-Iles, baptisé par le père Arnaud, nous a affirmé au cours de l'été 1956 que le père avait plusieurs fois hiverné avec les Indiens dans l'intérieur du pays. Le missionnaire, dans sa charité, s'imposait la peine de chasser les petits oiseaux pour trouver de la nourriture aux enfants dans les périodes de pénurie.

[11] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1855, p. 100.

sépulture dans un cimetière indien, car la vénération des Indiens pour leurs défunts était grande.

Tandis que l'on poursuivait la route, à petites journées, un Indien s'adressa, un jour, au père: «Si tu viens à mourir avant nous, car il n'y a pas d'espoir que nous puissions nous rendre à la mer, que faudra-t-il faire de toi ? Comment t'arranger ?» «Tu m'enterreras dans la neige, lui répondis-je, tel que je suis, avec ma robe noire, et ma croix. Vous n'essaierez point de me transporter ailleurs. C'est sur vos terres que je veux reposer et être avec vous autres, même après ma mort. Tu placeras une croix avec cette inscription: C'est ici qu'a rendu le dernier soupir notre *père Kawaskamurst;* afin que ceux qui passeront par là le sachent et prient pour moi.» — «Non, non», répondirent-ils, en m'interrompant, «nous ne pourrions nous résoudre à t'abandonner ainsi exposé à devenir bientôt la proie des bêtes féroces. Si tu meurs, nous te transporterons à l'endroit où reposent nos pères, et si les forces nous manquent, nous mourrons à tes côtés, nous te protégerons de nos corps, afin que les animaux ne puissent s'approcher qu'après nous avoir dévorés les premiers.». — «Du courage», leur disais-je, «ne vous laissez pas abattre par ces pensées; il ne nous arrivera que ce qu'il plaira à Dieu. Quoi qu'il nous destine, que sa sainte volonté soit faite. Mourir de faim ou de froid, noyé dans quelque rapide, ou dévoré par les ours, ou les loups, cela m'est bien indifférent. Je ne me dissimulais pas les dangers qu'il y avait à courir, lorsque je m'aventurai dans les bois, je suis disposé à tout[12].»

Au cours du voyage, on se trouvait heureux lorsqu'on pouvait, le soir, se partager une bouchée de viande ou quelques cueillerées de bouillon. «Bien des fois nous n'eûmes entre trente personnes qu'une perdrix ou un lièvre et même, à défaut de nourriture plus substantielle, on mangeait la sève qui se trouve entre l'écorce des bouleaux, mérisiers, épinettes, etc., ou bien on recherchait sous la neige de petites graines rouges[13].»

---

[12] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec,* 1855, p. 101-102.
[13] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec,* 1855, p. 103.

Le père Arnaud conclut en ces termes, où il témoigne encore une fois son amour pour ses chers Indiens : «Pauvres enfants des bois, je conserverai toujours, avec une douce émotion, votre souvenir, et en quelque lieu que la Providence dirige mes pas, toujours vous serez les objets de ma prédilection[14].»

Ce seul voyage, on le voit, apporta de bien lourdes croix, mais le père savait que le Maître en avait porté une plus lourde pour sauver ces pauvres enfants des bois. Aussi ne se plaint-il jamais et se montre-t-il toujours prêt à entreprendre de nouvelles randonnées, quelque éloignées, périlleuses ou pénibles qu'elles soient.

Nous n'en raconterons pas d'autres, mais on pourrait penser à sa dérive sur le fleuve qui heureusement l'amena à Anticosti[15] et à son campement forcé de deux jours au cours de l'hiver et dont il a déjà fait le récit à son supérieur général.

Cette vie errante était hérissée de difficultés. Le père Arnaud nous a dit discrètement le dégoût qu'il éprouvait pour certaines nourritures et on peut comprendre un peu la vertu nécessaire pour s'y soumettre ou même s'y exposer de bon cœur. Le froid, les moustiques, la famine guettaient souvent le missionnaire. Ce n'est pas tous les jours que Dieu assistait son missionnaire de façon aussi manifeste que le montre le trait raconté par l'auteur de sa notice nécrologique. «Il visitait un jour en bon pasteur, les âmes confiées à son zèle c'est-à-dire des familles disséminées sur une longueur de 200 lieues. La route était plus longue qu'il ne le croyait; depuis deux jours, ses provisions étaient épuisées, et impossible d'en trouver; l'apôtre marchait toujours. Il arriva devant une montagne escarpée qu'il faut franchir à tout prix;

---

[14] *Ibidem*, p. 105. A la suite de voyages semblables, on comprend mieux le témoignage que le provincial rendait au père: "Que le bon Dieu nous conserve encore longtemps ce cher Père Arnaud, ses pareils sont rares . . ." (Antoine à Fabre, 28 juillet 1878, archives générales O.M.I., dossier *Antoine*).

[15] *Codex historicus* de Québec, 31 juillet 1882.

les chemins sont affreux. Il défaille, et comme jadis le prophète Élie, fatigué de la route, épuisé par le jeûne forcé, il n'en peut plus, il va mourir.

«Dernier espoir : la Divine Providence. Il prie, il implore avec confiance. Et voilà qu'un cormoran venant à passer dans les airs laisse tomber près du pauvre missionnaire un fort beau poisson qu'apparemment il portait quelque part pour le dévorer à son aise. Le missionnaire était sauvé[16].»

Une épidémie survenait-elle au milieu de son peuple, le père Arnaud était debout nuit et jour et se dépensait sans compter, ignorant ses propres fatigues. C'est ainsi qu'en 1864, il fut mis aux portes de la mort, victime de son dévouement.

Le *Codex historicus* de la maison de Saint-Sauveur de Québec note, le 23 avril 1864 : «Le R. et bon père Arnaud, l'apôtre des Montagnais est arrivé aujourd'hui à Québec où il doit passer quelques jours. Son voyage a été des plus pénibles à cause de l'état des chemins. Il a été obligé de marcher une nuit entière. La vie de ces bons pères est toujours bien pénible à cause des distances qu'il faut parcourir à pied pendant l'hiver soit pour aller aux malades à 18 ou 20 lieues soit pour visiter un certain nombre de familles qui résident le long de la côte. Durant le cours de l'hiver, le R. P. Arnaud a été demandé pour un malade qui se trouvait à 18 lieues de Betsiamites. Il est tombé à l'eau. C'était en décembre. Il en a fait une maladie qui a été sérieuse. Quel mérite pour ces missionnaires ! Comment oser nous plaindre[17] . . .»

Le père J.-M. Nédélec confirme cette maladie du père dans une lettre au supérieur général, le 15 février 1864. Il affirme qu'on perdit tout espoir de le sauver, mais ayant invoqué les saints noms de Jésus et de Marie, il se trouva mieux dans la nuit de Noël[18]. Quant au père Arnaud, qui

---

[16] *Missions . . . des . . . Oblats de Marie-Immaculée*, 64 (1930), p. 276-277.
[17] Archives de Saint-Sauveur de Québec.
[18] *Missions . . . des . . . Oblats de Marie-Immaculée*, 4 (1865), p. 168.

avait écrit le 15 février, il se contentait de dire que l'épidémie l'avait empêché de préparer un long rapport, que le père Nédélec avait été atteint et que celui-ci à peine remis, c'était son tour, à la suite d'un voyage à Portneuf où il était allé administrer les derniers sacrements à un malade[19].

La faim, la fatigue, la maladie sont des croix parfois pesantes, mais il y en eut d'autres de beaucoup plus lourdes pour le père Arnaud.

Ce fut d'abord la privation de la sainte messe au cours de plusieurs voyages. Il suffit de lire son journal du voyage de 1873 pour s'en rendre compte, alors que le père indique les jours où il peut offrir le saint sacrifice. Il écrit avec peine, le 10 septembre, qu'il y a presque un mois qu'il est sans messe.

L'isolement et la maladie[20] dans les voyages constituaient l'une de ses croix les plus lourdes.

Vient ensuite la nostalgie qui s'empare du père Arnaud dès qu'il quitte ses Montagnais et cela est très particulièrement apparent dans le récit de son voyage de 1872. Il soupire presque à chaque page après ses bons Montagnais de Betsiamites.

Nous ne parlerons pas de l'incommodité du logement dans les postes, et dans les voyages, les pages précédentes en ont donné des exemples.

Dieu a le don de purifier ses serviteurs pour les détacher complètement des choses terrestres et leur faire mépriser l'estime ou le jugement des hommes. Des accusations injustes portées contre le père Arnaud ou ses confrères firent

---

[19] *Idibem*, p. 167.

[20] Le père Durocher écrivait au provincial, le 6 novembre 1871, que le père Arnaud réclamait un compagnon de voyage et il ajoutait: "Vous savez que pendant tout le temps des traversées sur eau, sur mer, le R.P. Arnaud est toujours malade du mal de mer, à peine peut-il dire son bréviaire. Ce fait est attesté par tous ceux qui ont voyagé avec lui. Ce pauvre père ressemble alors à un moribond. Impossible alors de donner des leçons. Une fois à terre, il est tout le jour et une partie des nuits avec les sauvages. A lui de les instruire et préparer la réception des sacrements" (archives provinciales O.M.I., dossier Québec).

bien saigner son cœur et c'est avec une véhémence toute apostolique qu'il rétablit la vérité.

On aurait dit que le diable s'en mêlait parfois pour torturer le pauvre missionnaire, dont la seule ambition était de se sacrifier pour ramener les âmes à Dieu. Son action, trop efficace, méritait bien que le chef des ténèbres lui suscitât quelques embarras. On alla jusqu'à soupçonner la vertu du père Arnaud dans l'exercice de son saint ministère. Impossible d'inventer calomnie plus diabolique. Le missionnaire devant ressembler le plus possible à son Maître crucifié, il but le calice jusqu'à la lie. Heureusement que Mgr l'évêque de Rimouski prit la peine d'instituer une enquête en règle et que les accusateurs eurent la honte de reconnaître la fausseté de cette accusation.

On suscita ensuite des tracas au missionnaire qui s'efforçait de toute manière d'empêcher la vente des spiritueux sur la réserve de Betsiamites ou qui revendiquait les droits de ses fidèles en ce qui regardait leurs terrains de pêche ou de chasse. Pour se venger, ou par simple malveillance, on accusa les pères auprès du ministère des Indiens de faire le commerce, de négliger les Indiens, de les laisser mourir de faim, etc. On alla jusqu'à dire que le père Arnaud aurait incité au meurtre d'un agent du ministère des Pêcheries. Ce furent autant de flèches pénétrant profondément dans le cœur de l'apôtre. Dans l'une de ses lettres à Mgr Charles Guay, le 29 août 1881, le père Arnaud avouait que les accusateurs avaient bien le droit de se plaindre des missionnaires, sans pour cela les charger de tous les maux. Ces accusateurs, disait-il, étaient justement ceux auxquels on avait rendu les services les plus signalés, et qui seraient bien en peine de prouver leurs avancés. Le père terminait en affirmant qu'il n'y avait rien de nouveau dans les parages, si ce n'était que le diable rugissait parce qu'il ne pouvait occasionner, autant qu'il l'aurait voulu, des désordres causés par la boisson. Le père concevait parfaitement le désappointement du démon et celui de tous les traiteurs et des ivrognes et il concluait : «Je consens bien volontiers à être le *Bouc émissaire* pourvu

que j'empêche le mal de se répandre parmi mes chers Montagnais[21].»

Oui, à l'exemple du bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, le père Arnaud acceptait de bon cœur ces souffrances, ces calomnies et ces incompréhensions. En un mot, il consentait à être le «bouc émissaire» pour sauver ses enfants chéris.

Dieu réservait une dernière et très lourde peine à son fidèle serviteur sur la fin de sa vie. Il avait construit son royaume de Betsiamites, non pour lui, mais pour ses Indiens. Il l'avait embelli, il faisait bon y vivre au milieu des Montagnais, si attachés à leur père. Il en était véritablement devenu le roi. Ne l'avait-on pas surnommé le *Roi de Betsiamites ?* Eh bien ! dans un suprême acte de détachement voulu de Dieu, le roi de Betsiamites serait détrôné. Les Oblats quitteraient ce poste et les missions de la Côte en 1911. Le père Arnaud travaillait sur la Côte depuis l'automne de 1849. Ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il voyait son œuvre lui échapper et passer en d'autres mains[22]. Le père s'étendit alors paisiblement sur la croix. Comment se comportera-t-il ? En «parfait religieux», selon le titre que le père Durocher, son premier supérieur à la Côte Nord, lui avait décerné. Il n'avait pas changé.

Le 7 juillet 1910, écrivant au père Servule Dozois, provincial, le missionnaire l'avertissait que Mgr Gustave Blanche lui avait fait connaître l'arrangement conclu avec le conseil provincial pour le départ des Oblats. Parlant de Mgr Blanche, le père ajoutait : «Il m'a demandé ce que je pensais de tout cela ! Ce que je pense ? C'est de faire la volonté de mes supérieurs[23] ! . . .»

---

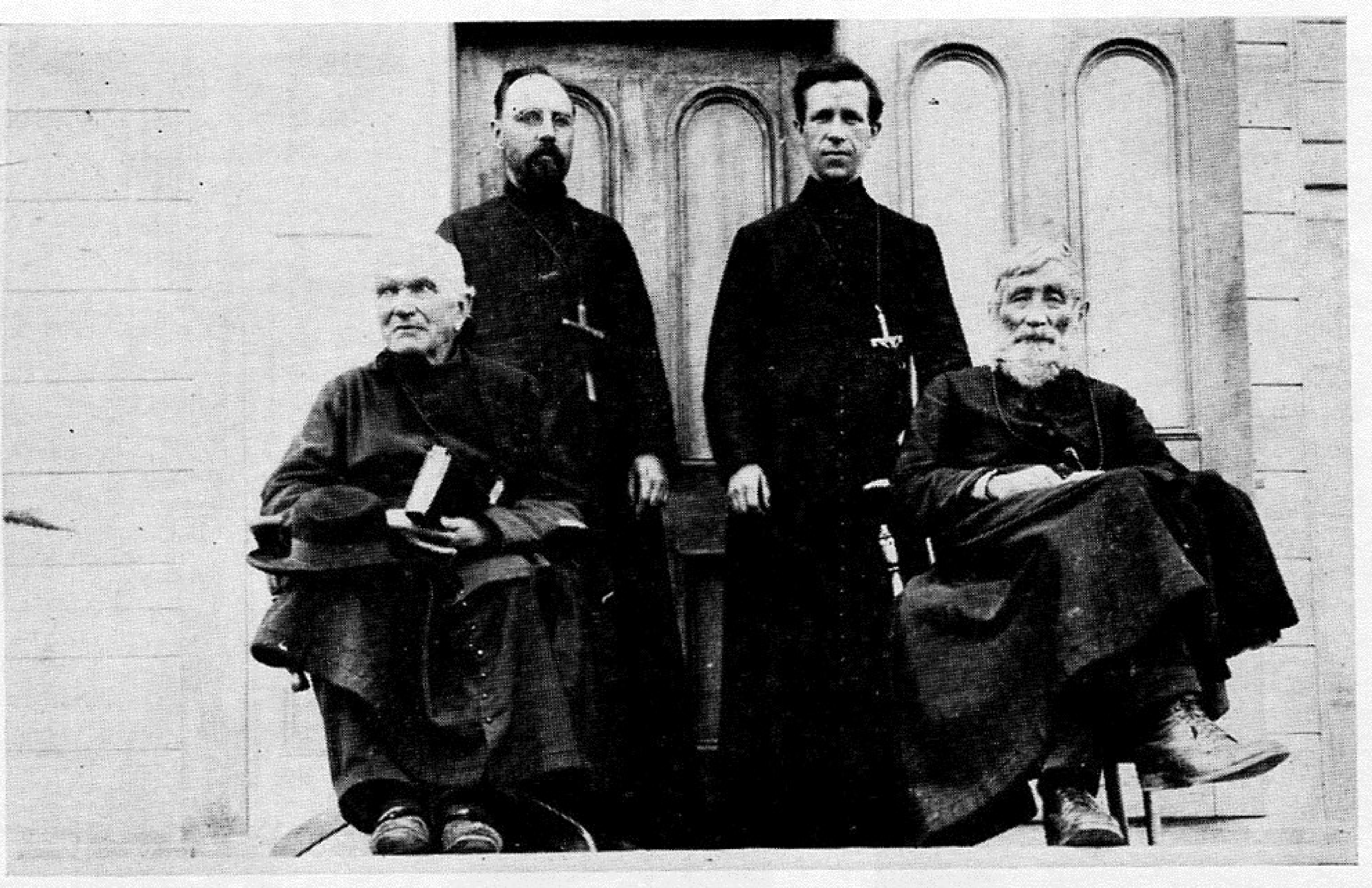
[21] Archevêché de Québec, dossier *PP. O.* I-208.

[22] Il ne nous appartient pas ici de faire ressortir le travail magnifique accompli par les pères Eudistes à Betsiamites et sur la Côte Nord. Le père L. Garnier, c.j.m., l'a fait d'une façon remarquable dans *Du cométique à l'avion*. Nous aurons nous-mêmes l'occasion de rendre justice à ces intrépides missionnaires dans un travail en préparation sur le vicariat apostolique du Labrador.

[23] Archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites*.

Il essayait de se rendre semblable au Christ dont la nourriture était de faire la volonté de son Père céleste.

C'est alors qu'après le 15 août 1911, le *Roi de Betsiamites* prit le chemin de l'exil, laissant et son château et ses sujets loyaux et aimants pour se rendre, à l'âge de 85 ans, à la mission de la Pointe-Bleue au Lac-Saint-Jean. Ce chêne robuste qui avait survécu à toutes les intempéries et les tempêtes succomberait à la transplantation. Trois ans à peine plus tard, il mourait, le 3 juin 1914, après avoir prononcé ces derniers mots : «Je meurs pour mes Montagnais et pour ma patrie, la France !»



XIV.—Les PP. Charles Arnaud, Benjamin Boyer, Camille Perreault et Louis Babel.

CHAPITRE X

Dans le grand livre de la nature

Le père Arnaud jouissait de tous les talents et s'intéressait à tout. Il savait voir la main de Dieu partout et le livre de la nature, ouvert tout grand devant ses yeux de voyageur infatigable, lui chantait constamment la bonté du créateur. Ses récits de missions sont remplis de considérations sur les sciences naturelles. Nous examinerons d'abord brièvement la narration de son premier voyage à la Baie-des-Esquimaux, en 1872.

La baie du Fort-Lampton l'impressionne : «Le fort Lampton... est au fond d'une baie. Je renonce à vous faire la description de ces lieux sauvages. Je n'ai jamais rien vu de si abrupte, de si triste apparence que ces blocs immenses de rochers entassés les uns sur les autres à une hauteur prodigieuse — à voir ces lieux privés de toute végétation, car on n'y voit aucun arbuste, noirci par le temps ou par les minéraux qu'ils renferment, creusés sur tous les sens, on dirait que ces pays ont été habités par des cyclopes; où ils [sic] entassés montagnes sur montagnes ou la foudre du ciel soit ordinairement tombé. Mais dans ces régions polaires, on entend rarement le bruit du tonnerre, ou briller l'éclair, — en revanche on est heureux de la beauté des aurores boréales. Rien de si beau ni de si varié — à leur clarté, les nuits disparaissent, elles se jouent au-dessus de nos têtes et prennent les formes les plus fantastiques. A voir leur mouvement saccadé on dirait qu'on entend le bruit grelle semblent [sic] produire dans leur variation est comme un scientillement sous toutes les formes[1].»

Puis c'est un ruisseau : «Les montagnes qui nous environnent sont couvertes de brumes — qui prennent toutes les formes selon que les pousse ou les amoncelle le vent. En face de nous descend un ruisseau, il s'est creusé son passage

[1] *Journal de voyage* (1872), p. 11.

dans le roc, il descend d'une montagne à perte de vue, rien de plus charmant. Si le pays n'était pas si sauvage. Dans le creux des rochers et les vallées que forment les sinuosités des montagnes, on voit des immenses glaciers qui alimentent tous les petits ruisseaux qui tombe[nt] de ces hauteurs. Je n'aie [sic] pas encore aperçu le moindre petit oiseau—les seuls gibiers que j'ai encore aperçu au fort Lampton, c'est un grand goëland semblable à peu près au *Larus Marinus,* un vilain corbeau qui voltigeait ce matin autour de notre bâtiment en poussant des cris ahurissants. J'ai aperçu aussi à l'entrée de la baie plusieurs goëlands qui ressemblaient par le plumage au goëland artique, le petit puffin et l'*arcticus.*

«La minéralogie serait très intéressante, mais je n'aie aucune notion de cette science. Par les couches de pierre et les différentes veines dont les rochers sont partagés — on voit que ces lieux ont subi bien des changements dans les temps primitifs. Plusieurs pierres paraissent bien belles et je crois qu'elles seraient susceptibles de recevoir un beau poli. Quelques-unes mêmes pourraient être de prix — mais je puis me tromper dans mes appréciations vu mon ignorance sur ces matières[2].»

Le père Arnaud ne se contente pas de regarder les choses de loin. Le 26 août, il se permet une petite promenade et s'essaie à gravir les pics. «Dans ma promenade j'ai rencontré quelques plantes en fleurs — J'ignore le nom de ces plantes c'est la première fois que j'en voyais des semblables. J'avoue mon ignorance en fait de botanique comme de herborisation. Mon Dieu que de choses j'ignore ! . . . que ce serait utile et agréable pour un missionnaire qui se trouve presque toujours en course, et dans des pays qui n'ont pas été explorés, ou l'ont été d'une manière bien superficielle, qu'il serait avantageux de pouvoir se rendre compte de tout ce qu'il rencontre[3].»

Son amour des petits oiseaux semble tout dépasser. «Pour la première fois j'ai entendu le chant ou plutôt les cris d'un

[2] *Journal de voyage du père Arnaud* (1872), p. 14-15.
[3] *Ibidem,* p. 16-17.

petit oiseau. J'ai cherché à le voir — j'ai cru reconnaître l'alouette à haut-col, il lui ressemblait par le plumage et la couleur et la forme. J'ai vu encore le corbeau et entendu son croassement. Il flânait au-dessus de ma tête — je crois qu'il a choisi le sommet de ces pics pour y faire son nid... j'ai vu aussi le terrier d'un lapin. Cette espèce n'est propre que dans ces lieux — ils sont plus gros que les lièvres ordinaires du Canada, ils habitent les lieux découverts et s'abritent dans le creux des rochers pendant l'été et se creusent des trous dans la neige l'hiver[4]...»

Le père considère ensuite l'ours : «L'ours blanc est assez commun dans ces parages, cet amphibie est bien plus gros que l'ours noir du Canada. L'ours noir est ici inconnu. On le rencontre encore à la Baie-des-Esquimaux, mais il disparaît entièrement plus au nord, il est remplacé dans ces régions privées de bois et de toute végétation, par l'ours gris qui habitent [sic] ces hautes montagnes. L'ours gris est d'un caractère plus méchant que le noir. Sa grosseur est à peu près la même que celle du blanc — leurs mœurs et habitudes sont cependant entièrement différentes, car l'un prend sa nourriture à l'eau, vit sur les glaces ou sur le littoral de la mer où il débarque quelques fois, et l'autre vit de chasse et de proie. Sa fourrure n'est guère plus recherchée que celle du blanc[5].»

Le 31 août, le père Arnaud est à Nachvak où il examine les chiens esquimaux. «Rien de plus vorace que cette espèce de chiens. Sous ce rapport ils ne le cèdent en rien au loup avec lequel ils ont beaucoup de rapport. Pour la forme le pélage et les instincts — rien de noble dans cet animal — il n'a pas la sagacité d'un chien canadien ni l'attachement à son maître — C'est une vraie brute toujours prête à voler et à se repaître — il ne connaît et ne craint qu'une chose: le fouet et le cometik (traîneau sauvage). Il excelle pour le cometik. Il sert ici de cheval de trait [sic] et de course. C'est la seule chose à quoi il est propre. Les Esquimaux en gardent toujours un grand nombre 10, 12, 15, par familles. Jugez

[4] *Journal de voyage du père Arnaud* (1872), p. 17.
[5] *Ibidem*, p. 20-21.

du vacarme et du sabbath qu'ils mènent lorsque toutes les familles se trouvent réunies[6].»

Le narrateur passe ensuite à une autre espèce d'animal, ce qui nous montrera tout l'attrait qu'il pouvait y avoir pour le missionnaire ! «Une chasse à laquelle tous les sauvages que je connais sont extrêmement habiles, mais surtout les pauvres Naskapis et par dessus tous les esquimaux, c'est la chasse aux *poux*. Les dégoutants !... Ils s'épouillent pour le plaisir de les croquer. Ils jubilent toutes les fois qu'ils en trouvent. Hier une femme habillée à la Canadienne et qui passe parmi eux pour un bel esprit, car son mari estropie un peu l'Anglais et sa fille s'enfagotte dans des châles et corsets à l'Anglaise, se suçait les lèvres et faisait claquer la langue après en avoir croqué en ma présence comme si elle avait dégusté les graines les plus exquises. Le cœur me soulevait ... Mon Dieu quelle dépravation ...

«Nous faisons disparaître le plus vite que nous pouvons, une habitude aussi sale dans nos missions et nos sauvages chrétiens qui par un reste de vieille habitude en croquent quelque fois, s'en confessent comme d'un péché. Plusieurs encore peu instruits nous demandent gravement si c'est un péché. Ce n'est pas un péché mon enfant mais c'est bien malpropre, et indécent pour un chrétien. Cela suffit pour leur faire perdre cette mauvaise habitude. Nous ne pouvons rien auprès des Esquimaux. Il est à croire qu'ils jouiront encore longtemps du plaisir qu'ils éprouvent à déguster leurs poux[7].»

Le 5 septembre 1872, le père écrit : «Nous sommes à l'ancre attendant que la Providence dissipe les nuages qui nous entourent. Mon Dieu que les heures paraissent longues lorsqu'on est ainsi retenu par la brume ou les vents contraires et surtout dans des lieux semblables où nous nous trouvons. Je viens d'entendre le chant ou plutôt le cri d'un petit oiseau; car ce n'est pas un chant, peut-on avoir des airs

[6] *Journal de voyage du père Arnaud* (1872, p. 31-32.
[7] *Journal de voyage du père Arnaud* (1872), p. 36-37.

joyeux dans le pays des Esquimaux ? On n'y entend que longs hurlements des chiens, des loups, le croassement du corbeau ou les cris aigus du *larus* ou du goeland arctique. Pauvre petit oiseau ... Son cri est comme celui de l'espérance ... peut-être attend-il lui aussi que la brume se dissipe pour pouvoir prendre son vol et le diriger vers des contrées meilleures. Je souhaite que la traversée soit heureuse, qu'il ne tombe point sous la serre de l'épervier, et qu'il puisse arriver sain et sauf dans un pays où le soleil brille, les oiseaux gazouillent, se jouent à travers les fleurs en voltigeant d'arbre en arbre[8] ...»

En lisant le père Arnaud, on croirait parfois lire les fioretti de saint François. Ecoutons-le. Il note, le 18 septembre : «Je suis tout content, je viens de voir sur le pont nos deux nouveaux passagers. Ils paressent heureux de notre compagnie et semblent vouloir continuer leur route avec nous. Ils sont les bien-venus ces petits messagers des airs — Ce sont deux petits oiseaux, des fringilles. Hier comme nous perdions la terre de vue ils sont venus se réfugier à notre bord. Les voilà en route eux aussi pour des pays où ils vont revoir des êtres qui leur sont peut-être chers. Du moins ils reverront des contrées plus belles et un climat plus doux — Un matelot leur avait émietté un morceau de biscuit, ils étaient occupé à prendre en sautillant leur nourriture. Nous ferons notre possible pour les conserver abord aussi longtemps qu'ils le voudront — pauvres petites créatures du Bon Dieu. Nous les considérons comme un heureux augure pour le voyage[9].»

Glacies et nives benedicite Domino ! Le 23 septembre, le père Arnaud écrit : «Nous passons de temps à autre contre des glaces énormes pour la hauteur et l'épaisseur, vraies îles flottantes. Mon Dieu que ce spectacle serait beau pour des personnes qui n'ont jamais rien vu de semblable et qui ne peuvent se le figurer sans le voir. Les aquatiques battus

[8] *Journal de voyage du père Arnaud* (1872), p. 47.
[9] *Journal de voyage du père Arnaud* (1872), p. 67.

par la tempête ou fatigués par le vent s'y réfugient. Quelquefois ces glaces sont couvertes de goëlands[10].»

Ce pays du Labrador le contriste, lui qui aime tellement la nature. Le 24 septembre, il note : «Nous avons voyagé depuis hier au soir à travers des énormes glaces flottantes. Le temps est froid, les montagnes sont couvertes de neiges. Mon Dieu quel pays. Qu'il est triste d'habiter dans ces lieux, tandis que partout ailleurs la nature est si belle, les fruits sont dans la maturité, les grandes chaleurs sont passées en partie, on peut jouir des beautés de la nature. Ici il faut se retirer dans sa chambre, se chauffer[11] . . .»

Il écrit dans le même sens, le 2 octobre : «Après avoir parcouru tous ces postes échelonnés sur la côte nord et jusqu'au fond de la baie d'Ungava, je ne puis m'empêcher de dire vivent nos missions montagnaises, ce sont encore celles qui sont les plus belles et les plus florissantes — les missions Esquimaudes soient Moraves ou protestantes ne sont que des corps sans âme, de vrais cadavres. Elles ressemblent aux lieux où elles sont établies, entièrement dénudés de toute végétation dans des endroits horribles qui offrent plutôt l'image d'un lieu de tourment que de toute autre place. Tous les postes à l'exception de N. O. River N.D. des Neiges qui est une mission montagnaise-naskapise tous les postes dis-je sont pitoyables. A N.D. des Neiges on respire librement. On y voit un joli jardin potager un autre à fleur. On y entend la voix de la poule qui appelle ses petits poussins, le chant réitéré du coq, les mugissements de la vache et la voix chevrottante du jeune chevreau. On est dans un lieu où il y a vie . . . Oh vive nos Montagnais. Vive nos missions du golfe[12].»

Dans son voyage de 1873, le père se laisse un peu moins entraîner par l'histoire naturelle, mais nous trouvons encore quelques perles. Ainsi, le 22 juillet : «Quelques grandes

[10] *Ibidem*, p. 81.
[11] *Ibidem*, p. 81.
[12] *Journal de voyage du père Arnaud* (1872), p. 103-104.

glaces flottaient aux environs [de Round Island] — des milliers de petits goëlands voltigeaient au-dessus de nos têtes ou se reposaient sur les glaces flottantes.

«Ce matin j'entendais le chant des petits oiseaux sur l'Ile — pauvres petits chantres ailés dans quelle triste contrée sont-ils venus faire leur nid. La providence envoient à ces pauvres pêcheurs ces messagers ailés pour les égayer de leurs chants dans les courts moments qu'ils passent à terre. Le corbeau faisait aussi entendre son croassement lugubre.»

«Sur les hauteurs de l'île je voyais quatre chèvres qui tantôt sautaient de roches en roches et tantôt se dressaient pour se toquer[13].»

Le 27 août, le père est encore témoin d'une aurore boréale. Il ne se lasse pas de contempler ces spectacles : «Il est à présent 10 heures du soir, le ciel est resplendissant, les aurores boréales se jouent au dessus de nous et prennent toutes les formes et toutes les couleurs. Mon Dieu que c'est beau[14] ...»

Le père Arnaud avait toujours eu une âme bien sensible aux beautés de la nature. Nous en savons quelque chose déjà par la relation faite à son ami le père Pierre Aubert, le 23 mars 1869, de son voyage à la Baie James en 1849. Il écrivait vingt ans après, mais les descriptions données montrent bien que ces spectacles l'avaient ravi.

Ecoutons-le encore : «Nous nous éloignons d'Abitibi, le cœur gros d'émotion. Le soleil était magnifique, l'eau du lac reflétait comme un miroir les grands arbres qui croissent sur ses bords, ainsi que ses pointes et ilots qui le composent; la scène était de toute beauté ... Dans les airs planait le *Larus argentatus,* faisant entendre son cri à la fois aigu et mélancolique. Il quittait les plaines immenses de l'Océan pour venir déposer ses œufs et élever sa petite famille sur quelque petit ilot inconnu et accessible à lui seul. Après

---

[13] *Journal de voyage du père Arnaud* (1873), p. 159-160.
[14] *Ibidem,* p. 182.

une journée de calme plat nous arrivames à la décharge du lac; ici la scène change : ce ne sont pour ainsi dire, que rapides et chutes. L'eau est bourbeuse et dérobe souvent à l'œil le plus exercé, les récifs qu'elle cache, son cours est parfois impétueux et à peine si nous avons le temps de jeter un coup d'œil rapide sur les sites pittoresques que nous parcourons. Nous franchissons en quelques jours plusieurs cent milles et, nous arrivons tous sains et saufs à Moose[15] . . .»

Après quelques jours, on repart pour Albany et le poète renaît dans le père Arnaud: «La mer d'abord calme, nous permit de jouir tout à notre aise d'un spectacle tout nouveau pour moi; les derniers rayons du soleil se perdaient dans des nuages de pourpre et donnait naissance à la plus magnifique aurore boréale que j'aie jamais vue; son aspect changeait à chaque instant et l'eau, calme comme une glace, en reproduisait toutes les péripéties. Pendant ce temps un troupeau de marsouins aussi blancs que la neige se jouait autour de notre embarcation, faisant entendre leur soufflement qu'on aurait pris pour le son expirant d'une flutte[16] . . .»

Le missionnaire s'intéressera toujours à la nature et sans doute pour faire partager son enthousiasme par ses néophytes. Il écrivait à l'archevêque de Québec, le 10 novembre 1854. «Tandis que l'infidèle voit avec indifférence tout ce qui l'entoure, le sauvage chrétien le contemple, avec un saint enthousiasme, et y trouve chaque jour un nouveau motif d'amour pour son Dieu. En effet comment pourrait-il rester insensible, lorsque tout ce qui l'environne lui parle d'une manière si puissante de son créateur. Ces vastes forêts, ce silence profond qui n'est troublé que par le gazouillement des oiseaux, par le cri des écureuils ou le bruit sourd de quelque ruisseau, roulant son onde pure sur un lit de roches; les lacs aussi transparents que le cristal, où viennent se jouer

[15] Archives générales O.M.I., dossier *Arnaud-Aubert.*
[16] Archives générales, dossier *Arnaud-Aubert.*

les jeunes castors et les loutres, lorsque les ombres de la nuit commencent à couvrir la terre, et aux eaux desquels se désaltèrent, au soleil levant ou au fort de la chaleur, les animaux des bois; ces plantes à mille fleurs variées qui croissent sur les côteaux, dans les vallées, ou au sommet même des montagnes, semées par la main du créateur dans ces vastes solitudes tout exprès, dirait-on, pour récréer l'œil du pauvre Indien, et lui servir d'échelon pour s'élever jusqu'au ciel : tout cela, en parlant à ses sens, parle aussi à son cœur, qui ne reste point insensible à la contemplation de tant de merveilles. Oh ! souvent, j'ai vu couler des larmes des yeux de ces hommes que l'on dirait si froids, lorsque je leur parlais de la bonté de Dieu dans les bienfaits de la création ! «Oui, répétaient-ils, à présent, nous aimerons davantage le grand Esprit, en pensant que tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour nous. Oui grand Esprit, nous t'aimerons, toujours nous penserons à toi.»

«Le sentiment religieux se réveille encore d'une manière bien vive chez les Indiens, pendant la froide saison de l'hiver; alors que la neige tombe blanche comme des flocons de laine, et vient surcharger les branches mousseuses des sapins, ou couronner la cime des cyprès; mais surtout, lorsqu'au doux calme de la solitude succède aussitôt un vent violent, qui, menaçant de déraciner les arbres, soulève la neige en tourbillons et dérobe la vue du soleil. «Mon Dieu, s'écrie alors la pauvre indienne, en proie à une secrète terreur. Vous qui ne laissez pas périr de froid le petit oiseau de la forêt; vous qui veillez sur le jeune faon qui erre sur nos montagnes, protégez les chasseurs qu'aurait surpris l'orage. Mon Dieu, notre père, vous qui nous permettez de vous donner ce nom, ramenez à sa cabane le pauvre indien qui en est éloigné, et consolez ceux qui pleurent de ce qu'il tarde tant à venir.» Malheur, en effet, dans de pareils moments, au pauvre sauvage qu'aurait surpris, sur quelque grand lac, cette poudrerie qui lui dérobe la vue de son chemin et lui glace les membres. C'est alors surtout qu'il lui est bon de se confier en la bonté

de Dieu, et que des voix amies se joignent à la sienne pour obtenir la cessation de la tempête[17].»

On voit par là que le père Arnaud ne se fait pas naturaliste pour le simple plaisir de cet art, mais bien pour aider ses Indiens à rendre gloire à Dieu de toutes ces merveilles.

Au cours de son voyage d'exploration en 1853, il se livre à toutes sortes de considérations intéressantes. Sa vue remarque toutes les merveilles de la nature. «Au pied d'une de ces montagnes qui portent leur cime jusque dans les nues, jaillit une source abondante d'eau salée; je pense qu'elle doit posséder bien des vertus médecinales. J'en bus à plusieurs reprises, et quoique je ne fusse pas malade, je me trouvai plus fort et plus dispos[18].»

Mais la faune semble avoir toujours exercé une emprise magique sur le missionnaire. Dans ce même voyage, il décrit tous les animaux qui se trouvent sur le territoire, «J'ai vu, au grand lac Manikuagan, quelques cygnes plus blancs que la neige; ils ont coutume, dans leurs migrations périodiques, de se reposer dans les eaux de ce lac[19].» Puis des considérations spirituelles : «Dans ces pérégrinations, quel sujet de méditation pour le missionnaire et ses sauvages ! Cette vue leur rappelle qu'ils sont, eux aussi, voyageurs sur la terre; que la durée de leur vie est semblable au vol de l'oiseau, et qu'ils doivent aussi se diriger vers une meilleure patrie[20].»

Le missionnaire se laisse ensuite aller à la description de quelques bêtes de l'endroit. La température s'étant refroidie, les pluies deviennent plus fréquentes, d'épais brouillards s'élevaient des lacs et des endroits marécageux. «Tout était empreint d'un air de tristesse et de mélancolie; les petits oiseaux qui animaient naguère ces lieux solitaires par

---

[17] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1855, p. 104-105.
[18] *Ibidem*, p. 72.
[19] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1855, p. 75.
[20] *Ibidem*, p. 75.

leurs chants, avaient fui vers des climats plus doux; on n'entendait, de temps en temps, que le cri aigre du martin-pêcheur, perché sur quelqu'arbre au bord de l'eau. Chaque jour, de nombreuses bandes de canards, rangés en lignes droites, ou de longs triangles d'outardes passaient au-dessus de nos têtes et se dirigeaient vers le sud; ces oiseaux quittaient les régions brumeuses et froides de la Baie d'Hudson, et se dirigeaient vers des contrées plus douces; leur approche était toujours annoncée par un cri mâle et pénétrant. Des nuées de pluviers suivaient la même direction[21].»

Un peu plus loin, le père Arnaud devient poète en parlant du caribou. «Le caribou jouant donc un rôle si important dans la vie du sauvage, il n'est peut-être pas hors de propos que j'en décrive un peu les habitudes. Ces animaux dans la belle saison vivent séparés les uns des autres; ils occupent alors de préférence la hauteur des montagnes, où règne toujours quelque légère brise, qui éloigne les mouches et leur permet de brouter plus tranquillement l'herbe tendre. Les jeunes bourgeons, les fleurs, les fruits d'une plante qui croît sur les coteaux, parmi la mousse, et que les sauvages désignent sous le nom de *Ali k-min* (graine du caribou) forment leur nourriture favorite. Ils ne quittent ordinairement ces hauteurs que lorsqu'ils sont poursuivis par des nuées de taons, de maringouins ou de brulots; alors pour se soustraire aux piqûres incessantes de ces insectes, ils descendent se baigner dans les eaux des lacs ou des rivières.»

Mais c'est en parlant du jeune faon que le père Arnaud se surpasse : «Le jeune faon ne quitte jamais sa mère, et pendant que celle-ci se désaltère ou qu'étant couchée nonchalemment sur des bords humides elle semble prêter l'oreille au bruit lointain d'un ruisseau, qui descend en cascade, de roche en roche, ou au doux murmure de la décharge du lac qui roule son eau limpide sur des cailloux recouverts d'une mousse aussi verte que l'herbe des champs, le jeune faon, sans se douter de la sollicitude maternelle qui veille sur lui,

---

[21] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 1855, p. 75.

folâtre sur le sable, fait mille bonds, mille cabrioles, en attendant qu'une brame vienne l'avertir de quelque danger, ou le rappeler auprès de sa mère[22].»

Passant à la chasse aux ours[23], le père parle ensuite du carcajou, pour lequel il n'éprouve aucune sympathie. «Il y a dans ces régions, un animal presque semblable à l'ours par la forme et la force, mais qui lui est bien supérieur en ruse et en finesse. C'est le carcajou, être malfaisant sous tous les rapports. Les sauvages racontent mille choses plus ou moins vraies à son sujet. S'il arrive que les provisions qu'ils avaient cachées quelque part aient disparu, que les cabanes de castors soient désertes, que leurs pièges pour la chasse soient brisés, c'est, suivant eux, le carcajou qui a voulu s'amuser à leurs dépens. Aussi lorsqu'ils le surprennent commettant quelque déprédation, ils s'en vengent en lui faisant subir bien des cruautés[24].»

Puis viennent, dans ces forêts, diverses espèces de renards: les renards noirs, argentés et croisés, gris, rouges-jaunes et blancs. Il y a aussi des martres, des lynx ou loup-cerviers, des pékans, espèce de gros chat sauvage à robe noire. «La bête puante, [mouffette], est ainsi appelée à cause d'un certain liquide infect qu'elle répand lorsqu'elle est poursuivie ou attaquée. La bête puante est, d'ailleurs, un fort joli petit animal, de la grosseur d'un chat; son poil est blanchâtre; elle a trois barres noires sur le dos, porte sa queue velue comme l'écureuil et est très facile à apprivoiser. Les sauvages se servent de sa graisse pour la guérison de certaines maladies. On rencontre encore dans ces forêts, les lièvres et les porc-épics, mais en bien petit nombre[25].»

Nous avons vu la tendresse du père Arnaud pour les oiseaux. Aussi ne manque-t-il pas d'énumérer à Mgr l'archevêque tous ceux qu'il a rencontrés dans son voyage.

---

[22] *Rapport sur les Missions du Diosèse de Québec,* 1855, p. 89.
[23] *Ibidem,* p. 91.
[24] *Ibidem,* p. 94.
[25] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec,* 1855, p. 95.

«Pour ce qui est des oiseaux peu nombreux en hiver, j'ai vu quelques aigles, des perdrix, des pies, des oiseaux rouges d'une couleur aussi vive que l'écarlate, et contrastant singulièrement alors avec la blancheur de la neige; aussi beaucoup de petits oiseaux gris qui viennent avec la neige et disparaissent avec elle. La perdrix blanche est sans contredit l'un des oiseaux les plus jolis de l'Amérique du Nord. Elle est de la grosseur d'une perdrix grise; elle se nourrit de bourgeons de saules, d'aulnes, de peupliers, de tremble et de bouleau. Lorsqu'elle n'est point occupée à chercher sa pâture, elle s'ébat et gratte dans la neige, où elle s'accroupit à la façon des poules. Sa chair n'est pas aussi délicate que celle de la perdrix ordinaire; pour nous, nous l'avons toujours trouvée excellente, et nous remercions le bon Dieu lorsque nous en avions pour apaiser notre faim. Pour n'en rien perdre, nos sauvages avaient grand soin de ne pas les éventrer avant de les mettre dans la chaudière; c'est d'ailleurs leur manière ordinaire d'apprêter les oiseaux pour s'en nourrir. Bon gré mal gré, il faut s'accoutumer à leur cuisine, quand on vit avec eux[20].»

On ne sera pas surpris qu'une âme ouverte comme celle du père Arnaud put s'intéresser à la faune et dans son élan spirituel y voir la preuve de la bonté et de la tendresse de Dieu à l'égard des humains. On sera peut-être plus surpris de savoir que le missionnaire avait réussi, dans son royaume de Betsiamites, à réunir à peu près tous ces animaux. Non pas vivants cependant, mais bel et bien empaillés ! Ce musée du père Arnaud a toute son histoire qui vaut la peine d'être racontée brièvement.

C'était vers 1868. Un Français, M. Alfred Lechevalier, vint en Amérique afin de se procurer des spécimens d'histoire naturelle pour les musées d'Europe. Il cherchait surtout des spécimens de l'aigle à tête blanche. Or voilà qu'un beau jour, le père Arnaud, revenant du Saguenay, vit une goélette mouillée dans la baie des Betsiamites. Il apprit que c'était un

[20] *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec,* 1855, p. 96.

naturaliste français. Le père le trouva très occupé à dépouiller un oiseau. N'ayant pas trouvé ce qu'il cherchait à cette saison, M. Lechevalier revint à l'automne et demeura au presbytère jusqu'en janvier. On posa alors la première pierre du musée de Betsiamites, en empaillant une poule. La pauvre poule, premier spécimen du musée, en fit longtemps partie.

La poule, cependant, ne resta pas longtemps solitaire. Les oiseaux, les mammifères, les reptiles, etc., s'ajoutèrent bientôt aux oiseaux, aux mammifères et aux reptiles. Plus tard, on fit des échanges avec d'autres collectionneurs et le musée s'augmenta peu à peu. Les missionnaires et les Indiens apportèrent aussi ce qu'ils avaient trouvé d'intéressant dans leurs courses. Ce devint une affaire "nationale" dans la cité.

Durant le séjour de M. Lechevalier, le père Arnaud apprit l'art du taxidermiste et un employé de la maison, M. Grosjean, devint, lui aussi, maître en cet art.

On logea le musée dans l'ancien presbytère de la mission. Un portique assez curieux, composé de deux côtes de baleine, longues de vingt-deux pieds, et réunies par l'une de leurs extrémités de façon à former une ogive, décorait l'entrée de l'édifice. Tout auprès, des vertèbres de baleine étaient disposées en sorte de fauteuil.

L'ornithologie était la mieux représentée, principalement par des oiseaux du Canada, mais aussi de l'étranger. Aux oiseaux, on ajouta des œufs, des poissons, des molusques, une centaine de reptiles du Canada et des Etats-Unis et bon nombre de mammifères du Canada et de l'étranger. Il y avait jusqu'à un orang-outang de grande taille. Mais sans que le père Arnaud ne s'en fût probablement douté, c'était un faux ! Le pauvre animal n'avait jamais vécu, mais avait été fabriqué de toute pièce[27]... On y trouvait encore plusieurs objets d'ethnographie.

---

[27] V. Huard, *op. cit.*, p. 52 et suiv. *The Owl*, 9 (1895), p. 15 et suiv.

Le trésor du père Arnaud trouva enfin un refuge assuré à l'Université d'Ottawa, vers 1898[28]. Il fut logé dans le nouvel édifice des sciences où il demeura jusqu'au jour où il dut être dispersé. Des générations d'étudiants et de visiteurs ont été enchantés à la vue de cette belle collection, mais on ne serait pas surpris qu'aucun d'eux ne sût jamais que ce splendide musée était le résultat de quarante ans de travail d'un humble missionnaire de la Côte Nord, qui, tout en faisant la chasse aux âmes, occupait ses loisirs à une autre chasse pour son propre agrément et celui de ses sujets. Les saints savent admirer la création de Dieu et ont appris à lire dans le grand livre de la nature.

Si le père Arnaud a aimé toute la création, s'il professe un amour particulier pour les oiseaux, on peut croire que ces derniers le connaissaient bien ! Témoin l'aventure suivante !

Le père Arnaud vivait souvent isolé. En 1862, une nuit où le père reposait seul dans sa chambre, située au grenier de la sacristie, après une journée de travail fatigant, il fut tout à coup éveillé au beau milieu de la nuit à l'appel de son nom: Arnaud ! Arnaud ! Il s'écria aussitôt de sa voix forte, de sa voix de ténor, *Ka uashkamuesht.* «Oui ! je descends tout de suite».

Le missionnaire se leva, s'habilla à la hâte, descendit à la sacristie et ouvrit la porte. A sa grande surprise, le visiteur avait disparu. Il sortit donc, examina les lieux, fit le tour de l'église, mais ne trouva rien d'anormal, ne vit personne et ne remarqua aucune trace sur la neige fraîche.

Croyant à un rêve, le père retourna à son lit et ne tarda pas à se rendormir. Quelques jours plus tard, la même voix se fit entendre: Arnaud ! Arnaud ! Cette fois, le père

---

[28] Constantineau au supérieur général, 30 septembre 1898 (Archives générales O.M.I., dossier *Université d'Ottawa*), *University of Ottawa Review*, 3 (1900-1901), p. 509 et suiv. Faisant l'inventaire de son musée le 1er mars 1872, le père Arnaud affirmait qu'il contenait les pièces suivantes: 470 oiseaux, 44 mammifères, 6 reptiles, 11 tortues, 7 têtes (trophées), 8 bois de caribou, 148 oeufs et 79 autres pièces diverses (archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites*).

Arnaud ne répondit pas, sans doute pour ne point effrayer son visiteur timide ! Il se leva doucement et se rendit, sans faire le moindre bruit, à la fenêtre qui donnait sur le cimetière, attenant à la chapelle. Soudain, on l'appela encore: Arnaud ! Arnaud ! Le père se demanda alors ce que cela pouvait bien signifier et qui l'appelait à une heure si tardive. Des gens superstitieux auraient cru à un revenant ! Il n'en était pourtant rien et la voix venait d'un être inoffensif. Le père, plus éveillé, examina attentivement les lieux, de sa fenêtre. Et avec quel éclat de rire ne s'aperçut-il pas que personne ne l'appelait, non personne ne réclamait ses services. Il s'agissait tout simplement d'un hibou de grande taille, qui, installé sur l'un des bras de la croix du cimetière, se permettait de crier à cette heure de la nuit. Son cri imitait parfaitement le nom du père Arnaud.

Le père connaissant bien maintenant le personnage nocturne qui l'appelait, ne daigna même pas lui ouvrir la porte, ni lui adresser la parole, mais retourna paisiblement à son lit[29].

---

[29] V. HUARD, *op. cit.*, p. 23.

CHAPITRE XI

Le Roi de Betsiamites en exil . . .

Le père Arnaud avait bien aimé sa «chère mission de Betsiamites» et ses «chers Montagnais». Il n'est pas nécessaire d'être longtemps à l'école du père pour le constater. Dans le récit de ses voyages au Labrador, en 1872 et 1873, il n'y a pas moins de dix passages où le missionnaire soupire après sa «chère mission montagnaise de Notre-Dame de Betshiamits» où il lui semble qu'il respire plus librement, après sa chapelle et ses Montagnais. Il écrit en particulier, le 12 septembre 1873: «Bonne mère, donnez-moi la patience !. . . Je soupire après le moment où je pourrai me mettre en route pour le Canada et retourner dans ma chère mission de N.D. de Betshiamits. Oh ! quand verrai-je votre ste chapelle, o bonne mère, quand me prosternerai-je devant votre image ? Il me semble que là je suis plus près de vous, que vous entendez mieux ma prière — là au moins je suis avec des frères. . . tous les jours j'entends chanter vos louanges par mes chers Montagnais. . . ici, mon Dieu, quelle solitude. . . — Je suis seul. . . Ce n'est que lorsque je prie, récite mon bréviaire ou fais ma lecture spirituelle que j'éprouve un moment de repos[1].»

Il avait noté, le 4 septembre 1873: «Comme le passereau solitaire, je passe mon temps seul, occupé à lire, etc. Bien souvent je me surprends, comme le lièvre de la fable. . . je rêve alors à nos sauvages — à N.D. de Betshiamits. . . car que faire en un gîte à moins que l'on ne pense[2] ! . . .»

L'aimait-il trop sa chère mission ? Aimait-il trop ses Montagnais ? On ne peut pourtant jamais trop aimer les enfants que Dieu nous a donnés. Dieu pourtant devait demander au père Arnaud le plus grand sacrifice de sa vie et à un moment où il était trop tard pour recommencer une

---

[1] *Journal de voyage du père Arnaud,* p. 195-196.
[2] *Journal de voyage du père Arnaud,* p. 189.

vie ailleurs. Ce n'est pas à quatre-vingt-cinq ans que l'on se refait à de nouveaux horizons, à de nouvelles figures, à une nouvelle vie. Et voilà ce que le Maître des missionnaires exigeait de son fidèle serviteur.

Le vieil aigle avait la vue trop perçante pour ne pas découvrir sous ces événements cruels aux yeux des hommes, le signe d'une Providence aimante qui voulait détacher son apôtre de tout humain dans son affection et se l'attirer complètement à lui. C'est ainsi qu'après le 15 août 1911, le vieux roi de Betsiamites prenait avec armes et bagages, la route de l'exil. Si son bagage matériel était réduit, son bagage de souvenirs, qu'il ne pouvait laisser en arrière, était bien lourd. Plus de soixante ans sur la Côte Nord ! Ce que le père avait vu et ce qu'il avait aimé ! Il est impossible de le dire avec exactitude. Néanmoins si le cœur du vieillard saignait, il chantait le cantique de Siméon: *Nunc dimittis...* Il partait en paix, son œuvre était finie: *cursum consummavi.* Et la preuve qu'il partait bien en paix, nous la trouvons dans cette simple phrase à son provincial: «Il [Mgr Blanche] m'a demandé ce que je pensais de tout cela ! Ce que je pense ? C'est de faire la volonté de mes supérieurs[3] ! ...»

Ce qui adoucissait pourtant l'exil du père Arnaud, c'est qu'il n'entrait pas dans une terre inconnue. Le Lac-Saint-Jean, et la Pointe-Bleue en particulier, étaient des pays connus où il comptait aussi des amis. Il y retrouverait la Vierge et ses chers Montagnais. Ce n'étaient pas ceux de Betsiamites, mais leurs frères, ses fils spirituels, car il avait souvent fait la mission du Lac-Saint-Jean.

Dès 1853, le père Arnaud se rendait au Lac-Saint-Jean[4] et il y retournait en 1855[5] et en 1859[6]. Autant que nos

[3] Arnaud à Dozois, 7 juillet 1910 (archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites: Correspondance*).

[4] Arnaud à Têtu, janvier 1880, dans *Missions... des... Oblats de Marie-Immaculée,* 18 (1880), p. 336.

[5] *Registre des Baptêmes* de Betsiamites.

[6] *Ibidem.*

Le *Codex historicus* de la Pointe-Bleue note le 14 septembre 1911: «Le P. Beaudry part pour Québec pour ramener avec lui les bons vieux PP. de Bethsiamits, le P. Arnaud et le P. Babel. Il croit trouver un trésor...» (Archives de la Pointe-Bleue).

sources nous permettent de le savoir, le père Arnaud fit très souvent la mission du Lac Saint-Jean; on l'y trouve en effet en 1862, 1876, 1877, 1878, 1879, 1880, 1881, 1883, 1885, 1886, 1887, 1888, 1889, 1890, 1891, 1892, 1893, 1894, 1896 et 1903. Ceci ne l'empêche pas, très souvent, de faire quand même ses missions de la Côte Nord. Ce sont donc au moins vingt missions que le père Arnaud accomplit au Lac-Saint-Jean avant d'y résider en permanence.

Le père Flavien Durocher avait eu la charge de ces missions jusqu'à sa mort en 1877, et il s'y était encore rendu, à l'âge de 75 ans. Avec la disparition de ce grand apôtre des Montagnais, la tâche retomba sur le père Arnaud et c'est pourquoi il s'y rendit si souvent à partir de 1876.

Selon le père Durocher, cette mission avait toujours été pénible, car les Montagnais de l'endroit ne manifestaient pas l'enthousiasme des autres Montagnais pour la religion. Il écrivait en 1847, que bien des événements tragiques s'étaient produits dans cette pauvre mission. «Il y a tout lieu de croire, ajoutait-il, que la main de Dieu s'appesantit sur cette fraction de la tribu montagnaise pour réveiller ceux qui restent dans leur profond assoupissement[7].»

Malgré la visite plus fréquente du missionnaire, il semble bien que la situation se soit peu améliorée, car il écrit au supérieur général, le père Joseph Fabre, le 16 septembre 1862, qu'il est allé donner la mission du lac Saint-Jean, où il ne s'était pas rendu personnellement depuis trois ans. «Hélas! dans quel état les ai-je trouvés ! L'abus des boissons alcooliques les a cruellement décimés. Pour toucher ces cœurs flétris par le vice et abrutis par la boisson, je leur rappelai, dans un langage simple et à leur portée, les souffrances de N.-S. Jésus-Christ et le sang qu'il avait prodigué pour leur salut. Chaque jour, après la récitation des prières et l'exposition des principaux mystères de la Foi, je revenais sur le même sujet. Ces pauvres sauvages parurent se réveiller comme d'une

---

[7] Arnaud au Provincial, dans *Correspondance* ..., vol. 1, p. 78 (archives provinciales O.M.I.).

profonde léthargie et ils commencèrent à donner des signes de repentir. Puisse le Seigneur Jésus faire germer cette semence de salut dans leur cœur et leur procurer la grâce d'une autre Mission[8] ! ...»

L'année suivante, en septembre 1863, le père peut écrire que ses Indiens ont semblé être revenus à de meilleurs sentiments, mais il fait la comparaison entre les Montagnais du lac et les Têtes-de-Boule du Saint-Maurice, et la comparaison n'est pas favorable aux Montagnais[9].

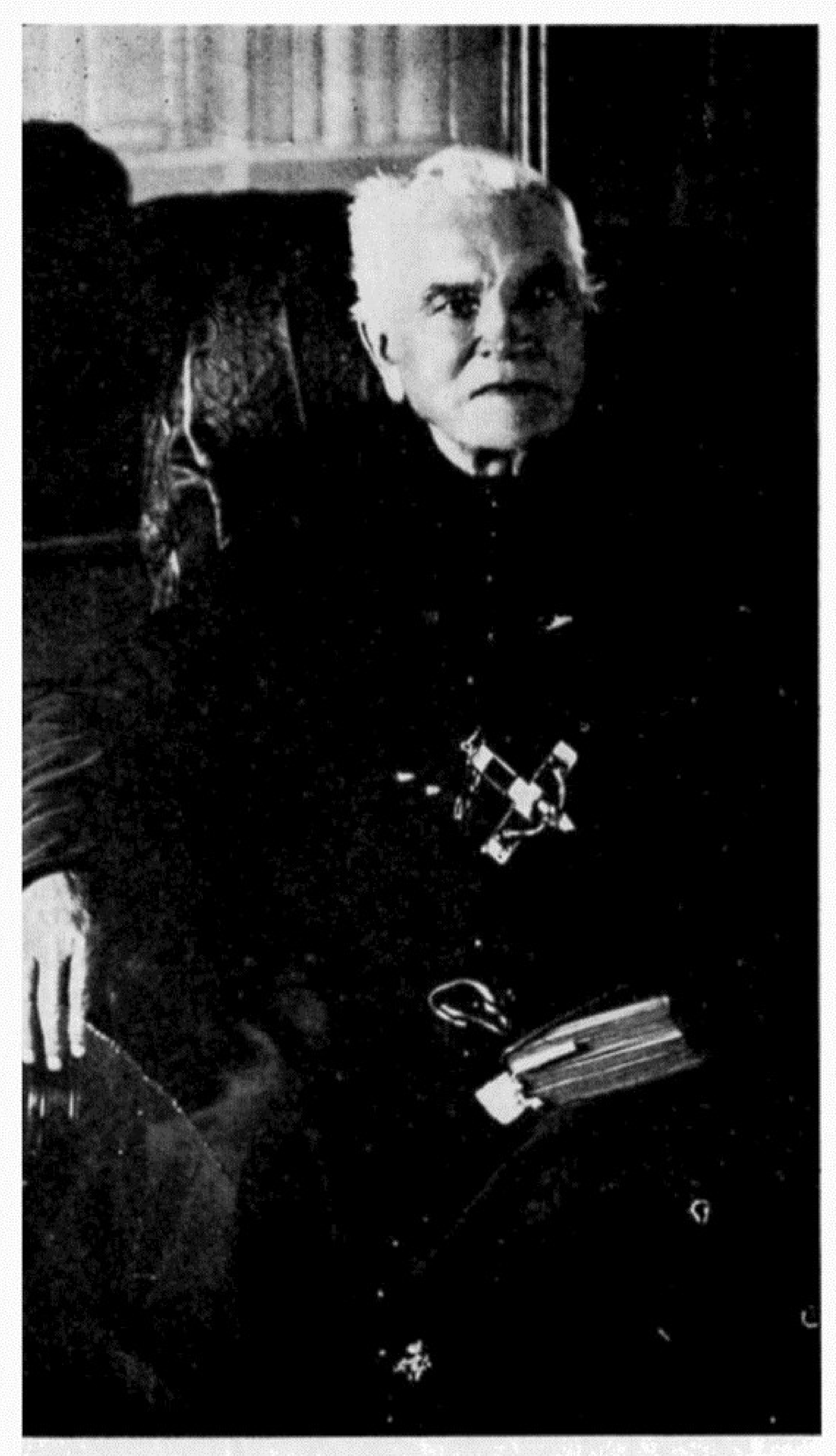
Tel était l'état moral de la population au milieu de laquelle le père Arnaud sera souvent appelé à exercer son ministère. Comme il le disait au provincial, le 29 janvier 1877, avec la mort du père Durocher, la mission du Lac-Saint-Jean revenait à Betsiamites[10]. Le missionnaire donnait aussi son appréciation de la mission dans une lettre au père Louis Soullier, en date du 4 juillet 1876. Il affirmait d'abord que le père Durocher s'était donné depuis dix-sept ans à cette mission où il se rendait tous les ans malgré son âge avancé et la difficulté des chemins. Ce fut, disait-il, un deuil général de ne point le revoir. Et ce qui donne une bonne idée du travail accompli par l'apôtre défunt: «Le missionnaire à qui incombera cette mission la trouvera bien facile, il n'aura qu'à suivre l'impulsion donnée[11].»

Le père se doutait sans doute que cette mission lui incomberait, et il désirait cacher l'efficacité de son action future sur ces âmes en affirmant que le successeur du père Durocher n'aurait «qu'à suivre l'impulsion donnée». N'en tienne qu'à cela, les traces du père Durocher seront bien suivies et la mission du Lac finira par occuper une large place dans son cœur, pourtant déjà conquis par les Montagnais de la Côte Nord.

Dès 1879, au retour de sa mission, le père Arnaud annonce au provincial son retour du Lac et que la mission fut

---

[8] *Missions ... des ... Oblats de Marie-Immaculée,* 2 (1863), p. 78.
[9] *Ibidem,* 4 (1865), p. 121.
[10] Archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites: Correspondance.*
[11] Archives générales O.M.I., dossier *Arnaud.*



XV.—Le P. Arnaud, au soir de sa vie.

très belle et très consolante[12]. Le même refrain joyeux reviendra sans cesse sous la plume du père Arnaud. En janvier 1880, il donne le témoignage suivant à M. Têtu: «Nos Montagnais du Lac se montrent très zélés à assister aux offices; ils sont dociles comme des enfants, et font la consolation et la joie des missionnaires[13].»

Ces Montagnais du Lac estimaient tellement leur missionnaire qu'une petite guerre épistolaire se déclara entre eux et ceux de Betsiamites. Le chef du Lac-Saint-Jean, au cours de l'été 1881, demandait le père Arnaud à Mgr Dominique Racine de Chicoutimi[14] et l'évêque se hâtait d'en avertir le père J.-E. Antoine, provincial, le 15 août. En faisant parvenir au provincial ce que l'évêque appelait une deuxième requête, il avouait qu'il voudrait bien se rendre au désir de ces Indiens[15]. Mais les Montagnais de Betsiamites entendirent parler du danger qui les menaçait, car le télégraphe indien était aussi efficace, sinon aussi rapide, que le télégraphe électrique. Le 31 août 1881, ils s'adressèrent au provincial demandant que le père ne leur fût pas ôté[16]. Le *roi de Betsiamites* demeura donc dans son royaume à la grande joie de ses sujets, et il se contenta de faire la mission annuelle au Lac.

Le père Arnaud, tout en s'occupant des Montagnais de la Pointe-Bleue, exerça aussi son ministère en faveur des ouvriers de la ligne du chemin de fer, de Québec au Lac. Un petit trait du *Codex historicus* de Québec révèle l'esprit apostolique du père: «Le R.P. Arnaud nous arrive à 10.45 a.m. à jeun depuis hier midi. Il s'est réservé pour dire la Ste Messe. Il a donné ses deux chiens esquimaux à un sauvage pour aller dans le bois. Il est venu à pied du Lac St Jean au Lac Edouard où il a visité les chantiers de cette région. Les chars sont restés bloqués par la neige vingt jours, point de provisions, ils ont dû y pourvoir par la pêche et la chasse. Malgré

[12] Archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites*: *Correspondance*.
[13] *Missions . . . des . . . Oblats de Marie-Immaculée*, 18 (1880), p. 337.
[14] Mgr de Chicoutimi au chef du lac Saint-Jean, 4 août 1881, dans *Registre des Lettres* A I, p. 195-196 (évêché de Chicoutimi).
[15] Mgr de Chicoutimi au provincial, 15 août 1881 (*idibem*, p. 196).
[16] Archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites*: *Sources documentaires*.

ses 61 ans, il a étonné les voyageurs par ses marches à la raquette[17].»

Toujours le même esprit apostolique et la même charité envers les pauvres. Le père donne ses chiens, tout en s'exposant à faire la route à pied. Et pendant que le père Arnaud s'occupait du Lac en 1887, les Montagnais de Betsiamites revenaient à la charge, en le suppliant de ne pas les abandonner[18].

Le père, toujours si zélé pour décorer la maison de Dieu, dut aussi s'occuper des chapelles successives de Metabetchouan et de la Pointe-Bleue. Déjà en 1846, une nouvelle chapelle s'élevait au Lac-Saint-Jean par les soins du père André-Marie Garin[19]. On avait dû prendre le bois debout, le scier de long, le transporter en canot avant de procéder à la construction[20]. Le père Arnaud fit ses premières missions dans cette modeste chapelle. La construction fut-elle élevée à la hâte, ou l'unique visite annuelle du missionnaire empêchait-elle de voir à sa conservation, toujours est-il qu'en 1856, on déclarait la chapelle irréparable et que la Compagnie de la Baie-d'Hudson étant à la veille de se transporter de l'autre côté du lac, la chapelle de Metabetchouan deviendrait inutile. Quelques Canadiens voulaient construire une petite église à leurs frais à la Pointe-Bleue[21]. On transporta la chapelle sur un terrain plus sûr et dans une jolie situation[22].

Les Montagnais, au dire du père Durocher, se montrèrent toujours très généreux pour leur église et, de 1860 à la fin de septembre 1863, ils donnèrent la somme importante de

---

[17] Le 17 février 1887.

[18] Archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites, Sources* (lettre des Indiens au père Arnaud, le 1er août 1887).

[19] *Journal de nos Missions montagnaises*, au titre *Sept-Iles*.

[20] Honorat à Turgeon, 11 novembre 1846 (archevêché de Québec, dossier *PP. O.* I-70).

[21] Casgrain à Turgeon (évêché de Chicoutimi, Série XVII, paroisse 13, cote 11, vol. 1, p. 5).

[22] Durocher à Turgeon, fin de 1859 (*ibidem*, Série XVII, paroisse 22, cote 5, vol. 1, pièce 8); *Histoire du Saguenay*, p. 179, affirme que le père Durocher bâtit une chapelle en 1853. Nous verrons plus loin que le père Arnaud s'attribue cette chapelle.

douze cents dollars pour embellir la maison du bon Dieu[23]. La chapelle, située sur un tertre près de l'eau, dominait tout le lac.

D'après le registre de la paroisse de Roberval, la chapelle de Metabetchouan fut transportée à la Pointe-Bleue au cours de l'hiver 1874-1875, et les pères la placèrent sous le patronage de Notre-Dame-du-Lac. Il est fort possible que cette initiative soit due au père Arnaud qui commença à y faire la mission régulièrement à partir de 1876. Écrivant au père Soullier, le 4 juillet 1876, le père affirmait qu'on venait de construire une jolie chapelle en cèdre qui deviendrait un vrai bijou lorsqu'elle serait terminée[24], et, le 8 août de la même année, il la disait sous le vocable de Notre-Dame-du-Lac[25]. On peut, pensons-nous, sans crainte d'errer, lui attribuer et la construction de l'église et la consécration de celle-ci à la Vierge Marie. Il s'attribue même la chapelle de 1853. Il écrivait à M. Têtu, en janvier 1880, qu'il fut envoyé au Lac en 1853, pour y faire la mission. Il chercha en vain les traces du petit *sacellum* construit par les Jésuites et il ajoutait: «Je rencontrai, cependant, au pied du petit plateau sur le haut duquel je plaçai la chapelle, des restes de fondation qui doivent subsister encore[26].»

Mgr Labrecque changea le titulaire de l'église en 1897. Au cours de la visite pastorale, il décréta que... «considérant que la dite chapelle a été transportée de la réserve de Metabetchouanne [S. Jérôme] à la Pointe Bleue [Roberval]; considérant que le titulaire de la chapelle de la Metabetchouanne autrefois construite et desservie par les RR. PP. Jésuites, était S. Charles Boromée, le titulaire sera S. Charles Boromée[27].»

On devait construire une nouvelle chapelle en 1899. Dès 1896, on commençait à se plaindre que l'ancien édifice était

---

[23] Durocher à Fabre, fin septembre 1863, dans *Missions ... des ... Oblats de Marie-Immaculée*, 4 (1865), p. 122.
[24] Archives générales O.M.I., dossier *Arnaud*.
[25] *Ibidem*.
[26] *Missions ... des ... Oblats de Marie-Immaculée*, 18 (1880), p. 334.
[27] 28 juin 1897 (évêché de Chicoutimi, *Registre des Lettres*, B-I, p. 513).

trop petit, trop froid et trop vieux pour durer longtemps. Le provincial demandait alors l'avis du père Arnaud et lui annonçait que le frère Lapointe se trouvant à la Pointe-Bleue, il était justement l'homme pour s'occuper de cette affaire[28]. Le père L. Simonet avait écrit au provincial quelques semaines auparavant que le père Arnaud désirait cette nouvelle construction[29]. On choisit le bois nécessaire en 1898 et, le 22 mai 1899, les maçons commençaient le solage de la nouvelle chapelle. Le 28 mai, avait lieu la bénédiction des fondations et, le 27 juin, on célébrait la messe pour la première fois dans le nouvel édifice, qui était complètement terminé à l'extérieur le 31 août. Le 22 septembre, on achevait le clocher. Le 31 janvier 1900, tout était terminé sauf les ornementations et, le 29 juin 1900, on pouvait bénir la chapelle[30]. Le père Arnaud servit, encore une fois, d'instrument providentiel dans l'érection d'un nouveau temple au service des Montagnais.

Mais là ne se limite pas l'action de notre apôtre. Sans s'en douter, il devait préparer la résidence de ses derniers jours. A plusieurs reprises, il fut question d'ouvrir une résidence au Lac-Saint-Jean et cela dès 1853. Le problème fut de nouveau examiné en 1881. En 1884, on vint sur le point de réussir, mais le projet ne vit l'existence qu'en 1889. Et c'est encore le père Arnaud qui fut à l'œuvre. La résidence destinée à servir de juniorat, le père s'intéressa beaucoup à ce projet de maison d'éducation pour les futurs Oblats. On peut se réjouir aujourd'hui que ce plan ne réussit pas, car la Pointe-Bleue n'était certainement pas un endroit propice à un petit séminaire.

Le père Arnaud arriva donc à la pointe-Bleue le 9 septembre 1889, à sept heures du soir, en compagnie du père Charles Laporte, architecte, et du frère François Tremblay, qui devait exécuter les travaux de la construction. On résolut

[28] Lefebvre à Arnaud, 13 mars 1896 (archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites*: *Correspondance*).
[29] Simonet à Lefebvre, 26 février 1896 (archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites*: *Correspondance*).
[30] *Codex historicus* de la Pointe-Bleue.

d'élever une maison de cent pieds sur cinquante-cinq, en tenant compte que l'on voulait établir un juniorat. Les tractations entre le provincial et l'évêque ne réussissant pas, on se détermina, le 5 novembre, à diminuer les dimensions du local et on se contenta d'une maison de soixante pieds sur quarante. Le *Codex historicus* de la Pointe-Bleue note, le 26 septembre, que le père Arnaud était très affecté et songeait peut-être à transporter le juniorat à Notre-Dame de Betsiamites. Les raisons que le père prétendait découvrir dans le refus le peinaient beaucoup. La maison était terminée en 1891 et le *Codex* note: «maison flambant neuve, mais flambant nue avec 2 ou 3 piastres». Le père Arnaud pourtant s'était parfaitement soumis aux ordres du provincial lui recommandant de ne pas faire de dette. Il avait réussi à élever cette maison selon les intentions exprimées par le supérieur provincial, car le *Codex* note en octobre 1895 qu'il ne manquait presque plus rien à la propriété: «Il ne manque presque plus que les dettes.» Par son action persistante, il avait réussi à faire octroyer une belle propriété à la communauté[31].

En 1891, le père donnera encore une preuve de son amour pour sa Mère du ciel en demandant au provincial de lui envoyer une cloche pour sa mission du Lac et d'y faire graver la devise des Oblats et l'inscription: «*Notra Domina Sylvicolarum*[32].» Ce serait donc Notre-Dame des Indiens qui appellerait ses enfants à la mission de Notre-Dame-du-Lac.

Tel est le nouveau royaume que le père Arnaud se préparait à la Pointe-Bleue. Il y viendra, après le 15 août 1911, se préparer dans la prière et la solitude, à la rencontre définitive avec Celle qu'il avait si bien fait aimer par ses Montagnais depuis 1850.

---

[31] Arnaud au Provincial, 3 novembre 1888 (archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites*: *Correspondance*). On avait décidé de fermer la résidence de Betsiamites en 1886 et le père Arnaud arrivait à Québec "avec ses malles" le 12 août en attendant de se transporter sur la réserve de la Pointe-Bleue (*Codex historicus* de Québec, 12 août 1886).

[32] Arnaud au Provincial, 10 décembre 1891. (Archives provinciales O.M.I., dossier *Betsiamites*: *Correspondance*).

Durant son séjour à la Pointe-Bleue, le père s'occupa très peu en compagnie du père Babel, du service religieux des Indiens, car ses forces l'abandonnaient déjà.

Il s'éteignit paisiblement dans le Seigneur, le 3 juin 1914, après avoir offert sa vie pour ses Montagnais, mais dès le mois de novembre 1913, le père ne pouvait que rarement célébrer la sainte messe[33].

C'est le cœur rempli de tristesse que les Indiens de la Pointe-Bleue conduisirent leur missionnaire à sa dernière demeure sous l'autel de la Sainte Vierge dans l'église de Notre-Dame-du-Lac où il demeura jusqu'au jour où il retournera dans son premier domaine de Notre-Dame de Betsiamites.

---

[33] B. Boyer à G. Charlebois, 22 novembre 1913, 26 janvier 1914, 25 mars 1914 et 26 mai 1914 (archives provinciales O.M.I., dossier *Pointe-Bleue*).

La vieillesse n'a pas pris le père Arnaud par surprise, il la vit venir, et c'est surtout à sa famille qu'il le laisse voir. Ecrivant à son neveu Victor Françon, le 30 novembre 1905, il lui dit: "Voilà une année qui achève, et une nouvelle qui s'avance. Que le bon Dieu est bon! Nous conserver si longtemps sur la terre!!. Vous vous rappellerez qu'au commencement de février prochain j'entrerai dans ma 80ième année. La verrai-je toute? Je l'ignore. Mais je dois y penser et me tenir toujours prêt. L'automne dernière j'ai été bien malade, et cette année ça été pire. J'ai gardé le lit plus d'un mois, et jai été deux mois privé du bonheur de dire la Ste messe; mais voilà que je suis de nouveau guéri! me voilà sur pieds! Sera-ce pour longtemps? Dieu le sait!" (documents de M[lle] Marie Monier).

Le 6 avril 1908, c'est à sa petite-nièce Marie Monier qu'il confie ses peines: "Continuez à m'écrire, donnez-moi toujours des nouvelles de Visan. N'attendez pas cependant à ce que je réponde toujours à vos lettres chaque fois. Je suis vieux infirme, la mémoire me fait défaut et parfois incapable de tenir la plume."

Le 26 janvier 1910, il revient à Marie Monier: "N'oubliez pas de m'écrire aussi souvent que vous pourrez. Pour moi, je suis vieux, infirme, mes jambes refusent de me porter, l'ouïe et la vue sont bien faibles . . ."

CHAPITRE XII

Le secret ressort de l'apostolat du père Arnaud

Le père Arnaud fut sans conteste un grand missionnaire. Mais si nous essayons de pénétrer dans l'intimité de cet apôtre, il se dérobe. Son humilité, sa simplicité l'empêchent de parler de lui-même, de façon à laisser comprendre parfaitement ce qui a été le ressort de son apostolat. Il n'est pas douteux cependant qu'il faille rechercher la source de son activité dans la pratique des vertus poussée à un degré élevé.

Une *donation totale* et sans réserve à son idéal missionnaire pourrait caractériser la vie du père Arnaud. C'est l'idéal, que sous la touche de la grâce, il avait rêvé, c'est l'idéal qui voudra vivre jusqu'à sa mort. Quelle joie et quel esprit surnaturel ne sent-on pas passer dans ces quelques lignes extraites de son journal de voyage en 1872: «Je vous disais mon cher A[chille Rey] que je faisais voile vers Ungava. Oh ! que ce nom est cher à mon cœur — je ne connais pas encore la place, je ne l'aie [sic] jamais visité. Mais là sont les pauvres sauvages infidèles qui attendent la visite de la robe noire — et j'ai le bonheur d'être cette robe noire, choisie parmi mille pour aller leur annoncer la bonne nouvelle. Jugez de mon bonheur. Oh une seule chose me fait trembler, c'est peut-être de me rendre indigne d'une pareille mission. Priez pour moi[1].»

Cet esprit missionnaire bien compris le pousse à un dévouement sans borne. Il sera toujours prêt, sans considération des difficultés des voyages, du manque de confort, des dangers de privations, des risques de maladie et même de mort, dès qu'il s'agit du bien des âmes. Le père Arnaud a connu tous les inconvénients de la vie missionnaire: il a souffert du froid, il a souffert de la faim, il a souffert de la

---

[1] *Journal de voyage du père Arnaud*, p. 5.

vermine, de la fatigue, de l'ennui, de l'épuisement. Une petite phrase, la seule que nous trouvions sur sa fatigue, tirée de son journal de voyage au Labrador, en dit long dans sa concision: «Mon Dieu, que je suis fatigué !» Dans la bouche du père Arnaud, cela signifie tout simplement qu'il était exténué. Que dire de la souffrance éprouvée surtout en voyage, par la compagnie de certains compagnons privés de la moindre éducation. Encore dans son journal de voyage au Labrador, le père se plaint de son isolement, car bien souvent il ne peut avoir aucune relation intéressante avec l'équipage.

Peu importe, il faut que la parole de l'Évangile soit annoncée, et le missionnaire l'annoncera. Son zèle le soutiendra dans toutes les misères. Combien loin le zèle du père Arnaud l'aurait porté si Dieu le lui eut permis. Il se rend à Fort-Chimo, où il est le premier Oblat à pénétrer, il fut aussi le premier à faire une exploration à l'intérieur du Labrador. Il voyait la possibilité, quand les Oblats seraient plus nombreux, de se rendre au Groenland. Les Montagnais, les Naskapis l'ont attiré. Les Esquimaux, que les catholiques n'avaient pas encore atteints, hantaient sa pensée. Il écrit le 27 août 1872: «Midi, nous partons ! Dieu soit béni, la brume vient de se dissiper. Mon Dieu bénissez tous ces pauvres gens que nous laissons dans ces froides régions — ce sont des frères rachetés comme nous au prix de votre sang adorable. Mon Dieu que nous soyons un jour tous réunis dans votre royaume. C'est la prière la plus ardente de mon cœur. J'adore vos décrets insondables. Mon Dieu, je sais que vous êtes tout amour et miséricorde. En montrant ma croix aux Esquimaux, ils étaient tout à l'heure tout surpris — ils me demandaient ce que c'était: c'est Jésus notre rédempteur, leur ai-je répondu par un métis qui parle un peu anglais — ils répétaient entre eux — Jesubib ! Jesubib ! ils en avaient entendu parler par leurs ministres Moraves, mais ils n'avaient jamais vu la représentation. O Jésus ! soyez leur Jésus, leur rédempteur, leur sauveur ! Conduisez-les tous au ciel ! fiat ! fiat[2] !»

---

[2] *Journal de voyage du père Arnaud*, p. 22.

Et au cours du même voyage, alors qu'il se trouve en face de Naïm: «Aussi quel malheur que ces pauvres Moraves ne soient pas catholiques ! quel bien de véritables missionnaires ne feraient pas parmi ces pauvres Esquimaux[3].»

Ne réclamait-il pas en 1862, le secours du père Louis Babel pour que la bonne nouvelle de l'Évangile soit annoncée jusqu'à Mistassini[4].

Il est bien difficile, croyons-nous, de trouver expression plus pure de zèle pour le salut des âmes et d'un zèle parfaitement surnaturel. Les motifs humains sont absents de l'apostolat du père Arnaud.

Son zèle le porte aussi à être tout à tous et de toutes les besognes. Il se doit à tous ses Indiens et tous trouveront en lui un père. Il n'y a pas à se surprendre, si comme on l'a vu, on se dispute sa présence à la Pointe-Bleue et à Betsiamites. Il est aussi de toutes les tâches: menuisier, agriculteur, peintre, porte-faix. Peu importe pourvu que le règne de Dieu s'étende. Le père Durocher n'écrivait-il pas à l'archevêque de Québec que le père Arnaud était à la Baie-des-Outardes avec ses Montagnais, où il dirigeait les défrichements et vivait, comme eux, de chasse et de pêche.

Que de démarches ne s'imposera-t-il pas pour assurer le bien-être, même matériel de ses ouailles ? Demande et distribution de secours du gouvernement, octroi et organisation de réserves, défense surtout des droits de ses Indiens contre l'envahissement des Blancs.

C'est ainsi qu'il *forme les chrétientés* et surtout celle de Betsiamites qui, au dire de l'évêque de Chicoutimi, rappelait la ferveur des anciennes réductions du Paraguay.

Il se donne d'abord à l'instruction religieuse de ses ouailles au temps des missions. Il passe ensuite ses moments libres à leur enseigner la lecture afin qu'ils puissent continuer leur

---

[3] *Journal de voyage du père Arnaud*, p. 8.

[4] Arnaud à Guigues, 11 septembre 1862 (archives provinciales O.M.I., dossier *Québec 1862*).

formation religieuse au moyen des livres de prières et des catéchismes qu'il fait imprimer à grands frais. C'est enfin la classe de chant, pour rehausser les cérémonies religieuses, et pour donner un aliment à la piété quotidienne des Indiens.

Tout doit parler à l'âme de ces enfants des bois. Pour y parvenir, le père se donnera de toutes ses forces à la construction de chapelles, le moins indignes possible de la présence du Roi du Ciel. Il les ornera au moyen de mille industries, de sorte que ce sera toujours, pour les Indiens, un repos d'y venir s'entretenir avec leur créateur.

La charité du père Arnaud résiste à toute épreuve. Il aime tellement ses Indiens qu'il ne peut rester impassible en face de leurs malheurs. A l'un, il donne sa couverture, à l'autre, son canot, à un troisième, ses chiens esquimaux, de sorte que le pauvre missionnaire est obligé de s'en passer ou de s'imposer des sacrifices et des privations pour s'en procurer d'autres. C'est dans cet esprit de charité qu'il travailla sérieusement à la fondation d'un asile et d'un hôpital à Betsiamites. Il croyait qu'une chrétienté bien fondée devait avoir ses œuvres de charité et de bienfaisance. C'est le même esprit de charité qui le porta en 1865 à recevoir les malades chez lui. Trois moururent dans sa maison.

Sa charité, le père Arnaud sait l'inculquer à ses fidèles enfants. Un geste posé par les Montagnais de Betsiamites en faveur des incendiés de la ville de Québec, en 1867, montre jusqu'à quel point, cette vertu était profondément enracinée chez le père Arnaud, puisqu'il réussit à la faire passer dans le cœur des Montagnais. Et elle ne pouvait venir que du père. Voici ce que les Montagnais auraient dit au père Arnaud après avoir entendu parler de l'incendie: «Père, nous savons supporter la faim et le froid, nous en avons fait l'apprentissage dès notre enfance; tu sais combien notre père, le *Grand Priant* [l'évêque], est triste, parce que le feu a détruit les cabanes [les maisons] de ses enfants qui habitent le *grand village* [Québec]; ils sont exposés à l'air, sans vêtements et sans nourriture. Nous voulons consoler notre Père le *Grand*

Priant et l'aider à assister nos frères. C'est pourquoi envoie-lui une partie de l'argent [300 piastres] que tu nous avais apporté du Gouvernement.

«Nous souffrirons encore, mais nous serons heureux en pensant que nous soulageons ceux qui ont faim et froid. Que sommes-nous près pour partager avec eux notre chasse[5] !»

Il est beau le spectacle de pauvres, désireux d'aider des malheureux certainement moins dépourvus qu'eux.

Le père Arnaud aimait beaucoup notre saint père le Pape, le représentant de Notre-Seigneur sur terre. En 1872, il écrivait au cardinal Hippolyte Guibert, o.m.i., archevêque de Paris, exprimant sa peine à la suite de la spoliation des États du Vatican. Il y ajoutait une lettre du chef de Betsiamites adressée au pape. Nous la transcrivons ici.

Le chef J. B. Estlo, au nom de tous les Indiens.
A notre Grand-Père-le-Grand-Chef de la Ste Prière,
qui demeure dans le St village, appelé Rome.

Depuis longtemps nous voulions te faire parvenir notre parole mais nous ne savions comment te l'envoyer. Nous voulions te dire, nous t'aimons: car peut-on aimer Jésus et ne pas t'aimer ? . . . Certainement nous t'aimons ! Nous t'aimons ! Nous t'aimons ! Nous sommes tristes de toutes tes tristesses. Que ne sommes-nous près de toi ! . . . Nous sommes pauvres. Que n'avons-nous des biens et nous te l'enverrions, mais en revanche nous donnons nos cœurs. Nous retournons à présent sur nos terres de chasse, bien loin dans les bois, mais nous emportons avec nous ton image et dans nos cœurs ton souvenir. Voilà toute notre parole. Bénis-nous. Nous sommes tous à genoux. Voilà notre dernier cri: Nous t'aimons, nous t'aimons, nous t'aimons[6].

Le père ajoutait qu'il avait donné l'image du pape à tous les Indiens chefs de famille et qu'ils ne savaient comment exprimer leur indignation pour le spoliateur du Saint-Siège.

---

[5] Arnaud à Baillargeon, 12 novembre 1866, dans *Missions . . . des . . . Oblats de Marie-Immaculée*, 7 (1868), p. 17.

[6] *Journal de nos Missions montagnaises*, p. 49.

Dans sa simplicité, ce témoignage d'affection pour le pape montre combien vif était l'amour du saint-père dans l'âme des Indiens. Cet amour, les Indiens ne pouvaient le tenir que du père Arnaud.

Enfin, toujours pour établir une chrétienté solide et fervente, nous avons vu comment le père Arnaud avait travaillé à faire disparaître les abus causés par l'intempérance en demandant la protection des autorités civiles pour empêcher les trafiquants ambulants de pénétrer dans la réserve, et en réduisant le plus possible les contacts entre Blancs et Indiens.

Le père Arnaud jugeait la modestie chrétienne très importante. A cet effet, il devient couturier et directeur de salon de beauté. Les femmes montagnaises portaient les cheveux réunis en deux petits coussins carrés sur les oreilles. Nous avons vu de ces vieilles montagnaises heureuses de porter encore le «permanent» inventé pour elles par leur père. Puis on confectionna une coiffure originale pour les dames. Le père Nédélec, écrivant au père Joseph Fabre, le 15 février 1864, affirmait que la coiffure des dames consistait en un bonnet d'étoffe noire et rouge, bariolée d'autres couleurs qu'elles mettaient ou enlevaient à volonté[7]. Il existe encore aujourd'hui sur toute la côte nord et même à l'intérieur, des Montagnaises de l'ancienne et de l'actuelle génération qui coiffent avec fierté le béret porté par leurs ancêtres.

La méthode apostolique du *Roi de Betsiamites* n'était pas la méthode autoritaire des pères Durocher et Babel. Jamais le père Arnaud ne fait mention de pénitence publique, imposée à ses enfants. Il ne dit jamais qu'il les gronda. Non, le père Arnaud, la bonté même, la douceur conquérante, n'usa que de la bonté et de la douceur avec ses fidèles. Et c'est peut-être là, le secret ressort de son succès. Mais si cette méthode douce peut paraître plus facile, elle demande, de la part de celui qui l'utilise, une constante maîtrise de soi, une patience à toute épreuve. Le missionnaire pourrait croire que tout a été sauvé lorsqu'il a réussi à soulager ses nerfs,

[7] *Missions ... des ... Oblats de Marie-Immaculée*, 4 (1865), p. 172.

tandis qu'au contraire il ouvre des plaies dans bien des cœurs. La persuasion employée par le père Arnaud vaut mieux et produit des effets plus profonds et plus durables que les foudres de la tempête.

Le père Durocher écrivait à Mgr Guigues, le 17 septembre 1857: «Je préfère le P. Arnaud [au père Babel] qui est bien vu des sauvages, il a une influence bien grande et peut en obtenir les plus grands sacrifices[8].» Parlant du père Babel, par comparaison au père Arnaud, le père Durocher nous laisse supposer que le père Arnaud était d'une grande charité, prête à tout donner, très adroit et bien «façonné». C'est exactement l'image créée par le contact avec les sources qui nous conservent le souvenir du père Arnaud.

Affirmant que le père Arnaud réussissait mieux que le père Babel, dont la méthode était à l'opposé, on n'aura pas tort de croire que notre missionnaire avait saisi tout de suite la psychologie des Indiens et savait faire appel à leurs bons sentiments pour les attirer à Dieu et les amener à la pratique de la vertu. Il ne réussit pas si mal, parce que, à la lecture des récits missionnaires des apôtres des Montagnais, on se rend vite compte qu'il existait un peu partout dans les missions des fleurs de vertus et même de grands saints. La grâce de Dieu descend dans les âmes simples et fraîches. C'est sa bonté, sa douceur et sa patience qui firent du père Arnaud l'idole des Montagnais.

Nous n'avons pas à revenir ici sur l'esprit de sacrifice de notre héros; nous y avons consacré tout un chapitre, mais qu'il nous soit permis de dire, en passant, que les peines les plus pénibles pour lui étaient celles qui mettaient en doute son amour des Indiens, son dévouement ou le dévouement de ses frères. Il doit souvent se contenir devant la calomnie ou l'ingratitude. Une simple petite phrase au père provincial, le 22 février 1872, le prouve abondamment. Montrant ce que les Oblats avaient fait sur la Côte Nord pour la construction et la réparation des chapelles, le père Arnaud ajoute que lorsque

[8] Archives provinciales O.M.I., dossier *Québec*.

l'on quitta ces missions pour se rendre à Betsiamites, M. Langevin, alors secrétaire à l'archevêché, remercia les pères de toutes leurs peines, fatigues et déboires en les accusant de vol. Jamais, dit-il, je n'ai éprouvé un plus vif sentiment d'indignation. «Sur les entrefaites, ce Monsieur fit paraître une petite notice historique sur Tadoussac et passa sous silence la période de temps que la Congrégation avait été chargée de cette desserte, c'est-à-dire environ 25 ans et c'est sous cette période que la chapelle s'est vue transformée et rajeunie, «mais pas un mot des Pères[9].»

L'ingratitude fut toujours très pénible à un homme, reconnaissant pour toutes les faveurs reçues, et qui ne manquait jamais, l'occasion donnée, de redire hautement les faits et gestes des missionnaires qui avaient précédé les Oblats dans ces missions. On trouverait bien des textes du père Arnaud pour montrer son admiration pour les missionnaires Jésuites, soit à la Baie James, soit sur les côtes du Saint-Laurent. Nous avons vu combien il tenait à réparer les anciennes chapelles, qu'il considérait comme des «reliques», parce qu'elles avaient été élevées par les Jésuites. Le même esprit le poussa à rétablir le calvaire de Tadoussac. Il éprouva une grande joie, lorsqu'en compagnie du père Babel, il retrouva le corps de l'abbé Parent, ancien missionnaire de la Côte. Il a pris aussi bien des informations sur la vie et les œuvres des missionnaires jésuites et il en fait un long rapport à M. Casgrain, dans une lettre du 20 janvier 1889[10]. Il s'édifiait à la lecture des *Relations* des Jésuites.

Ces faits, croyons-nous, montrent à l'envie la délicatesse d'âme du père Arnaud. Dans toutes les épreuves causées par l'ingratitude ou par le démon, car il en est qu'on ne peut expliquer autrement, le père montrera une patience et une soumission extraordinaire à la volonté de Dieu. Alors que sa propre réputation était en jeu, il se contente de dire au vicaire général de Rimouski qu'il peut montrer la réfutation au provincial s'il le juge à propos. Il laisse tout entre les

[9] Archives provinciales O.M.I., dossier *Québec*.
[10] Archives générales O.M.I., dossier *Arnaud, Charles*.

mains de Dieu, qui seul est véritable juge des actions et des pensées les plus secrètes.

Son action missionnaire, le père Arnaud l'accomplit dans l'ombre et dans l'humilité. On ne trouve pas un passage, dans toutes ses lettres, où il s'attribue quelque gloire ou quelque succès. Non, si les missions progressent et offrent des consolations, cela est dû, selon lui, au père Durocher qui a été si bon missionnaire. Jamais il ne manquera de faire ressortir les qualités de ses collaborateurs, mais oubliera de parler de lui-même, convaincu que cela ne donnerait rien à son apostolat. Il travaille pour Dieu seul et pour la Vierge.

C'est dans sa vie intérieure, dans son amour de Dieu et de Marie qu'il trouve le secret de son action. Il aime ses Montagnais dans les cœurs de Dieu et de la Vierge, c'est sous le regard de Marie qu'il entreprend ses courses, c'est dans la diffusion de la dévotion mariale chez les Indiens qu'il trouve sa joie.

Dieu seul et Marie pourraient résumer sa vie. Dans ses longs voyages, il ne manque pas de dire que son seul délassement consiste à prier, à dire son chapelet et à faire sa lecture spirituelle[11] ; dans ces moments seulement il trouve un peu de repos[12]. Au cours de la visite canonique de 1876, il écrit en toute simplicité qu'il accomplit régulièrement tous ses exercices religieux. Pour lui aussi, la chapelle était la «porte du ciel».

Et que dire de sa dévotion tendre et filiale envers Marie. C'est à elle qu'il confie tous ses travaux, c'est vers elle qu'il se tourne constamment dans ses voyages ou dans ses peines. Il suffit de lire le récit de ses voyages à la Baie-des-Esquimaux pour voir la spontanéité et la simplicité de sa dévotion mariale.

---

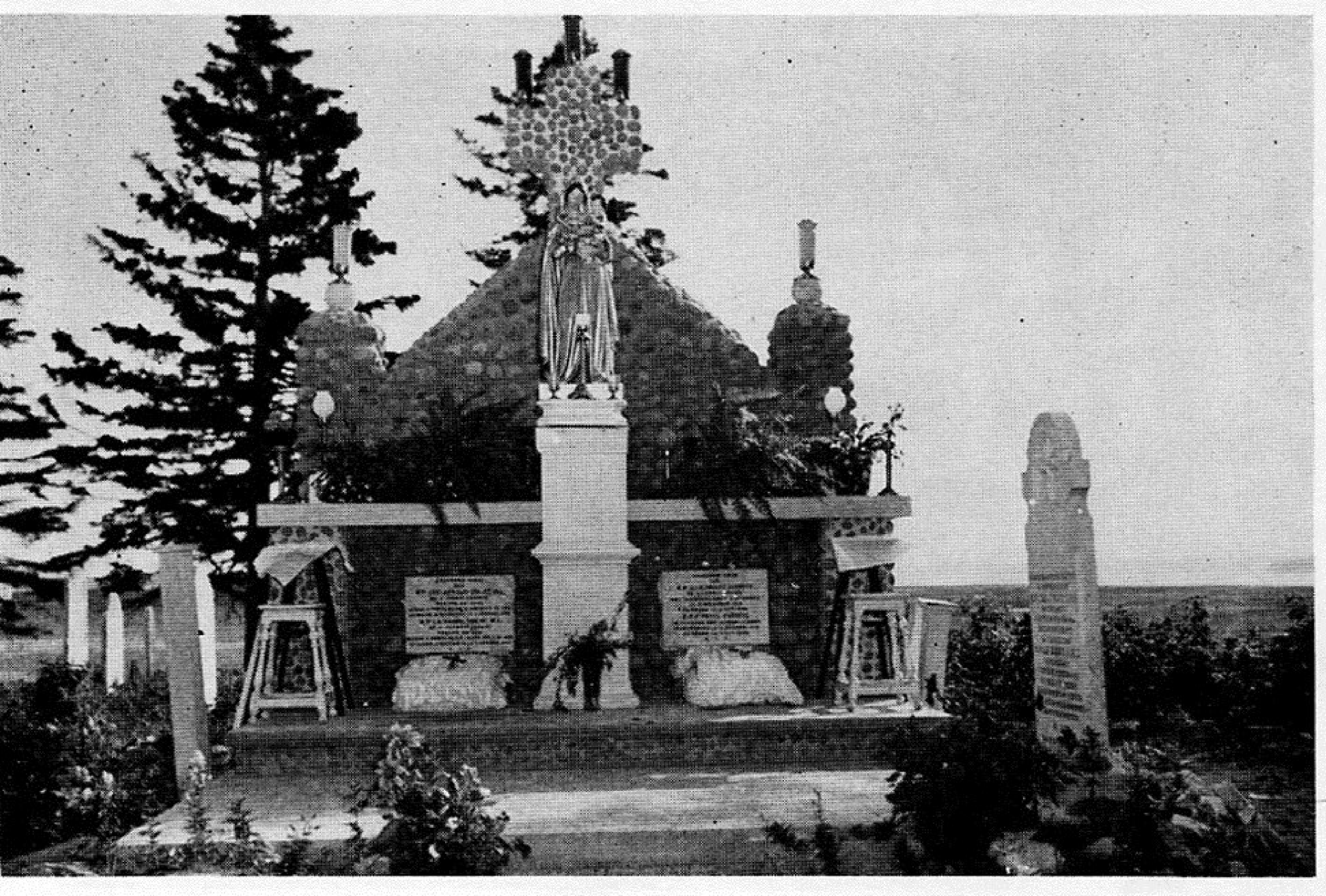
[11] 1er septembre 1872, p. 37.
[12] 12 septembre 1873, p. 196.

Citons quelques-unes de ces perles dont il veut faire une couronne à sa Mère. Le 8 septembre 1872, il s'écrie: «Deo gratias ! Salut jour béni de la naissance de notre bonne mère !... J'espère que l'ange du Seigneur et surtout notre Ste Mère nous conduiront heureusement au port[13].» Aux diverses fêtes de la Sainte Vierge, ce sont de courtes oraisons jaculatoires. Le 23 septembre: «Sancta Maria Mater dolorosissima, ora pro nobis[14]», le 24: «N.D. a Mercede, ora pro nobis[15]» ; le 6 octobre : «N.D. du St Rosaire, priez nous [nous][16]» ; le 13 octobre : «Monstra te esse Matrem, o Maria[17]», et on pourrait continuer encore longtemps cette litanie si on voulait les énumérer toutes.

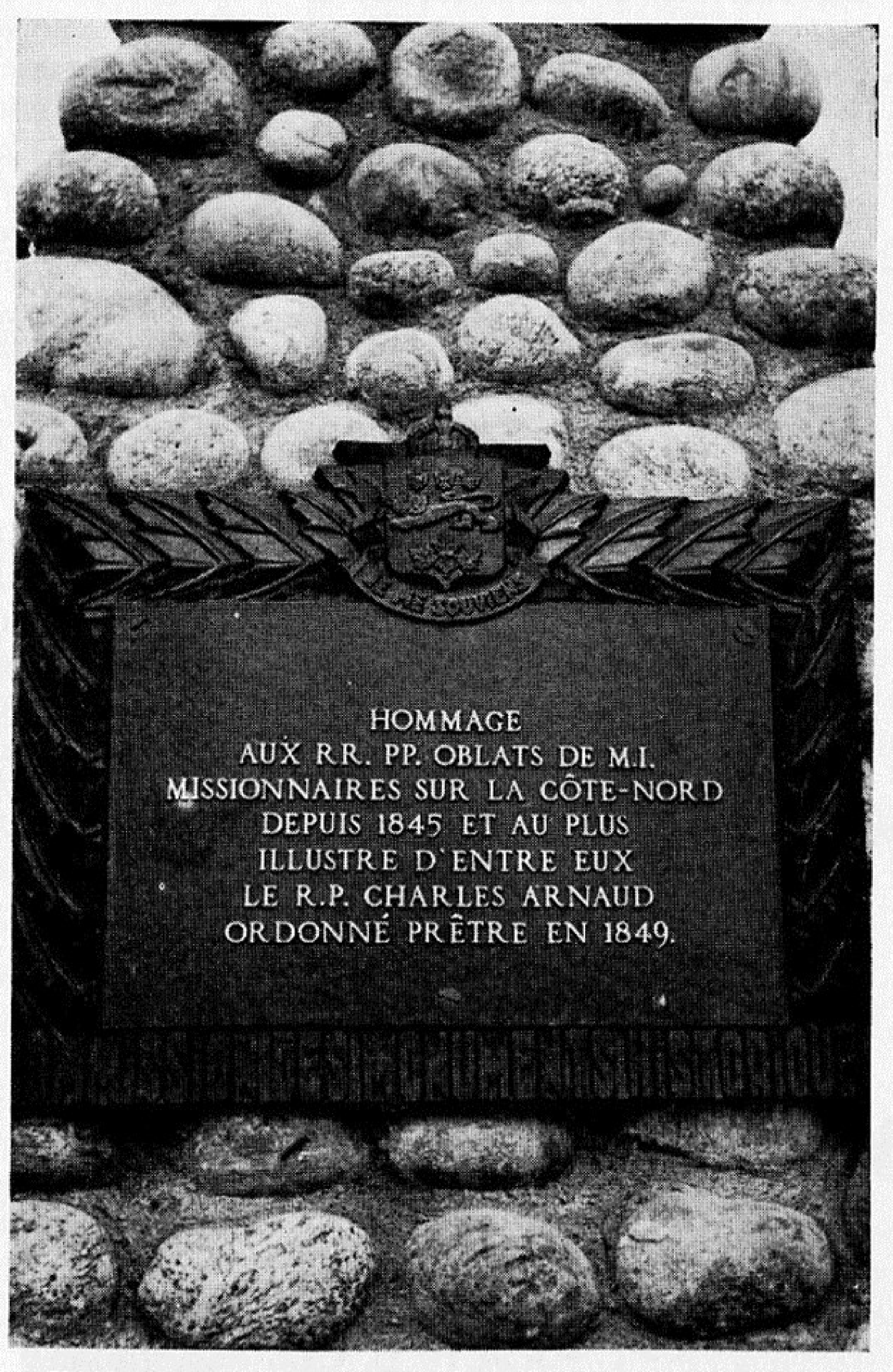
La récitation du chapelet agrémente ses voyages avec les Montagnais. A Ungava, il nomme deux chefs de prière pour diriger alternativement la récitation du chapelet, matin et soir, durant son absence[18]. Il commence même une neuvaine préparatoire à la fête de la nativité de la Sainte Vierge pour obtenir la grâce d'apprendre la langue esquimaude[19]. Et en passant devant une chapelle de la Vierge, son cœur ne peut s'empêcher de s'écrier : «Salut, o chapelle de ma Mère[20].» C'est par la récitation du chapelet qu'il se sépare, en 1872, de ses Indiens de Fort-Chimo[21].

La dévotion des Montagnais pour Marie l'émeut. Mais c'est son œuvre, puisqu'il a fait l'impossible pour orner toutes ses chapelles de statues et de toiles en l'honneur de Marie. Il écrit à une bienfaitrice, le 17 novembre 1883: «Tous nos Montagnais ont une dévotion particulière à Notre-Dame du Saint-Rosaire, le chapelet se récite dans toutes les familles, les femmes le portent au cou comme un ornement, les petits enfants, à peine capables de réciter le Notre Père et le Je

[13] Page 51.
[14] P. 79. Sainte Marie, Mère très douloureuse, priez pour nous.
[15] P. 81. Notre-Dame de la Mercie, priez pour nous.
[16] P. 106.
[17] P. 113. Montrez-vous notre Mère, ô Marie.
[18] 14 septembre 1872, p. 64.
[19] P. 187 (1873).
[20] P. 217.
[21] Page 64.



XVI.—Monument funéraire élevé à la mémoire du Père Arnaud et des autres missionnaires de Betsiamites.



XVII.—Monument érigé par la Commission des Sites historiques de la Province de Québec.

vous salue Marie, demandent aussi des chapelets. On les voit presque tous les jours par groupes auprès de la Vierge et récitant le chapelet: rien de plus édifiant que ces voix enfantines chantant pour ainsi dire la salutation angélique[22].»

Enfin, dans une lettre au supérieur général, le 15 avril 1877, il s'exclame: «A combien de dangers ont-ils [les missionnaires] échappé en invoquant l'Étoile de la Mer[23] !»

Le père Arnaud, qui avait élevé un si beau sanctuaire marial à Marie à Betsiamites, voulut en faire autant à la Pointe-Bleue, car nous supposons bien que l'idée d'élever une grotte de Lourdes à ce dernier endroit vient de lui. C'est qu'en établissant un juniorat au Lac-Saint-Jean, on avait songé à y construire un pèlerinage à la Sainte Vierge.

On a même attribué des grâces insignes aux prières du père Arnaud et cela de son vivant. Le père de Son Excellence Mgr Napoléon Labrie, c.j.m., courut un jour un grand danger dans un voyage d'hiver, ayant été emporté sur les glaces du Saint-Laurent. Madame Labrie envoya alors un télégramme au père Arnaud pour lui faire part de son angoisse. Le père répondit: «Je prie Marie immaculée et sa vénérée Mère, ils ne périront pas.» Le lendemain, les naufragés abordaient à Sainte-Anne-des-Monts[24].

Sans doute, cette activité missionnaire débordante ne manqua-t-elle pas d'attirer sur son auteur, le regard des autorités. On nous dit qu'il fut un moment question de lui comme évêque de Chicoutimi, mais le père ajoute, toujours à sa manière, pour se diminuer aux yeux des hommes: «Tout le monde disait que le P. Arnaud aurait dû être l'évêque de Chicoutimi; mais il n'était pas assez «désauvagé» pour faire un évêque[25].»

Lorsque, vers 1870, on songea à établir une préfecture apostolique pour le Labrador, le père Pierre Aubert, assistant-

[22] *Missions ... des ... Oblats de Marie-Immaculée*, 22 (1884), p. 228.
[23] *Journal de nos Missions montagnaises.*
[24] L. GARNIER, c.j.m., *Du Cométique à l'avion ...*, p. 281-282.
[25] Société historique du Saguenay, *Arnaud, Mémoires, 16 paragraphe 13.*

général, proposait au provincial les candidatures des pères Babel et Arnaud comme préfets. Le père Aubert suggérait de mettre trois noms sur la liste. Quant à lui, il lui semblait que le père Babel pourrait être à la tête du Labrador, les autres noms seraient indiqués pour la forme[26]. Le père provincial répondait, le 11 juin 1870, que le père Arnaud était préférable[27]. Et, le 12 février 1871, le provincial écrivait qu'il y avait trois sujets connaissant bien les missions de ce pays; les pères Durocher, Babel et Arnaud. Le premier était trop âgé et le conseil avait unanimement opté pour le père Arnaud comme étant plus conciliant et plus serviable que son compagnon dont le dévouement était admirable, mais un dévouement tout personnel qui ne pouvait s'harmoniser ni avec celui de ses compagnons ni avec les exigences extérieures[28].

Le père Arnaud, à son grand contentement, ne fut ni évêque de Chicoutimi, ni préfet apostolique du Labrador. Il demeura ce qu'il avait toujours désiré être, et jusqu'à sa mort, simple petit missionnaire des Montagnais. C'était là vraiment la vocation que Dieu lui avait donnée et ce qui fait sa grandeur.

[26] Aubert à Vandenberghe, 10 mai 1870 (archives provinciales O.M.I., dossier *Administration générale*).

[27] Aubert à Vandenberghe, 10 mai 1870 (*ibidem;* notes écrites au bas de la lettre).

[28] Archives provinciales O.M.I., dossier *correspondance*, vol. 2, p. 251.

CONCLUSION

Un glorieux retour d'exil: la survie

Le père Arnaud écrivait en 1876: «Tout mon désir est de vivre et de mourir au milieu de nos pauvres sauvages[1].» Mais, s'il avait une préférence, c'était certainement de mourir et de reposer à sa chère mission de Betsiamites. Dieu ne le permit pas, sans doute pour rappeler, plus tard, au monde le souvenir de ce grand missionnaire. Il dormit donc son dernier sommeil à la Pointe-Bleue à partir de 1914.

Monseigneur Napoléon Labrie, c.j.m., évêque du Golfe-Saint-Laurent, pensa en 1948 le temps venu de rapatrier le père Arnaud. L'évêque disait dans une phrase mémorable: «Ils étaient partis de Betsiamites [les pères Arnaud et Babel] alors qu'ils n'auraient jamais dû partir; ils y sont revenus pour y demeurer toujours[2].»

En conséquence du vœu de Mgr Labrie, et avec l'autorisation de S. E. Mgr Mélançon, évêque de Chicoutimi, on procéda, à la Pointe-Bleue, à l'exhumation des restes des pères Arnaud et Babel, le 29 septembre 1948. Les reliques des missionnaires montagnais furent transportées à Betsiamites, où à l'occasion de la fête de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, le 3 octobre, on procéda à l'inhumation de quatre anciens missionnaires de Betsiamites dans un caveau érigé à cet effet. Aux pères Arnaud et Babel, oblats, on unit les pères Jean Lejollec et François Pétel, eudistes, successeurs des deux missionnaires oblats à la mission de Notre-Dame de Betsiamites. Ainsi les vaillants apôtres, qu'un même apostolat avait unis, seraient aussi réunis dans la tombe.

C'est les larmes aux yeux que les vieillards montagnais virent revenir leurs anciens missionnaires et les conduisirent

---

[1] Réponse au questionnaire personnel en 1876 (archives générales O.M.I., dossier *Betsiamites*).

[2] Louis BERGEVIN, o.m.i., *Bethsiamits honore ses fondateurs*, dans *L'Apostolat des Oblats de Marie-Immaculée* (février 1949), p. 13.

au lieu du repos au milieu de leurs compatriotes. Son Excellence Mgr Labrie profita de la circonstance pour rappeler en des affirmations fermes et précises le grand rôle joué par ces apôtres à l'âme de feu.

Mais comme si cette modeste cérémonie ne suffisait pas, l'évêque du Golfe-Saint-Laurent voulut, l'année suivante, souligner l'événement par des fêtes spéciales. Trois jours durant, le village de Betsiamites fut en fête. Le 14 août avait lieu la bénédiction de l'autel-souvenir élevé sur le tombeau des apôtres montagnais. Le 15 août, Son Excellence célébra une messe pontificale, et dans l'après-midi, Mgr René Bélanger, vicaire général du diocèse, dévoila la plaque commémorative de la Commission des Monuments historiques, déclarant le site de l'apostolat du père Arnaud, site historique[8].

Le lendemain, 16, fut consacré à la fête des Indiens. Messe réservée aux habitants de la réserve, pageant historique rappelant le souvenir du père Arnaud, courses en canot, danse rituelle, rien ne manqua pour rendre la fête le plus attrayante possible.

A cette occasion, un pageant, préparé par les pères Arcade Guindon, o.m.i., et Laurent Tremblay, o.m.i., faisait revivre toutes les étapes de la vie du père Arnaud, auquel les Indiens furent invités à participer en prenant part au jeu scénique.

Le père Arnaud était définitivement revenu d'exil ! Ainsi le passé glorieux de cet apôtre s'unissait au présent de l'apostolat des Oblats à Notre-Dame de Betsiamites. Les mérites du grand missionnaire étaient mis en relief et les enfants du père Arnaud jouissaient, une fois de plus, de la présence de celui qui avait été leur père et avait même mérité d'être appelé leur roi et leur pape.

---

[8] Hommage
aux RR. PP. Oblats de M.I.
Missionnaires sur la Côte Nord
Depuis 1845 et au plus
illustre d'entre eux
Le R.P. Charles Arnaud
ordonné prêtre en 1849.

A cette occasion on aurait pu lire, avec un grand intérêt, la lettre que Mgr Labrecque adressait au père Drouet, supérieur de Saint-Sauveur de Québec, à l'occasion du cinquantième anniversaire d'ordination des pères Babel et Arnaud. Elle redit ce que furent ces missionnaires et la source de leur vie apostolique.

«Qui dira jamais ce que leur a coûté de travaux, de fatigues, de sacrifices, d'ennuis de toutes sortes cinquante années consacrées au service des tribus sauvages qu'ils ont évangélisées avec tant de zèle et de dévouement ! Être mêlé à ces pauvres tribus errantes pendant un demi-siècle, vivre de leur vie, endurer leurs souffrances, se plier à leurs exigences et, à l'exemple de l'Apôtre, se faire tout à tous, pour les gagner à Jésus-Christ, n'est-ce pas là de l'héroïsme que Dieu seul pourra dignement récompenser, parce que Lui seul le connaît parfaitement ?

Ayant eu l'avantage de parcourir le champ de leurs labeurs et de constater par moi-même tout le bien opéré parmi les sauvages Montagnais par ces deux héros de l'apostolat dont s'honore mon diocèse, je suis heureux de louer hautement les œuvres importantes qu'ils ont accomplies parmi les pauvres peuplades commises à leurs soins; ils les ont instruites dans les voies du salut, les ont moralisées, je dirai même civilisées dans une certaine mesure. Qui croirait que le nombre des illettrés, c.-à-d. des personnes qui ne savent ni lire ni écrire est moins grand parmi nos sauvages que parmi les blancs ? A qui doivent-ils ce grand bienfait de l'instruction et de la religion, sinon aux bons Pères qui, depuis cinquante ans, sacrifient tous leurs instants pour le bien temporel, intellectuel et moral de leurs chers enfants des bois ?

«Aussi rien de surprenant de voir l'affection sincère que ces pauvres sauvages ont vouée à ces Apôtres du devoir et de la charité la plus héroïque. Ils sentent que seul l'amour de Dieu a pu allumer au cœur de leurs missionnaires cette

force surnaturelle, cette tendresse particulière, dont le Cœur de Jésus est à la fois la source et le mobile[4].»

Ainsi, après 34 ans d'absence, le père Arnaud revenait au milieu des siens. Sans doute que sa présence dans l'humble cimetière de la réserve attirera sur les Montagnais des grâces insignes et conservera longtemps le souvenir de son apostolat.

Le souvenir du père Arnaud n'a cependant jamais été perdu chez cette population ni chez celle de la Côte Nord et du Saguenay. On a inscrit son nom dans la géographie de la Côte en donnant son nom à un canton et à un lac. Au Saguenay, on a perpétué sa mémoire dans le pont Arnaud à Chicoutimi, et la ville de Québec s'honore de sa rue Père-Arnaud.

A l'évêché du Golfe-Saint-Laurent, on conserve comme une relique, un vieux missel ayant servi au père dans ses missions. Sans doute aussi, bien des humbles âmes, gardent-elles jalousement quelque souvenir de l'ancien missionnaire. Mais le plus beau souvenir, celui qui, aux yeux de Dieu, a quelque prix, et que les chers Montagnais du père Arnaud peuvent conserver de leur missionnaire, c'est la foi qu'il leur a enseignée et la dévotion à la Sainte Vierge qu'il a si profondément inculquée dans leur cœur.

Au terme de cette étude sur la vie du père Arnaud, missionnaire des Montagnais, il n'est pas osé de croire, que dans la galerie des missionnaires qui ont illustré l'Église du Canada, le père Arnaud est l'un des plus grands.

---

[4] *Registre des Lettres* A-II, p. 192-193 (évêché de Chicoutimi). 31 mars 1900.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

A. Planches hors-texte.

B. Carte géographique.

TABLE DES MATIÈRES

